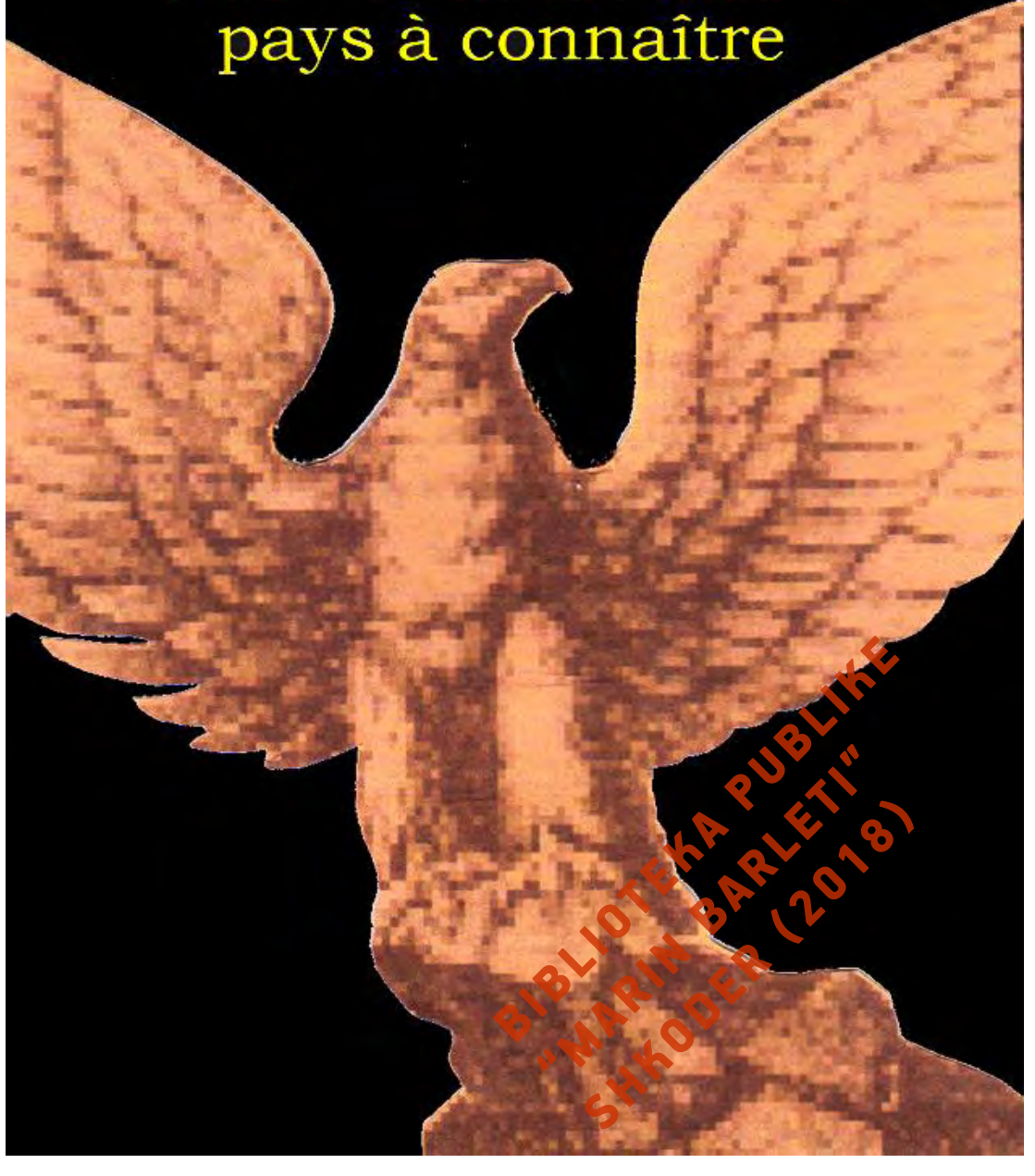


LEK PERVIZI

ALBANIE

pays à connaître



BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)



L'aigle en albanais « Shqipe »
d'où « Shqipnia », Pays de l'Aigle
et « Shqiptars » les Fils de l'Aigle.

L'aigle devint le symbole du drapeau
Albanais, au fond rouge avec au milieu
l'aigle bicephale noir,
du temps de Scanderbeg (1443)
qui les albanais appellent aussi
le drapeau rouge et noir
« flamuri kuq e zi ».

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

ALBANIE
PAYS A CONNAÎTRE

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Albanie, pays à connaître.

Auteur : *Lek Pervizi*

Edition sans but lucratif

DORIAN

D/2014/Lek Pervizi Editeur

ISBN 798-2-950531-04

LEK PERVIZI

ALBANIE PAYS A CONNAÎTRE

Parcours historique
de l'origine à nos jours

Complété et agrémenté
de cartes, dessins, photos
par l'auteur

DORIAN

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**



LEK PERVIZI

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

*Je dédie cette œuvre à mes chers :
père, mère, grand-mère, frères,
ma femme et mes fils*

*Une infinie de guerres a eu lieu,
L'Albanie était étouffée dans le sang,
mais l'Albanais n'est jamais devenu esclave,
il est resté tel qu'il était !
Il a versé son sang pour ne se mettre jamais
sous le joug comme un bœuf de trait,
il a défendu toujours l'honneur de sa Patrie
et sa dignité humaine.*

NAIM FRASHERI
poète et patriote albanais

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Avant- propos

Sur la question de la présence de l'homme en Europe, les dernières découvertes archéologiques ont démontré qu'il était apparu dans notre continent au moins depuis plus de 2 million d'ans, et, précisément dans des sites en France, où ont été trouvées des traces d'outillages très primitifs et archaïques, qui correspondaient à une telle époque. Les derniers temps d'autres trouvailles plus anciennes portent à 6 millions d'années cette présence de l'homme en Allemagne, Espagne et aussi bien en France. Au dehors du débat théorique, une chose résulte certaine, qu'en Europe s'était créé et évolué la première forme d'une société humaine primitive, sortie d'une même souche originaire, donc, autochtone.

Reste à prouver d'où serait sorti cet homme. Il était vraiment venu du cœur de l'Afrique, d'où on prétend l'origine humaine, ou de quelque autre région de la Terre, où s'était créé et formé indépendamment d'hominidés d'autres continents existants ou disparus? On ne peut affirmer à priori aucune théorie en ce sens. L'avenir peut être nous donnera une réponse satisfaisante. Mais le fait qu'en Europe l'homme c'est montré plus de 6 million d'ans, nous porte à croire à une évolution humaine particulière de marque européenne, qui n'a rien à voir à celle africaine ou d'autres endroits.

Les trouvailles successives en France, comme celle de l'homme de Tautavel nous prouvent l'existence de l'homme dans ce lieu 950 000 ans avant, et qu'est considéré le plus

ancien spécimen Européen dont les ossements aient été retrouvés jusqu'au présent. De ce pas on arrive à l'homme de Neandertal, *homo sapiens* (300 000 - 100 000 ans), qui signe le commencement d'une organisation humaine très primitive, qui peu à peu arrive à se concrétiser dans la civilisation de Cro-Magnon, *homo sapiens sapiens* (100 000 - 30 000 ans). Désormais l'homme européen était en train de s'affirmer et de se diffuser dans tout le continent et plus loin.

C'est dans la dernière phase (30 000 – 10 000 ans) que commence la formation d'une peuplade de la même origine, race et langue, de la même civilisation primitive, qui entre temps se consolide dans un peuple représentatif unique. Ce peuple aurait été identifié, par tous les auteurs anciens et bon nombre de modernes, parmi les peuples les plus anciens jamais cités et connus, les Pélasges. Et si à l'égard des Pélasges aurait été créé un mythe, ce mythe se serait révélé d'être vrai à la preuve des faits.

On sait que la civilisation de Cro-Magnon, reste à la base d'une évolution progressive de l'homme, et nous la voyons comme elle se repend dans toute l'Europe: France, Espagne, Italie, Allemagne, Angleterre, Balkans, Afrique, Asie Mineure, Mésopotamie etc. Suite à ces déplacements, l'homme européen s'installe dans diverses zones des trois continents, Europe, Afrique, Asie. En préférence dans les zones plus chaudes, où il réussit à créer et à développer des civilisations importantes.

La formation d'une peuplade homogène européenne eut lieu 30 000 - 10 000 ans av.J.C. s'identifiant dans un seul peuple avec une seule conception de culture, qui aurait montré ses capacités dans des œuvres et des monuments imposants, érigés partout où il mit son pied et créa un

habitat. De ces temps-là, se sont passés des milliers d'années, et nous cherchons de comprendre et de reconstruire les événements d'après les ruines de villes submergées par la sable, les eaux, les rochers, mais aussi d'après le témoignage des écrivains et des historiens de l'antiquité, qui nous ont transmis des notices valables, qu'il faut les tenir bien en considération.

C'est d'après ce contexte que nous avons décidé de présenter ce parcours historique, sur l'Albanie et les Albanais, qui résultent l'héritier les plus proches des Pélasges, le plus ancien peuple identifié de la préhistoire d'Europe, et qui parlent une langue spécifique de mériter d'être considérée la base sinon la mère de toute langue morte ou vivante. Fait qu'on peut vérifier et accepter sans aucun préjudice. C'est aux linguistes la tâche de se dédier à une étude approfondie de la langue albanaise, restée obsolète par une nonchalance inexplicable.

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Introduction

La carence manifeste d'informations et de connaissances sur l'origine l'histoire, la culture et la langue albanaises à l'étranger, s'était encore accentuée durant ces derniers temps.

Un nouveau contexte politique s'est affirmé depuis la chute du communisme. L'Albanie vit une période de transformation et de renouveau. Caduques encore, la liberté et la démocratie, favorisent sa progression rapide vers l'Europe.

Il n'en demeure pas moins qu'un effort considérable s'impose afin de réhabiliter son histoire et sa culture. Détournées et manipulées, celles-ci n'ont servi que l'intérêt et le profit de la dictature communiste, pendant un demi-siècle de pouvoir absolu et d'isolement hermétique de l'Europe et du reste du monde.

Une «épuration» implacable avait décimé l'ancienne classe intellectuelle formée dans les meilleures Universités d'Europe. Elle fit place à une nouvelle génération issue du néant et pourvue du seul diplôme reconnu, celui de l'idéologie marxiste-léniniste. Cette génération de l'«homme nouveau» devint un instrument de la dictature, un «flagorneur servile» au service d'une propagande dégoûtante. L'Albanie socialiste (alias communiste) était présentée comme un jardin fleuri alors qu'elle était devenue un champ stérile couvert d'épines et d'herbes nocives (allégorie). La terreur et la perversité du régime et de son dictateur avaient engendré un effroyable génocide humain et culturel. L'histoire et la culture étaient tombées sous une cape de silence sans précédent, et d'un détournement vers une

falsification honteuse. Les connaissances sur le peuple albanais, ces « Shqiptars » - les fils de l'aigle - s'étaient dégradées à tel point que chacun semblait dans l'ignorance. Le pays se transformait en une immense prison ou fosse commune, gigantesque cimetière. Il s'avéra urgent d'alerter l'opinion internationale afin de réintégrer l'Albanie dans la vie normale de la civilisation et de la démocratie européenne. Ce livre se donne comme tâche essentielle d'aménager un espace tel, qu'il puisse répondre aux multiples questions historiques qui concernent l'Albanie comme peuple, mais aussi comme nation.

Sans aucun doute, ce livre favorisera une connaissance réelle de l'histoire d'Albanie à l'étranger, restée inconnue ou mal connue par les raisons que nous avons expliquées. Il apportera des réponses valables aux multiples problèmes qui sous-entendent l'histoire albanaise. Mais certainement le lecteur aura enfin la possibilité de connaître les albanais, dans leur vrai aspect, et y trouvera des informations surprenantes liées à l'origine et à l'antiquité de ce peuple, parmi les plus anciens du vieux continent, considéré descendant des Pélasges, peuples préhistoriques, proto européens, dont les albanais gardent encore à nos jours, la langue, leur plus grand monument culturel et leur identité. S'on cherche les causes de cette nonchalance et mépris dont les albanais eurent à souffrir si longtemps, elles résultent liée à l'antiquité même. En effet toute l'information nous parvint des anciens grecs et romains, pour qui l'histoire de la civilisation européenne se basait avant tout sur la glorification de la civilisation grecque-romaine.

Les Albanais furent victimes de cette orientation et exaltation dirigées vers l'étude de l'histoire de la Grèce et de

Rome, pleine de préjugés, selon lesquels tout ce qui n'était pas grec ou romain devait le devenir sous peine de n'être pas ni vu, ni reconnu. Abordant les aspects plus positifs du problème, nous tenterons d'exposer ce que nous savons sur l'Albanie, espérant tirer de ce tableau l'idée plus exacte que possible de ce peuple qui aurait habité premièrement notre continent y diffusant une civilisation parmi les plus anciennes de l'antiquité. Ce livre a été conçu pour rendre justice à ce pays, ravagé par les tempêtes de l'histoire, qui s'abattirent sur lui pendant 2000 ans d'invasion incessantes, ne lui laissant aucune chance de marcher à côté des autres peuples et nations, plongé comme il était dans un état d'oubli et de mépris. Or, depuis que le gouffre de l'incompréhension a été surmontés et que la possibilité de sortir du néant a été acquise (mieux tard que jamais) nous avons conclu qu'y était convenable désormais faire sortir ce pays de l'isolement et du silence imposés, où il était resté enseveli depuis de siècles.

Nous-mêmes nous étions persécutés et enfermés 45 dans les prisons et les camps de concentration de la dictature communiste en Albanie. Nous avons vécu la persécution et l'interdiction absolue de toute expression libre.

Ces années obscures nous les avons partagés avec beaucoup d'intellectuels d'haute valeur: savants, scientifiques, érudits, professeurs, écrivains, historiens, artistes, philosophes, militaires, philologues, musiciens, etc. Grâce à ces hommes de culture polyvalente et encyclopédique, nous sommes réussi à maintenir et à enrichir nos connaissances générales et aussi celles particulières. Arrivés en Belgique, nouvelle patrie, notre premier souci, a été de donner liberté à l'esprit, et de pouvoir

exprimer tout ce qu'était resté enfermé et interdit pendant un demi-siècle. Au-delà de nos souvenirs tristes, nous étions poussés à reconstruire l'histoire des albanais sans préjugés encombrants. Une tâche de 15 ans d'études, que nous espérons voir accueillir favorablement par les aimables lecteurs.

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Chapitre I

PREHISTOIRE

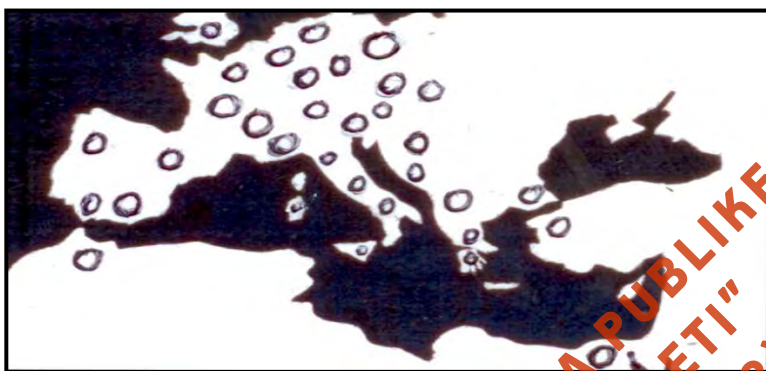
**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

EVOLUTION DE L'HOMME PROTO EUROPEEN



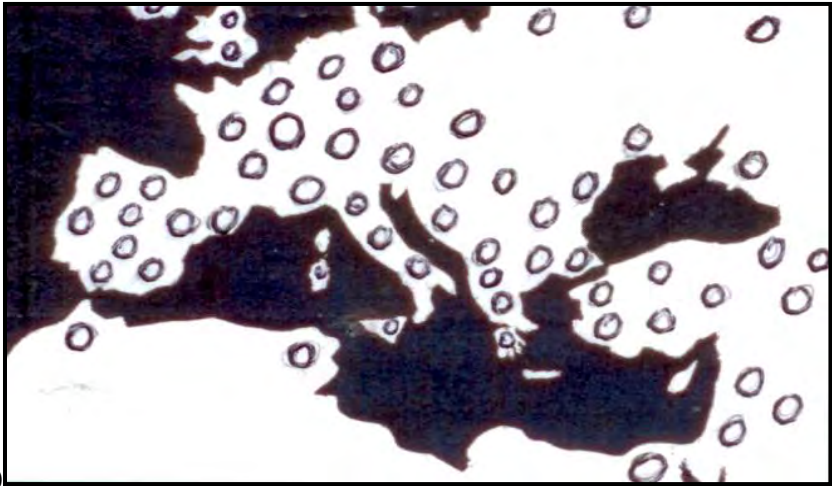
(1)

Carte Nr.1 -Terre, mer et ciel, un continent vierge où règnent la solitude et le silence. Avant plus de 6 millions d'années commence la grande aventure de l'homme européen. Le premier homme européen « *homo erectus* » aurait apparu en France plus de 2 millions d'années à Roussillon Vallonet. Mais les derniers temps on a trouvé des traces humaines plus anciennes de 4-6 millions d'ans. Tandis qu'à Tautavel on a découvert les traces du plus ancien européen jamais connu, vécu vers 950.000 ans auparavant.



(2)

Carte Nr.2 - Les sites humains occupent la partie occidentale d'Europe, fait qui donne raison à la théorie à l'existence d'habitants autochtones, tandis que dans la partie orientale règne la solitude et le silence absolu. A l'Neandertal il apparaît l' " *homo sapiens* " autour 300.000 ans. Premiers pas vers une vie sociale primitive. C'est à Cro-Magnon que s'affirme « l'*homo sapiens sapiens* », 100.000-30.000 ans av. J.C. avec son civilisation spécifique rependue en d'autres sites dans toute l'Europe. L'homme intelligent, qui aurait ouvert la route au développement ultérieur vers une civilisation humaine plus élaborée, où l'esprit de l'homme devient plus créatif.



(3)

Carte Nr. 3 - Se forment des peuplades autochtones proto européennes de la même souche originaire, qui, dans l'époque glaciaire, se déplacent vers des territoires chauds au Sud, Italie, Balkans, Afrique, Asie.

Affirmation artistique surprenante et mystérieuse à Lascaux, Périgord, Cro-Magnon, Altamira, Circé, Maliq, Petralona, Krapina, etc. etc. « L'homo sapiens sapiens » commence à faire valoir ses capacités intellectives qui favorisent l'éclosion à une civilisation humaine plus avancée en Europe. Formation de divers peuples proto européens 10.000 av. J.C. : Pélasges, Celtes, Obères, Cinetes, Boréals, Illyriens, Traces, Daces, Scythes etc. etc.

Epoque glaciaire, mouvement migratoire des Pélasges, considéré un grand peuple puissant, navigateur et constructeur. Ils descendent vers Sud-est et arrivent jusqu'en Mésopotamie. Début des grandes constructions en gros blocs de pierre entassés en forme de murs d'enceintes de villes antiques préhistoriques et préhelléniques, partout le bassin Méditerranéen, connus comme « Murs pélasgiques ».



Sites des peuplades humaines en Europe et leur expansion partout e Monde Antique préhistorique et préhellénique. Cette peuplade se reconnaît dans le peuple de Pélasges, diffusé par tout le monde antique

Les Pélasges

D'après les résultats, recueillis par des fouilles systématiques effectuées sur le territoire albanais, on a réussi à enrichir les connaissances sur la Préhistoire et l'Antiquité du peuple albanais. En conséquence, ce peuple s'est révélé l'héritier d'une civilisation très ancienne. On peut d'ores et déjà affirmer que sa préhistoire n'aurait pas été moins connue que celle de plusieurs peuples d'Europe, si on l'avait étudiée plus en profondeur en lui prêtant une attention particulière.

Les premières traces de l'homme découvertes à ce jour sur le territoire d'Albanie actuelle remontent au paléolithique moyen et récent. Cette époque (100 000 – 10 000 av. J.C.) est représentée par des trouvailles recueillies en divers lieux, qui confirment l'existence d'une civilisation primordiale humaine, de l'homme de Cro - Magnons (*homo sapiens sapiens*) même dans ces territoires, comme dans toute l'Europe. Sur ces bases s'est développée une société humaine qui peu à peu s'est confirmée comme une population, autochtone proto européenne, identifiée plus tard avec le peuple des Pélasges et ses confrères Illyriens et Thraces, peuples frères ou cousins, considérés comme des peuples préhelléniques et les ancêtres les plus anciens des Albanais.

Les connaissances sur cette présence évolutive de ces peuples, sur les territoires du vieux continent, nous font établir avec certitude qu'il n'y a eu aucune invasion indo-européenne auparavant, et que les anciennes civilisations primordiales européennes (Pélasgique, Illyrienne, Thraces, Celtique, Ibériques, Hyperboréenne ou Boréale, Scythie, etc.) ont maintenu leur origine intacte dès le moment de l'apparition de l'homme en Europe,

apparition qui serait arrivée plutôt de l'Occident, de l'Atlantide submergée que de l'Orient.

Cette théorie prend consistance d'après les dernières découvertes qui ont établi qu'une civilisation humaine autochtone se serait développée en Europe, et que celle pélasgique en serait la confirmation la plus valide. C'est bien évident que des chercheurs ont qualifié tous les peuples européens en frères et cousins, donc d'une même souche originaire, les Pélasges. C'est vrai que se sont vérifiés des déplacements et immigrations massives, mais dans le cadre des peuples de la même origine. Donc, la question des indo-européens arrivés de l'Asie perd de sa consistance, et renforce celle des peuples autochtones proto européens et de leurs déplacements dans une zone déterminée, qui comprenait l'Europe. Les Aryens, dans ce cas, rentrent dans le cadre des peuples pélasgiques de formation européenne, et pas du tout des Indo – européens.

Le philosophe Platon avait écrit à propos de l'existence de l'Atlantide et la grande catastrophe qui le fit disparaître, 10.000 ans av. J.C. : événement qui correspond à la dernière époque glaciaire. Les peuples proto européens, devenus plus nombreux, commencèrent à se détacher, les uns après les autres, de la masse centrale. Se produit ainsi une espèce de « Bing – Bang » centrifugé des peuples proto européens, qui se divisèrent en divers autres peuples sous les noms de Pélasges, Celtes, Ibères, Hyperboréens (Boréals), Scythes, Illyriens, Traces, etc.

Les Pélasges se seraient déplacés vers des zones plus chaudes : Italie, Europe Orientale et Balkans, Îles Égées, Asie Mineure etc., à commencer par la Crète, où ils se seraient installés vers 6000 av. J. C., développant la civilisation crétoise ou minoenne. Ensuite ils se seraient répandus vers l'Asie Mineure et la Mésopotamie, de l'Occident à l'Orient, donc, dans un sens

contraire à ce qu'on croyait jusqu'à ce jour. A leur fois, plus tard, lors de la disparition des glaciers, ils seraient rentrés de nouveau en Europe de l'Orient à l'Occident, indiqués comme des Indo – européens, bien qu'ils fussent des Pélasges de souche européenne. La dénomination d'Aryens, leur vient de la civilisation Aryenne (Pélasgique), qui s'est développée au sud du Caucase, d'où la civilisation arménienne, à la même période de celles assyrienne, sumérienne, persienne, mède, hittite, babylonienne, etc. Un de ces peuples, les Aryens, serait rentré à nouveau en Europe, dont la théorie des Indo– européens.

Il n'existe aucune preuve ni fait, ni quelque mention par les auteurs anciens d'une invasion probable de l'Europe par des Indo – européens. La théorie a été construite plus tard, au hasard, pour argumenter l'origine des peuples et des langues en Europe. Au contraire, c'étaient les Européens qui se sont déplacés vers l'Orient, s'y installant et développant les diverses civilisations qui sont qualifiées d'orientales, lorsqu'elles portent la marque européenne.

A propos, il suffit de se rappeler que la langue pélasgienne, base de toute autre langue européenne aux temps reculés, existe encore dans la langue albanaise, preuve irréfutable de la théorie de l'autochtonie des peuples proto – européens. Aboutit à cette conclusion toute personne qui peut lire les auteurs anciens en les confrontant à leurs collègues modernes. Le résultat en faveur de la théorie pélasgique sera obtenu facilement, car l'évidence des faits surpasse les conjectures hasardées de ceux, qui 3000 ans plus tard, cherchent à résoudre les problèmes de ceux qui les avaient vécus en personne.

Même la Bible renforce cette théorie, où est raconté une espèce de « Bing – Bang » des peuples, lors de la construction de la Tour de Babel, où Dieu les aurait confondus en leurs rendant

incompréhensibles les mots qu'ils proféraient. Ils furent ainsi forcés de se diviser selon la même langue qu'ils parlaient et de partir chacun pour soi, d'où la diversité de langues et des peuples.

Les Pélasges surgissent sur le fond sombre et nébuleux de la préhistoire comme un peuple légendaire et mystérieux. En témoignent les écrivains et historiens de l'antiquité, comme Homère, Hésiode, Anaximandre, Hécatee, Hérodote, Thucydide, Eschyle, Pausanias, Pindare, Polybe, Virgile, Plinius l'Ancien, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Tite Live, Strabon, Tacite, Plutarque etc., et aussi par des auteurs mineurs comme Hélianos, Apollodore, Ephore, Philystos, Timée, Lycophron, Varron, Caton, Justin, Italicus, Arnobe, Avérrius etc. Selon ces auteurs, les Pélasges étaient bien réels et bien présents, dans le contexte préhistorique et historique du monde antique. Les grands poètes, Homère et Pindare, les avaient appelés « *les Divins Pélasges* » leur reconnaissant le mérite de toute la civilisation préhellénique.

A ce sujet il faut savoir que les civilisations connues, Crétoise, Lydienne, Mycénienne, Etrusque, Dorique, Ionique, Hittite, Phénicienne, etc., portent la marque pélasgique, marque qui s'est conservée uniquement dans la langue albanaise, la seule qui garde en soi les traces des langues de ces anciens peuples et qu'à nos jours puisse traduire et interpréter leurs inscriptions mystérieuses millénaires. Les historiens, s'ils le veulent, peuvent facilement connaître les origines des peuples de l'Europe moderne et discerner les filiations qui les unissent aux peuples anciens. Il suffit de suivre la trace linguistique et apprendre bien la langue albanaise. D'autre part, pour connaître l'origine de ces peuples anciens, c'est une autre question, c'est une question qui nous échappe et pour laquelle on a échafaudé des hypothèses.

Une de ces hypothèses, c'était celle à l'égard des Pélasges, considérés comme un peuple légendaire. Dans le même ordre d'idées si on examine l'origine des Hellènes, qu'on suppose que sont descendus du Nord et ont envahi la Grèce, il résulte qu'en réalité ce n'est pas vrai. En effet il n'y a pas eu des peuples portant ce nom (Hellènes) qui n'aurait jamais envahi la Grèce. Donc, le problème s'avère plus compliqué que ce que l'on croit.

Toutefois, si les anciens « Grecs » ne nous ont pas dit explicitement et avec des détails ce qu'ils étaient en réalité, il y a assez d'écrivains anciens qui nous racontent que les Pélasges étaient les premiers habitants autochtones de toute la région de la péninsule balkanique y compris l'Albanie et la Grèce, l'Archipel, l'Asie Mineure et l'Italie, beaucoup plus tôt que l'apparition des Hellènes. Voyons ce que nous raconte Thucydide dans son histoire (livre I - § 3) : «....Avant de l'hellène Deucalion, ce nom (Hellade) n'existait pas du tout : des autres peuples et surtout les Pélasges, avaient donné au pays leur propre nom, dans une vaste extension.»

L'autre historien Pausanias, dans son œuvre « Arcadie » (livre VII, 4, 6) nous explique : « Les Arcadiens disent que Pélasge était le premier homme né en terre d'Arcadie. Lorsque Pélasges devint roi, le pays fut dénommé Pélasge en son honneur....Pélasge apprit aux Arcadiens à construire des habitations, à se revêtir des peaux d'animaux, à ne pas se nourrir d'herbes et des racines, à cultiver la terre etc. » Surement que l'homme ou roi Pélasge, on doit le comprendre comme identifier à un peuple pélasgien, qui se serait installé en Grèce aux temps reculés.

Et Pindare dans « Carmina Selecta », l. v. 240, chante : « Comme un beau cadeau, la terre créa au début l'homme, et, l'Arcadie créa les »Divines Pélasges«, beaucoup plus avant que la Lune ». Une citation qui surpasse l'espace historique.

Ces citations nous portent à l'origine de l'homme et nous indiquent une période très lointaine de l'apparition d'un peuple préhistorique primitif : fait qui renforce la théorie d'un peuple autochtone proto européen qui venait s'identifier avec les Pélasges, et qui s'étaient répandus dans tout le monde Antique, de l'Europe à la Mésopotamie, comme des branches qui sortent du même tronc d'arbre, développant des civilisations spécifiques à chaque peuple, sous d'autres noms, longtemps avant l'apparition ou la formation des Hellènes. Si les Hellènes avaient prévu que nous en serions embarrassés trois mille ans après, ils n'auraient pas manqué de nous fournir en abondance des informations utiles et détaillées. La chose était possible parce qu'ils n'étaient pas encore qualifiés du surnom « Hellènes », ce qui se produira long temps plus tard, après la guerre de Troie et aux temps des guerres persiennes.

Voyons ce que nous affirme Hérodote avant 2500 ans, dans ses « Histoires », VIII - § 44 : *« Lorsque les Pélasges habitaient le territoire qui, à présent, s'appelle Hellade (Grèce), les Athéniens étaient des Pélasges de la souche de Kranoï (...) mais quand ils s'hellénisèrent, ils changèrent leur nom. »*

Donc, soit le Père de l'Histoire, soit même Thucydide et tous les auteurs de leur temps, nous affirment que bien avant l'apparition des Hellènes, le territoire qui aujourd'hui s'appelle Grèce, était habité par les Pélasges. Hérodote ajoute que c'est grâce aux Pélasges que les Hellènes apprirent la manière de traiter les métaux, de bâtir les murs de défense et des habitations, d'écrire dans leur alphabet. De surcroît, ils ont acquis les mythes et les divinités des Pélasges. Seule une connaissance plus approfondie sur le monde antique peut nous faire comprendre l'évolution réelle de l'histoire albanaise à travers les millénaires et

évidemment depuis la Guerre de Troie jusqu'à nos jours, qui se lie à celle du peuple préhistorique des Pélasges.

Nous revenons à la question qui nous intéresse, c'est-à-dire : les Pélasges, les Illyriens, les Thraces et les Albanais, ces peuples qui étaient de la même race, et qui surtout parlaient la même langue pélasgique, en tant que des populations européennes autochtones issues des pays occidentaux, qui auraient après occupé la partie orientale d'Europe, du Nord au Sud (de la mer Baltique à l'Égée) et de l'Est à l'Ouest (de la Russie à l'Adriatique). S'étendant alors dans tout le Bassin de la Méditerranée, et de l'Asie Mineure (Mésopotamie) où y auraient développé des civilisations particulières, à considérer comme les premières formes de civilisation évoluée de l'homme en Europe, qui dans certains cas avait atteint une très grande perfection. En dehors des situations des autres peuples cohabitant, les populations considérées comme Pélasges étaient celles qui vivaient libres, soit dans les villes libres dirigées ou gouvernées par eux, soit dans les villes occupées par des étrangers, mais eux, restant toujours comme citoyens libres. C'était un privilège qu'on venait de leur attribuer, en les considérant comme autochtones, donc les plus anciens et promoteurs des civilisations, répandues et florissantes dans tout le monde antique. Les Pélasges différemment des Celtes et des Ibères se déplacèrent vers l'Italie, les Balkans, Crète, Asie Mineure et partout le Bassin de la Méditerranée vers 10.000 ans av. J.C., où se divisèrent en plusieurs branches de peuples aux noms divers, d'où les civilisations respectives connues. Une de ces peuplades pélasgiques, les Aryens, serait rentré à nouveau en Europe, d'où la théorie des indo européens.

Considérés comme de grands constructeurs (les murs pélasgiques) et de grands navigateurs. On leur

reconnaissait, d'après une écriture trouvée à Carthage, une boussole en forme d'un caducée qui les aurait aidés à naviguer de nuit et en pleine mer, loin des routes côtières et qui aurait pu corriger automatiquement même la dérive provoquée par les vents. D'où les mystérieux « *peuples de la mer* », cités souvent par des divers historiens, qui s'identifient aux Pélasges.

D'après les deux autres historiens de l'époque romaine, Plin l'Ancien et Diodore de Sicile, nous apprenons que les Pélasges avaient inventé aussi l'alphabet connu comme « pélasgique » (10 - 5000 ans av. J.Ch.) attribué par hasard aux Phéniciens, leurs descendants, qui le répandirent dans le monde antique.

Toutes les constatations donc, sur l'existence d'un même peuple pélasgique parlant et écrivant partout la même langue et habitant tous les territoires où la race blanche primitive européenne toute entière aurait vécu, confirment notre opinion déjà exprimée dans les pages précédentes. Il nous ne reste qu'à continuer à suivre la ligne historique, du peuple Pélasge – Illyrien - Thrace - Albanais. Soulignons que dans cette ligne Pélasgique se conforment même les Celtes, les Gaulois, les Ibères, les Boréals, les Scythes etc. Mais étant au milieu de la question pélasgique, nous ne pouvons pas nous en détacher sans apporter d'autres éléments à sa faveur. Dans ce sens, revint à la surface encore une fois la langue. Un grand chercheur, le professeur de l'Université de Cambridge, Colin Renfrew, dans son œuvre : « Archaeologie and Linguistic », publiée en 1989, s'exprime : « ...Dans ces dernières années, pour reconstruire le passé, on a manqué de prendre dans une juste considération le témoignage de la linguistique. » Et le professeur d'histoire et de philosophie antique à l'Université de Pérouse, Livio Rossetti, ajoute : « Les Pélasges constituaient une tel complexe ethnique, linguistique et culturel, que leur identité exacte restait insaisissable, mais avec laquelle se liaient les souvenirs grecs les

plus anciens (chargés de traditions orales et de conceptions légendaires, insaisissable). Peut - être avaient- ils conservé une couche culturelle pré indo-européenne, à laquelle on avait gardé les traces aux époques historiques suivantes dans des « îles » (ethnos), avec une langue et une culture absolument pas grecques et pas indo-européennes. »

Cela signifie que les Pélasges parlaient une langue spécifique proto- européenne, qui était une langue courante pour tout le monde antique.

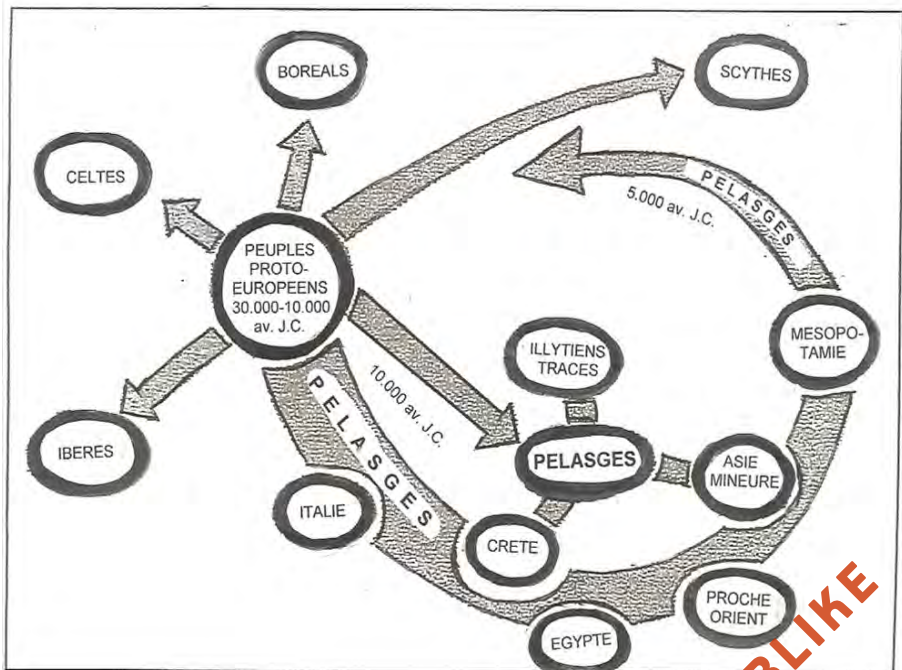
En ce qui concerne la langue, la vérité historique, vient au jour par l'unification des certains anneaux des événements qui forment ainsi une grande chaîne. Dans ce sens, on a basé les efforts au sujet des Pélasges, unifiant ces anneaux informatifs que nous offrent les écrivains du passé et les écrivains contemporains. Sur cette question, la paléographe albanaise, Nermin Vlora Falaschi, dans son livre « *L'étrusque langue vivante* », nous explique : « *L'alphabet phonétique a été inventé par les Pélasges. qui l'ont diffusé dans les divers pays qu'ils ont rejoints avec leurs vaisseaux rapides et parfaits. »*

Les Phéniciens, leurs même un peuple pélasgique, le diffusèrent par tout. Cet alphabet a été ensuite adopté dans tout l'Europe, avec, évidemment, les adaptations nécessaires.

De nombreux auteurs partagent la thèse linguistique, comme référence à la solution de cette controverse. Vu l'impossibilité de les citer tous, nous pouvons au moins présenter leurs considérations sur les divers documents épigraphiques étudiés, qui convergent dans une unique conclusion. On a constaté, en ces temps, que la langue pélasgique était parlée et écrite dans leur propre alphabet, de la mer Egée à l'Atlantique et que cette langue a été miraculeusement conservée intacte dans les racines de la langue parlée de la population actuelle albanaise, notamment par les habitants des régions du Nord, les Guegs. Tandis qu'en Grèce,

la majorité de la population parle encore le dialecte « arvanitas » (albanais archaïque), donc, une forme ancienne qui se lie à la langue pélasgienne.

LE « BING-BANG » DES PEUPLES PROTO EUROPEENS 30.000-10.000 ans av. J.C.



Ce graphique montre le mouvement des peuplades pélasgiques vers l'orient et leurs retour ensuite en Europe, faits que se vérifièrent avant plus de 10.000 à 5000 av. J.C , laissant sur leur parcours le signe d'une civilisation primaire qui donna l'essor à des civilisations successives spécifiques à chacun peuple, dont la diversité, surtout des langues, qui se détachèrent de leur langue mère, le pélasgien, une fois la seule langue parlée en Europe par les premiers habitants du continent.

Ayant cité les Etrusques, donc l'Italie, nous sommes obligés d'ajouter quelques mots au sujet, et je me rappelle au grand poète latin, Virgile, qui dans son œuvre « Enéide » (ch. VIII, v. 62 – 63) affirme : « ...On dit que les Pélasges furent les premiers habitants de notre Italie. » Nous pensons que le grand poète latin était plus informé des historiens de notre époque, qui cherchent la petite bête pour démentir des faits qui se sont produits des milliers d'années avant qu'ils furent venus dans ce monde.

Plutarque, au début de son « Histoire de Rome » I, 1, écrivait : « Des discordances subsistent, parmi les historiens pour savoir qui et pour quelle raison la ville de Rome a été dotée d'un si grand nom, diffusé auprès de tous les hommes. Certains soutiennent que les Pélasges, après avoir voyagé dans une grande partie du monde et avoir soumis beaucoup de peuples se seraient installés dans cette région et à cause de leur force (rhomé) ils auraient appelé la ville.

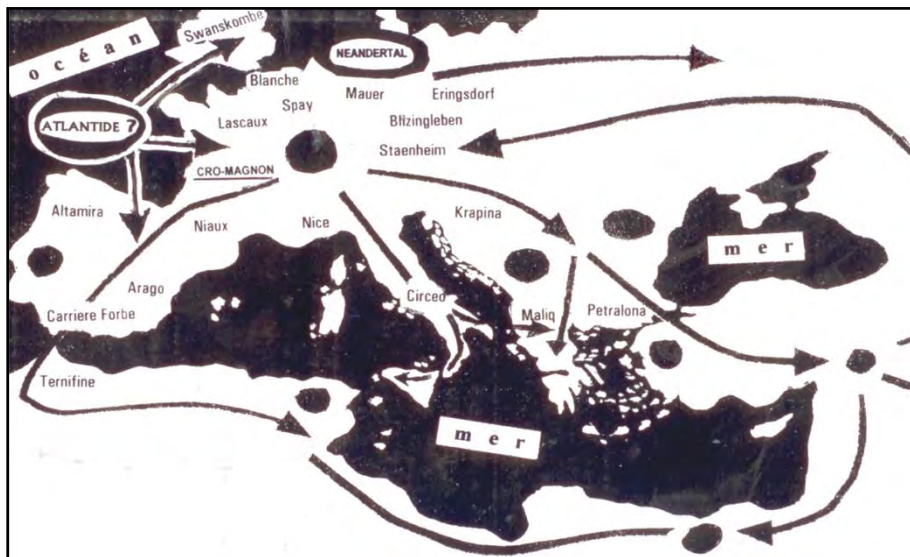
Cela signifie que les Pélasges, ils étaient un peuple puissant qui parlaient une langue spécifique proto-européenne, qui était une langue courante pour tout le monde antique.

En ce qui concerne la langue, la vérité historique, vient au jour par l'unification des certains anneaux des événements qui forment ainsi une grande chaîne. Dans ce sens, on a basé les efforts au sujet des Pélasges, unifiant ces anneaux informatifs que nous offrent les écrivains du passé et les écrivains contemporains. Sur cette question, la paléographe albanaise, Nermine Vlora Falaschi, dans son livre « L'étrusque langue vivante », nous explique : « L'alphabet phonétique a été inventé par les Pélasges, qui l'ont diffusé dans les divers pays qu'ils ont rejoint avec leurs vaisseaux rapides et parfaits. »

Les Phéniciens, leurs même un peuple pélasgique, le diffusèrent par tout. Cet alphabet a été ensuite adopté dans tout l'Europe, avec, évidemment, les adaptations nécessaires

EXPANSION DES PEUPLES PROTO EUROPEENS

De l'homme de Neandertal *Homo sapiens* (300.000 – 100.000 ans)
à ce de Cro-Magnon (30.000-10.000 ans av. J.C.)



Observer la concentration en Europe Occidentale d'une peuplade homogène, se ramifiant ensuite en d'autres peuples, et, donnant lieu à des civilisations spécifiques, aux noms divers, mais aux mêmes racines. Les lignes noires aux flèches indiquent les mouvements de ces peuples, et leur établissement en divers endroits, quand n'existaient dénominations de terres et mers, de fleuves et montagnes.

De nombreux auteurs partagent la thèse linguistique, comme référence à la solution de cette controverse. Vu l'impossibilité de les citer tous, nous pouvons au moins présenter leurs considérations sur les divers documents épigraphiques étudiés, qui convergent dans une unique conclusion. On a constaté, en ces temps, que la langue pélasgique était parlée et écrite dans leur propre alphabet, de la mer Egée à l'Atlantique et que cette langue a été miraculeusement conservée intacte dans les racines de la

langue parlée de la population actuelle albanaise, notamment par les habitants des régions du Nord, les Guegs. Tandis qu'en Grèce, la majorité de la population parle encore le dialecte « arvanitas » (albanais archaïque), donc, une forme ancienne qui se lie à la langue pélasgienne.

Ayant cité les Etrusques, donc l'Italie, nous sommes obligés d'ajouter quelques mots au sujet, et je me rappelle au grand poète latin, Virgile, qui dans son œuvre « Enéide » (ch. VIII, v. 62 – 63) affirme : « ...On dit que les Pélasges furent les premiers habitants de notre Italie. » Nous pensons que le grand poète latin était plus informé des historiens de notre époque, qui cherchent la petite bête pour démentir des faits qui se sont produits des milliers d'années avant qu'ils furent venus dans ce monde.

Plutarque, au début de son « Histoire de Rome » I, 1, écrivait : « Des discordances subsistent, parmi les historiens pour savoir qui et pour quelle raison la ville de Rome a été dotée d'un si grand nom, diffusé auprès de peuples, se seraient installés dans cette région et à cause de leur force (Rhôme) ils auraient ainsi appelé la ville. »

A l'égard de l'Italie préhistorique le savant Emidio Luzi, il aurait affirmé en 1874, avec plus de force : « Les Pélasges, étaient les plus anciens habitants de notre Italie...Cependant les autochtones : Ombres, Ausones, Oskes, Rutules, et Enotres, étaient les premiers noms signifiant un seul peuple... **...Les Pélasges, appelés « Divins » par Homère, qui construisirent les villes latines, sabines, ausones, oskes, enotres, lucanes, bruze et asiles, peu à peu se virent écrasés et frustrés même de l'honneur d'avoir été les premiers civilisateurs d'Italie, et créateurs des arts et des métiers.** »

Nous considérons opportun de citer aussi un insigne historien du XIX^e siècle, Victor Duruy, qui dans son œuvre volumineuse « Histoire des Romains », Paris, 1879, intra. p. XXXVI, se prononce :

« Les plus anciennes de ces populations (d'Italie), semblent avoir appartenu au peuple mystérieux des Pélasges, qu'on retrouve confusément à la tête de tant d'histoires, quoiqu'il n'ait laissé de lui-même que son nom et des constructions indestructibles. »

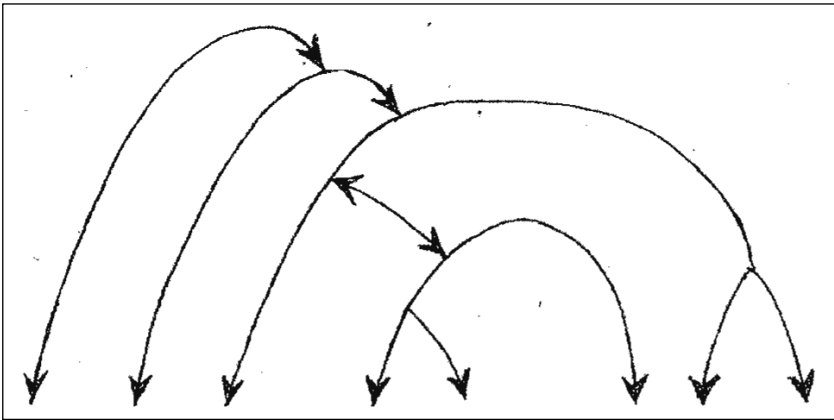
Dictionnaire Encyclopédique Quillet, Paris, 1938, p. 201 : « Les noms de pélasgiques ou cyclopéennes sont donnés à certaines constructions fort anciennes qu'on rencontre en divers lieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie Mineure. Les Grecs les attribuaient aux Cyclopes ; aujourd'hui on les attribue communément aux Pélasges, peuple dont l'origine est extrêmement controversée, mais qui, dans les temps préhistoriques, occupait le sol de la Grèce. »

D'après ces citations on peut former une idée très claire sur la présence des Pélasges en Italie, en Grèce et partout dans le monde antique, qui nous indiquent comment ils se divisaient en diverses tribus et régions, qui prenaient le nom de leurs chefs respectifs, d'où la difficulté des historiens de les reconnaître sous la dénomination originale pélasgienne.

Enfin pour le Néolithique très influents dans les Balkans, notamment en Albanie, en Bulgarie et dans une moindre mesure en Grèce, désignent comme « Pélasges vinciens » (ou « Vinciens ») les habitants porteurs de la Culture de Vinca et comme « Pélasges dimininiens » ceux de la Culture de Dimini, eux aussi préhelléniques.

Au sujet de la question linguistique, grâce au grand scientifique, le Prof. Dr. Luigi Luca Cavalli Sforza, déjà professeur dans les Universités de Cambridge, Parme et Pavie, et de biologie à l'Université de Stafford en Californie, et qui a publié un livre intéressant au titre : « Gènes, Peuples et Langues », on a pu avoir une nouvelle version de l'origine des langues au moyen d'un graphique où la langue albanaise été

mise la base des autres langues européennes et indo-européennes, comme langue primaire. Les auteurs du graphique, deux chercheurs en matière : Eric Minch et Alberto Piazza, ont traité cette thèse et ont créé le graphique inséré à la page 224 de l'œuvre de Cavalli – Sforza, que nous présentons dans ce livre, où on voit qu'à la langue albanaise est reconnue la place d'honneur au premier rang, et de laquelle dérivent les autres langues citées. Sûrement que les deux chercheurs



Albanais Arménien Grec Celtique Baltique Slave Germanique Italique Indien Iranien
(Pélasgique)

Graphique des langues d'après les scientifiques Eric Minch et Alberto Piazza
Ce graphique démontre que la langue albanaise est considérée comme racine des autres langues, ayant maintenu presque intacte la langue du très ancien peuple de Pélasges

ont écrit exprès « albanais » au lieu de « pélasgique » pour sanctionner justement l'égalisation fondamentale : **albanais = pélasgien**, égalisation restée inaltérable depuis de milliers d'années, et qui parvient à reconstruire de nos jours l'histoire couverte d'oubli du peuple albanais de ses collaborateurs, qu'on est parvenu à présenter un tel document important qui

reconstruit la généalogie des langues d'après un nouveau point de vue, fait qui doit être pris en considération par tout historien et linguiste, etc., qui désire approfondir les études sur l'origine et l'évolution des langues et de la civilisation en Europe. Le mieux aurait été d'apprendre au fond la langue albanaise. Curiosité : tous les linguistes qui ont construit un arbre généalogique des langues, sont arrivés à la même conclusion : la langue albanaise est sans doute unique et indépendante, une branche à soi, liée directement au tronc originaire, dont a réussi à maintenir inaltérable la base essentielle, qui était le pélasgique, la plus ancienne langue européenne. A propos, nous parvient de l'antiquité une preuve extraordinaire de la part de l'empereur Claude II, un illyrien pur, qui aimait passer le temps lisant les « Annales Etrusques » de l'époque, d'où résulte que les Etrusques et les Illyriens (Albanais), parlaient, écrivaient et lisaient dans la même langue, celle pélasgienne. Annales restés introuvables. Il ressort que le pélasgien, l'étrusque, l'illyrien et l'albanais appartiennent au même tronc linguistique, **à partir duquel se forme l'arbre d'où partent de diverses branches, qui, bien que liées au même fuste,** acquièrent une indépendance particulière. Le discours sur les Pélasges ne peut pas se conclure sans ajouter deux autres mots sur leur identification avec les Albanais, par la même langue qu'ils ont parlée à ces temps reculés et que parlent aujourd'hui les Albanais de tous les territoires où ils sont présents : Albanie, Kosovo, Macédoine, Monténégro, Chameria, les Arbereshes d'Italie et les Arvanitas en Grèce. A propos, lorsque Otton de Bavière devint roi de la Grèce (1832 – 1862), au parlement grec c'est ouvert le débat sur la langue officielle à adopter, le grec ou l'advaitas (albanais – pélasgique) ou les deux langues. Le roi opta pour la langue grecque, qui fut adopté depuis l'intervention maladroite de ce roi, qui aussitôt dû quitter la

Grèce pour être remplacé par un autre d'origine danoise. Mais la décision avait été prise en faveur du grec, qui resta langue officielle.

Une contribution importante dans ce sens nous vient de A.J. Van Windekens, professeur à l'Université de Louvain en Belgique, à travers ses livres : « *Le pélasgique, étude sur une langue indo – européenne préhellénique* » Louvain 1952 ; « *Contribution à l'étude de l'onomastique pélasgique* » Louvain, 1954 et « *Etudes pélasgiques* » Louvain, 1960. Dans ces ouvrages, il soutient la théorie des Pélasges comme peuple primaire proto européen et préhellénique, par conséquence la langue pélasgique aussi, comme langue primaire proto-européenne, qui se reconnaisse dans l'illyrien et l'albanais de nos jours. Il insiste sur le fait que plusieurs mots grecs peuvent être expliqués dérivants d'une langue préhellénique, la langue pélasgique. Les affirmations de l'insigne linguiste belge concordent avec la théorie présentée dans notre livre. Van Windenkens soutient aussi que les Pélasges étaient le premier peuple qui s'était installé dans le bassin égéen, beaucoup plus avant les Hellènes (Grecs), le qualifiant comme proto – européens. Dans son discours il prend en exemple le nom de la déesse **Athéna**, qui selon lui dérive de **At** (père), terme qui se trouve dans l'albanais et qui prend un suffixe féminin « **na** » (mère), dont le sens de protectrice « **At + na** » (père + mère). Mais le nom de Athéna s'explique aussi par l'autre terme albanais « **e thena** » = dire, au sens de « la Parole, le Verbe de Dieu », d'où Athéna la sage, la déesse de la sagesse.

D'autre part le professeur Van Windenkens accepte la priorité donnée à la langue albanaise et à celle arménienne, les seules dérivantes directement du proto-européen (pélasgique), sans aucun intermédiaire. Pour conclure, les langues pélasgique, illyrienne et albanaise ont la même structure linguistique

originaires et appartiennent au même peuple proto – européen, les Pélasges, dont les Albanais résultent les descendants directs. A regretter le fait que l'insigne linguiste belge, n'avait aucune connaissance approfondie en langue albanaise. Dans ce cas nous viennent en aide les deux grands poèmes homériques, l'Iliade et l'Odyssée, qu'ont été glorifiés comme des poèmes grecs, alors qu'ils ne pouvaient pas l'être, car avaient été conçus, chantés et écrits en langue pélasgique (albanaise) par des aèdes et rhapsodes Pélasges beaucoup plus avant de l'apparition des Hellènes (Grecs) et de l'existence de la Grèce et de la langue grecque. On peut dire et même affirmer que ces chants venaient accompagnés par un des plus anciens instruments unicorues d'Europe, la « bahuta », une espèce de luth avec une seule corde au crin de cheval, tel aussi la corde de l'arc, sans doute le prédécesseur primitif du plus antique genre de violon, mais qui existe et est joué encore de nos jours dans les régions montagneuses du Nord d'Albanie, les Albanais ayant gardé cette tradition de la poésie épique – héroïque. La lyre grecque est apparue bien plus tard, 400 ans après la guerre de Troie, avec les poèmes d'Homère.

La Guerre de Troie, chantée dans l'Iliade, qui avait été combattue vers 1250 av. J.C. et était une guerre des peuples d'origine pélasgique-illyrienne - thrace : Achéens, Troyens, Dardanes, Doriens, Ioniens, Mirmidons, Dolopes, Lydiens, Macédoines etc. entre eux adversaires, mais qui parlaient la même langue pélasgique (albanaise). C'était surtout la guerre des Achéens pélasgiens, le peuple plus fort du moment qui dominait la Grèce préhellénique (au sens du territoire et non de l'existence de la Grèce). A propos, voici comment s'explique le prof. H. Petit Mangin, agrégé de lettres, dans son Histoire de la Littérature Grecque, 1953, p. 2-3 : *« On ne peut affirmer que bien peu de chose sur l'origine de Grecs.....Il semble que le peuple grec provienne de la fusion*

de plusieurs races : les antiques Pélasges, qui occupèrent la Grèce continentale de l'âge de la pierre ; les Egéo – Crétois, qui arrivèrent en Grèce et dans les Cyclades à l'âge du bronze ; les Achéens, qui arrivèrent par le Nord vers le XV siècle av. J. C. et qui furent suivis au XII siècle par un peuple de même origine, les Doriens... Les Latins se servirent du mot **Graii, Graeci** (Grecs) qui ne s'appliquait d'abord qu'à une tribu de l'Epire.

Les Achéens, peuple pélasgien, sont considérés comme les peuples les plus importants et puissants de leur époque (3000-1000 ans av. J.C.), et n'ont rien à voir avec les « Grecs », alors inexistants. Les grecs ne peuvent pas être identifiés aux Achéens de la guerre de Troie.

C'est une grave erreur que d'imputer aux Hellènes la guerre de Troie et de présenter les Achéens comme « Hellènes ». Les Achéens étaient un peuple pélasgien préhellénique et parlaient la langue pélasgienne. Ils développèrent leur civilisation, l'emportant avec la force des armes sur celle crétoise ou minoenne, elles aussi pélasgiennes. Une caractéristique très évidente de ces civilisations « sœurs », sont les murailles imposantes qui entourent leurs villes. Autant fameuses sont les ceintes murales de Mycènes avec la Porte des Lionnes et celle de Tirynthe aux casemates, les ruines des murs puissants de la grande Troie, etc. Constructions caractéristiques pélasgiques ou « cyclopéennes » par la grandeur des blocs rocheux, qu'on retrouve aussi dans les remparts de villes préhistoriques en Albanie : les remparts de Bouthrotos (Butrint) en Albanie avec la Porte du Lion, et d'autres villes anciennes Byllis, Lissus, Amantia, Apollonia, Kalivosa, Epidaurion (Durres) etc.

Voyons ce que nous explique le Larousse Classique, 1957 : « Les Pélasges, nom générique donné aux peuples qui, à l'époque préhistorique s'installèrent en Grèce, dans la mer Egée et sur les côtes

d'Italie et de l'Asie Mineure...Les Pélasges avaient entouré leurs villes de murs énormes et pratiquement indestructibles. »

Sur la question des Achéens et de leur différence avec les Hellènes, nous pouvons citer ce qui est écrit à propos dans « Grandes Civilisations du Passé » (édition Time – life, vol. « *Le voyageurs de la Mer Egée* », Amsterdam, 1993, p. 126) : « ...Homère les appelle « Achéens », le mot « Hellènes » n'entra dans l'usage qu'après l'époque de Homère, et le mot « Grecs » dérive du terme appliqué par les Romains à certains habitants du pays. » On parle de Crète, qui avait été occupée par les Achéens vers 1500 av. J. C. Mais la civilisation crétoise avait déjà 6000 ans et arrivait déjà à son apogée, quand les Hellènes n'étaient pas encore conçus. Le paradoxe : les Grecs prétendent arracher aux autres les mérites et la gloire, lorsque à ces temps-là, ils n'existaient ni comme peuple, ni comme langue, ni comme civilisation. Les Pélasges se virent frustrés de leurs mérites, de leurs monuments et même de leur identité. Ce n'est pas de cette façon que se rédige l'histoire, attribuant aux fantômes la gloire des vivants.

Pour ce qui concerne les poèmes « Iliade » et « Odyssée » ils furent traduits du pélasgien en grec, par Homère, 400-500 ans après la Guerre de Troie, quand la Grèce (Hellade) avait acquis son rôle et commencé à parler et écrire une langue sienne, qui dérivait du mélange des sous - dialectes ionien, dorique, étoliens, et d'autres peuples de souche pélasgique. La traduction des poèmes d'après la langue pélasgique subit une déviation pro hellène (grecques), pour donner plus d'éclat à l'histoire et à la culture hellénique, car Homère, bien qu'un pélasgien, s'étant hellénisé, tenait à la gloire de la Grèce. Pourtant il ne cite jamais le mot « Hellènes » dans aucun de ses poèmes.

Le texte traduit contient plein de mots pélasgiques (albanais) auxquels on avait ajouté des préfixes et des suffixes grecs. Ceci est

la seule raison qui a poussé les gens à considérer ces poèmes comme grecs. Par conséquent l'histoire, injustement impute la Guerre de Troie aux Hellènes (Grecs) inexistantes à l'époque. Mais les historiens modernes ont renversé l'histoire en faveur de la grandeur de la civilisation gréco-romaine, en dehors de laquelle, selon eux, ne pouvait exister aucune autre forme de civilisation. Tout peuple et toute civilisation des époques les plus reculées jusqu'aux derniers temps, qui s'étaient épanouis dans les territoires correspondants à la Grèce et à Rome, devaient être englobés dans leurs histoire et civilisation. Mais retournons à notre discours.

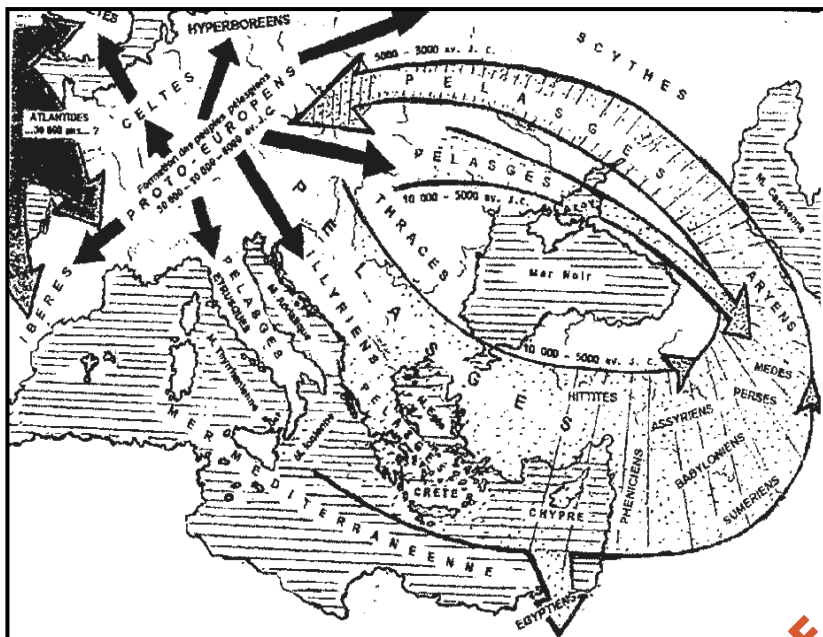
Le Prof. Nicola Zingarelli, grand linguiste et encyclopédiste italien, au sujet de l'étymologie du nom d'Achille, affirme: « *Le nom latin Achille (us) vient de ce du héros homérique Achil(l)eos, et ne trouvant une explication suffisante dans le sens de la tradition indo-européenne, on pense qu'il puisse avoir une origine préhellénique* ».

Une confirmation très importante, qui souligne que les héros de la guerre de Troie n'étaient point des « Grecs », même lui, le plus grand, Achille, mais des Pélasges. En ce que concerne la langue albanaise, l'étymologie du nom d'Achille, résulterait appropriée, **Ak i lé**, qui signifie **très agile**. Cela est confirmé par Homère même, qui à toute occasion quand cite le nom d'Achille, lui donne le sens, « **Achille, au pied agile etc.,** » car Homère connaissait bien le pélasgien, et il savait qu'en langue « grecque » ce nom n'avait aucun sens.

Même les noms des autres héros de la Guerre de Troie, des lieux et des autres choses liées à cette époque, ne trouvent aucune explication en langue grecque ni en d'autres langues, mortes ou vivantes, hormis la langue albanaise. Le Prof. Giuseppe Catapano, insigne linguiste et historien italien, soutient que le nom « **Atlas** », prenait un sens en langue pélasgienne qui venait interprété au

moyen de l'albanais, « **At** » signifiant « Père » et « **las** » signifiant « ancien », d'où la dénomination de « **Atlas** » = « Père ancien ».

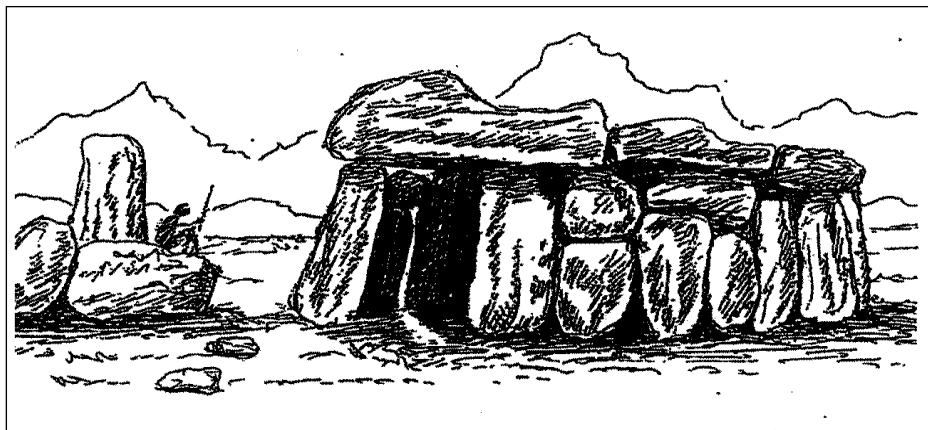
Epoque glaciaire 10.000 ans av. J.C. : Déplacement des Pélasges vers le Sud-est de l'Europe :



 Itinéraire « boumerang » des Pélasges
  expansion des peuples européens
  les Atlantes ???

Carte qui démontre le mouvement des Pélasges vers le sud et l'orient chaud, à cause de la descente des glaciers en Europe du nord. Ensuite, beaucoup plus tard, ils rentrent à nouveau dans le vieux continent où ils s'étaient formés.

Les gros rocs, premier matériel de construction de l'homme européen.



Au début l'homme tente de construire des abris semblables aux cavernes rocheuses où il avait vécu longtemps. Il amasse de blocs de pierre cyclopéens et devient le maître d'œuvres plus imposantes de ceintes murales de villes antiques.



Olivano, Italie, construction typique pélasgique aux gros rocs. Muraille avec porte d'entrée aux gigantesques rochers, caractéristique aux grands portes des enceintes des villes, partout le pays du monde antique, de l'Occident à l'Orient. Dessin de l'original. (V. Duruy, *Histoire des Romains*, Paris, 1879)

Mais cela n'a pas été pris en considération sérieuse par les paléographes et les linguistes bien qu'ils s'étaient trouvés devant un obstacle insurmontable, n'ayant donné importance à l'étude de la langue albanaise, la seule qui aurait pu donner une solution juste à ce gâchis linguistique de la paléographie. Il faut regretter le comportement des divers scientifiques, archéologues, paléographes, linguistes, historiens etc., qu'ont fait beaucoup de recherches, fouilles, études, publications etc., sur les anciennes civilisations sans connaître la langue albanaise, donnant des explications tout à fait erronées aux inscriptions « mystérieuses » trouvées, et en grande partie les abandonnant sans pouvoir les déchiffrer, parce qu'il était impossible de réussir avec le grec ancien, sur lequel ils s'étaient appuyés ou le latin .

Selon ce point de vue, les anciennes civilisations du Monde Antique, toutes préhelléniques comme les : crétoise ou minoenne, mycénienne, dorienne, ionienne, étolienne, hittite, tyrrhénienne, lydienne, étrusque, phénicienne, etc., etc., ont le même dénominateur commun, les Pélasges.

Dans ce cas la langue albanaise devient absolument nécessaire et irremplaçable.

Voyons ce que dit l'historien Alain Mahuzier à cet égard :
« L'existence d'une ancienne population méditerranéenne préhellénique, même relativement homogène, faute de découvertes suffisantes, reste toutefois une question épineuse sur plusieurs points. Les auteurs anciens appellent cette population « Pélasges » et sont au moins d'accord sur le fait important qu'ils parlaient une langue non grecque. » — Ce sont les Pélasges qui se perpétuèrent dans les Albanais (c'est avec intention que nous disons albanais et non pas Albanie), et ont conservé depuis des siècles et des millénaires les antiques us, coutumes et traditions que nous relevons dans les divers écrits des anciens. C'est très évident que même dans ces temps

modernes, on peut s'apercevoir de cette hérédité pélasgique, dans le milieu de la culture populaire albanaise, bien que suite aux diverses et successives invasions, elle aurait à première vue perdu les caractères distinctifs de l'origine. En ce sens, nous offrons cette noble affirmation, des historiographes grecs mêmes, apparue dans La Grande Encyclopédie Grecque, vol. XIX, p. 873 :

« donc, les ancêtres des Albanaï d'aujourd'hui, les Pélasges, ont habité depuis les époques préhistoriques la plus grande partie du monde alors connu, développant une civilisation très importante et édifiant des œuvres de valeur exceptionnelle. »

Dans ce sens se prononçait aussi l'Encyclopédie « Nouveau Petit Larousse », Paris 1950, p. 1599 :

« Les Pélasges, les peuples les plus anciens qui habitaient dans la période préhistorique en Grèce, dans l'Archipel, aux côtes de l'Asie Mineure et de l'Italie... ».. « En général on considère que les Thraces, les Phrygiens, les Lydiens, les Etrusques, les Illyriens, les Italiques (Samnites, Osques, etc.) et les Albanaï d'aujourd'hui, sont les branches principales des Pélasges. »

Pour conclure sur ce point, nous citerons encore Hérodote : « Histoires », Livre I - § 57 : *« Je ne peux pas dire exactement quelle langue parlaient les Pélasges....résulte que les Pélasges parlaient une langue barbare (étrangère). Ayant que le peuple Pélasges était tout à fait tel, alors le peuple Attique, étant Pélasges, tandis que se transformait en Hellène, changea même la langue... »*, dont on peut déduire que les Hellènes, linguistiquement, se détachèrent complètement des Pélasges. On comprend que Hérodote, bien qu'à contre cœur (se considérant Hellène), devait se plier aux faits et accepter que les Hellènes s'étaient formés du mélange des divers peuples et langages, perdant, plus tard, tout lien avec eux, mais s'appropriant sans aucun remord de conscience de leurs culture e civilisation. Cette affirmation se relie à cette autre qui considérait

le Pélasges comme le premier peuple qui avait habité Athènes avant la formation des Hellènes. Hérodote, « Histoires », livre I, § 58 : « *La souche hellènes, de sa naissance, avait parlé toujours, selon moi, la même langue. Plutôt faible quand se sépara de la souche Pélasge, peu à peu se renforça comprenant divers autres peuples, principalement les Pélasges, et beaucoup d'autres peuples barbares (étrangers). Sûrement, bien plus avant, le peuple Pélasges aussi, tant que resta barbare (étranger), s'était agrandi beaucoup.* »

L'influence des Pélasges touche toute tradition hellène, même celle liée aux croyances. Hérodote est obligé d'accepter cette ligne de passage, affirmant que c'étaient les Pélasges qu'avaient apporté les us, coutumes et rites divers, qui furent assimilés par les Hellènes (Grecs). A ce propos nous présentons ici le témoignage très important du grand historien de l'antiquité, qui dans les « Histoires », s'exprime :

Livre II - § 51 : « *Ces traditions et d'autres, les Hellènes les avaient apportées d'Egypte. Mais pas du tout celle de modeler les statues de Hermès (Mercure) avec l'organe viril érigé, appris des Pélasges. Pour mieux le comprendre il faut connaître les rites mystérieux des Cabyles, qui étaient célébrés par les Samothraces, qui à leur tour les avaient appris des Pélasges. Car les Pélasges qui étaient venus s'installer à Athènes, ils avaient habité auparavant en Samothrace. Donc les Athéniens furent les premiers Hellènes qui modelèrent les statues d'Hermès avec l'organe viril érigé. Les Pélasges avaient donné au fait une explication sacrée, qui s'était manifestée pendant les rites mystérieux de Samothrace.* »

Livre II - § 52 : « *Les Pélasges, dans tous leurs sacrifices, priaient les « dieux » sans les préciser – j'ai appris ça à Dodone – et ils n'avaient donné à aucun d'eux un nom. Ils n'avaient encore une telle connaissance. Ils les appelaient Dieux (Theoi), car ils auraient* »

déterminé (théntés) les règles du monde et auraient répandu tous les biens.... **Plus tard les Hellènes les auraient pris des Pélasges.**

C'est très surprenant le fait que le mot « théntés » qui correspond en albanais aux verbes, « dire, prononcer, affirmer » ici prend le sens de « créer », qui donne l'interprétation juste aux dieux des Pélasges, comme créateurs du monde, non définis et sans noms. Cette question a donné lieu à des considérations philosophiques de divers philosophes, intéressés à ce genre de croyance, liées plutôt à la nature qu'aux dieux olympiques.

Au sujet de ce qui nous avons présenté jusqu'ici, se rattache le témoignage du savant italien Emidio Luzi, qui dans son œuvre « *Epoque Héroïque* », présentée le 17 mars 1874, à Fermo, devant la Société Historique – Archéologique des Marches, s'exprime : « Les Pélasges... furent les premiers habitants de notre Italie, qui la parcoururent luttant, régnant et en croyants. Venus chez nous divisés en diverses tribus, ils s'établirent dans beaucoup de lieux de la péninsule, donnant à chaque région le nom de leurs chefs. »

Arrivé à la conclusion de ce chapitre, nous trouvons utile de citer une affirmation très intéressante de Julian Amery, (Lord Amery), ambassadeur à Paris, Ministre et membre de la Chambre des Lords, qui avait séjourné en Albanie en 1941 – 1944. Il avait appris le grec ancien, pour le plaisir de lire Hérodote dans l'original. Dans son livre « Sons of the Eagle », London, 1946, p. 5, il s'exprime :

“Les Albanais sont un peuple particulier, peut-être pas une nation, mais très attachés à leurs sens de nationalité.

Les Archéologues pensent que deux branches importantes de leur race, les Guegs et les Tosques, divisés par le fleuve Shkumbini, sont les descendants des anciens peuples des Pélasges et Illyriens. Ces peuples, peut-être les plus anciens Aryens envahisseurs des Balkans, auraient habité toute la région entre le Danube et les mers Egée et Adriatique,

mais furent assimilés et massacrés par les vagues des invasions incessantes. Seulement une partie restante, survit dans le territoire connu comme Albanie. »

Résumé

D'après tout ce que nous avons expliqué
jusqu'ici, il ressort :

1.- Que les Pélasges ont existé réellement et ont joué un rôle important dans le premier développement d'une civilisation humaine dans tout le continent européen et le monde antique. Au début très primitive, mais qui aurait évolué, donnant lieu à de civilisations localisées, qui s'identifiaient aux noms divers, mais de la même race. Un de plus grands documents de leur présence restent les murs cyclopéens, aux grands blocs de pierre non dégrossés, amassés un sur l'autre sans aucune espèce de mortier. Le découvertes des derniers temps démontrent que ces constructions se rencontrent dans tous les pays européens, compris le bassin méditerranéen, l'Asie Mineure et la Mésopotamie.

Vers 10 000 av. J.C. se aurait produit le « Bing – Bang » des peuples autochtones proto – européens, qui se seraient détachés du tronc originaire, en branches d'autres peuples et sous des autres noms, mais qui seraient resté toujours liés à leur origine par la langue, les œuvres d'arts et les constructions monumentales.

2.- Que ces peuples auraient été les premiers habitants autochtones de l'Europe et leur langue aurait été une langue

spécifique, indépendante et unique. Pendant la période glaciale (10 000 ans av. J.C.), les Pélasges se seraient déplacés de l'Europe vers l'Est : Crête, Asie Mineure, Mésopotamie, etc., d'où ils auraient rentré plus tard et à nouveau en Europe (5000 ans av. J.C.) sur le nom d'Aryens et d'autres peuples. Donc, il n'aurait pas eu lieu une invasion d'indo-européens, étant que les Aryens étaient des Pélasges proto-européens.

3.- Que la Grèce s'est entêtée à s'attribuer tout ce qui concerne l'histoire du monde antique pré hellénique aux dépens des Pélasges, et des autres civilisations similaires, alors qu'à ces temps-là (10 000 – 1000 av. J. C.) la Grèce n'existait point ni comme peuple, ni comme nation, ni comme langue, ni comme civilisation, ni comme nom, tandis qu'au contraire les Pélasges témoignent de leur présence des milliers d'années avant l'apparition des grecs, les Illyriens et les Thraces, d'où les Albanais, ils ont maintenu la langue, une preuve extraordinaire et unique de leur héritage direct de ces peuples très anciens.

4. – Que les civilisations dites préhelléniques : Crétoise ou Minoenne, Achéenne ou Mycénienne, Lydienne, Hittite, Phénicienne, Tyrrhénienne, Etrusque, Dorienne et Ionienne, Celtes, Ibérique, Scythe, Illyriennes, Thraces etc., avaient un seul dénominateur commun, les Pélasges, le plus ancien peuple d'Europe, qui parlaient la même langue et développaient la même civilisation humaine et matérielle, dans tout le monde antique.

5. – Que la langue reste le meilleur moyen pour résoudre l'origine de certains peuples et civilisations, et que l'albanais se prête comme la langue la plus efficace à cet égard. On l'a définie comme la clé des langues. D'où il sort qu'elle soit indispensable de l'apprendre et de l'étudier au fond. Dans ce sens, la langue albanaise résulte la langue des Pélasges, qui dominèrent toute l'histoire de l'antiquité. Cette langue se retrouve encore de nos

jours dans les racines des divers dialectes albanais, et même dans les racines et le sens des diverses langues européennes. L'arménien résulte en seconde ligne après la langue albanaise (pélasgique), une preuve du mouvement des peuples d'origine pélasgienne, vers l'Asie (Mésopotamie) et leurs parcours inverses pour rentrer à nouveau en Europe. Considérant que les Arméniens ne se sont déplacés jamais de leurs terres, depuis la période préhistorique, lorsque ils étaient voisins et limitrophes avec les peuples des Aryens (Pélasges), qui à leur fois rentrèrent en Europe, sous le nom de Pélasges et aussi bien avec d'autres noms, d'où la diversité des peuples qui se rependirent partout le continent européen. Avec le temps, certains de ces peuples perdirent leur liaison initiale avec les Pélasges, et ne réussirent à maintenir la langue commune originaire, pélasgienne. Les albanais, au contraire, ils réussirent à maintenir presque inaltérée le pélasgien, dont on reconnaisse leur la mérite d'une telle capacité exclusive en ce sens.

Nous sommes obligés d'ajouter, à ce résumé, d'autres faits qui nous offrent les dernières découvertes et études de la préhistoire, qui renforcent la thèse soutenue dans cette œuvre. Bien que les Pélasges ont été qualifiés comme légendaires, parce que trop enfoncés au tréfond de la préhistoire, on a commencé à les identifier à travers les récits et les témoignages des anciens historiens et écrivains, Homère, Virgile, Hérodote, Thucydide, Strabon, Plutarque, Tite Live. Selon les dernières données archéologiques et anthropologiques résulte qu'en Europe de l'antiquité, qui s'étendait des pays scandinaves et l'Angleterre jusqu'à la Mésopotamie, compris tout le littoral de l'Afrique du Nord et du Moyen Orient, c'était développée une peuplade aborigène (comme en Australie et Amazonie), qui se reconnaissait dans le peuple des Pélasges. D'où, toute la race blanche,

commune à tous les habitants de l'Europe, ont leur origine de ce peuple, qui Homère et Pindare les appellaient « Le Pélasges Divins ». Ainsi, on arrive à une conclusion linguistique, selon laquelle l'unique langue qu'au présent garde encore les racines de la langue pélasgiques se pretait la langue albanaise, qui contient plus de 700 mot-racine monosyllabiques correspondant aux mots pélasgiques des inscriptions sur terre-cuite, pierre, metales, etc., écritures primitives, indéchiffrables par d'autres langues, que celle albanaise. Les Albanais sont fiers de leur langue. Ils la jugent comme un monument de leur identité. Une langue considérée comme la plus ancienne, unique en son genre, qui conserve les racines primordiales d'autres langues européennes. Tous les linguistes s'accordent sur ce patrimoine spécifique, de la civilisation humaine, transmis oralement par des millénaires. Un fait extraordinaire.

Constructions Pélasgiques ou mégalithique



Malte, les restes de murs pélasgiques, qui confirment la présence des Pélasges dans cette île depuis 8.000-3000 av. J. C.



Macédoine, restes de constructions Pélasgiques (mégalthiques),
qui confirment la présence des Pélasges dans les Balkans depuis 8000-3000 av. JC

Citations

Les citations qui suivent, et d'autres dans les pages de ce livre, servent à rendre plus évidente la participation des Pélasges à la civilisation du monde antique, aux temps préhistoriques et préhelléniques, d'où les Hellènes en tirèrent profit pour construire et développer leur civilisation, qui devint la source de la civilisation européenne. Mais d'autre côté il faut évaluer en justesse, qui étaient les Pélasges, les premiers à donner essor à l'évolution de l'homme européen vers le progrès. Cela est démontré par les monuments millénaires indestructibles, preuve irréfutable de leur présence en Europe des temps les plus reculés.

Homère : dans l'Iliade, chant II – v. 829 – 830 – « Or je vous présente les guerriers d'Argos, où ont leur siège les Pélasges... », donc, Homère reconnaît que les Argiens (Achéens) étaient des Pélasges. Alors que dans le vers 1011 – 1014 il cite les Pélasges parmi les

autres alliés des Troyens : « Pyleos et Hyppothos, descendants d'Are, fils du Pélasge Lethos Téntamonide conduisaient des tribus Pélasges combattant au javelot... »

Il ajoute que les Pélasges « ...vinrent en aide aux Troyens avec les peuples de trois continents... »

Dans le chant XVI – v. 223, il nous raconte comme Achille priait le « Zeus Pélasgique » : « Zeus prince, Dodone Pélasgique ».

Dans l'Odyssée, Chant XIX, il affirme que les Pélasges étaient « **le peuple de Crète** ». (Considérer l'importance de cette affirmation).

Hérodote : dans les « Histoires », livre I - § 171 : « Les Lyciens dans l'antiquité vinrent de Crète. Crète aux temps reculés était habitée par des Barbares.... (Au sens que Barbares = étrangers = Pélasges).

Livre VII - § 94 : « Les Ioniens fournirent cent navires. Ils s'appelaient, selon les Hellènes, Pélasges Egéens... ».

§ 95 : « Les insulaires...même ceux-ci un peuple Pélasgien, ensuite furent appelés Ioniens.

Les Eoliens....dans l'antiquité étaient dénommés Pélasges ».

Eschyle : dans la tragédie « Les Priants » :

« Parle et répond sans peur – je suis le fils de Palaction, – né de la terre, je suis Pélasge...

« Roi des Pélasges – toi fils de Palaction – Roi du peuple Pélasgique.... La terre des Pélasges ne soit jamais détruite – ni par feu ni par flammes... »

Diodore de Sicile : livre I – p. 1, 12 et 14 :

«La théorie cosmique des Pélasgiens se base sur « **Dhémitra** » (Terre Mère) de toute l'humanité. En pélasgien – albanais, **Dhé** = terre et **mitra** = mère, d'où Dhémitra = Terre

Il nous dit encore, ...que les lettres que l'on nomme phéniciennes, auraient été importées par les Phéniciens en Grèce et qu'elles portent plus particulièrement le nom de pélasgiennes parce que les Pélasges auraient été les premiers à s'en être servis⁶.

Dictionnaire Encyclopédique Quillet, Paris, 1938, p. 3520 :

«Les Pélasges, ancien peuple qui a laissé des traces en Grèce, en Italie, en Asie Mineure, etc....Ce peuple était d'origine aryenne, et jouissaient déjà d'une civilisation relativement élevée à l'époque où la Grèce fut envahie par les Hellènes encore barbares...Ils construisaient des digues et des canaux et protégeaient leurs cités par d'énormes murailles, faites en blocs entassés sans ciment, dits blocs pélasgiques. »

Von Hahn, « Albanische Studien », Vienne, 1854 :

« Les Albanais sont autochtones parce qu'ils descendent des Illyriens, aussi bien que les autres populations de la Macédoine et de l'Épire, tous dérivantes des Pélasges préhistoriques. »

Victor Duruy, « Histoire des Romains », Paris, 1879, p. 144 :

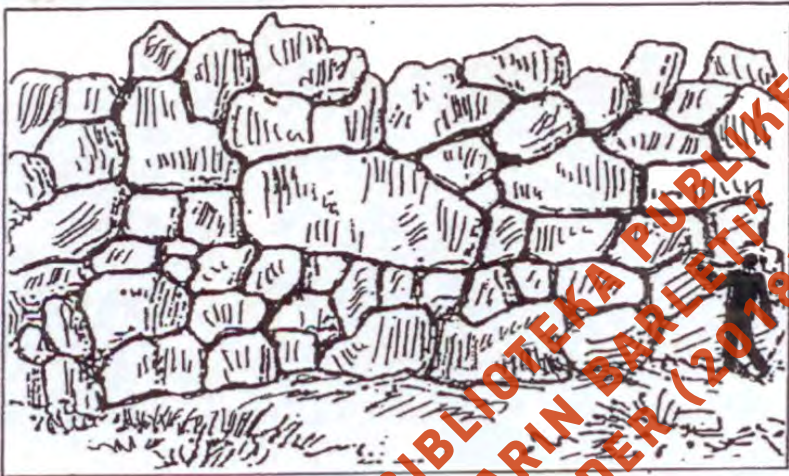
« Que les Pélasges soient liés à Argos, nul ne le contestera. Dans la présentation que Denys d'Halicarnasse fait de l'Histoire des Pélasges, ils sont à l'origine, argiens,...Chez les tragiques, les termes Argiens et Pélasges sont employés indifféremment. La liaison établie par Denys entre les Pélasges et Argos n'a donc rien de choquant. »

Nous avons conclu avec cette partie de la préhistoire qui concerne les présentations des Pélasges, comme un des premiers peuples autochtones et proto – européens, qui avec leurs frères, Celtes, Ibères, Illyriens, Thraces, Crétois, etc. ont le mérite principal d'avoir donné essor à la civilisation humaine en Europe. Par conséquence on peut comprendre aisément qu'une

telle civilisation pélasgique très ancienne (10. 000 – 1000 av. J. C.) ne peut être attribuée aux « Hellènes », mais aux peuples qui les avaient précédés longtemps avant, dans les territoires qui furent après habités par les « Hellènes, seul à partir de 800 av. J. C., et ces peuples préhistoriques et préhelléniques n'étaient que les « Pélasges Divines ».

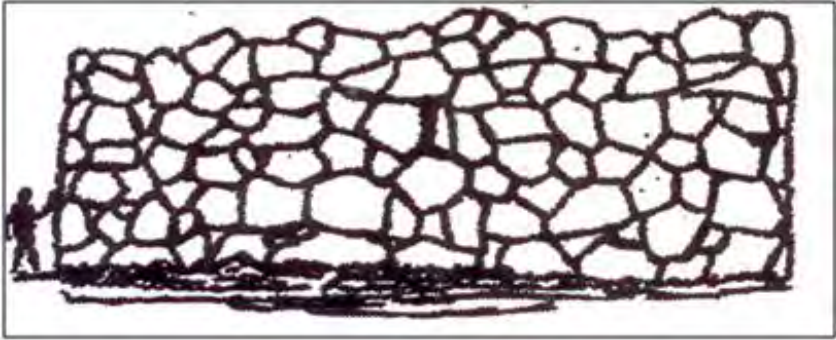


Les murs pélasgiques aux dimensions cyclopéennes avec la caractéristique qu'on trouve les traces partout l'extension géographique du monde antique

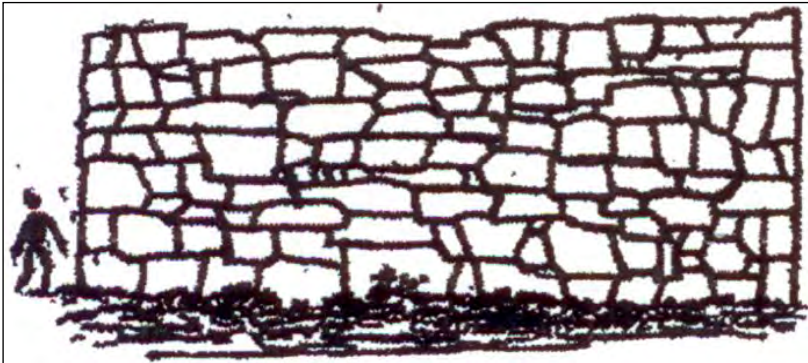


Dessin de l'original : les anciens murs pélasgiques de la ville de Povlanum (Reggio Emilia) Italie. V. Duruy, *Histoire Romaine*, Paris, 1879

Les diverses étapes des murs pélasgiques



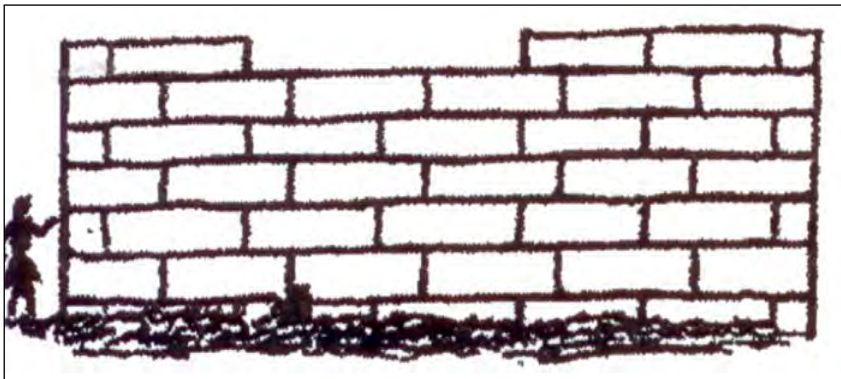
5000-3000 ans av. J.C. : gros blocs irréguliers de pierre sans feutrier.



3000-2000 av. J.C. : gros blocs à la facette quadrangulaire irrégulière sans meurtrier



2000-01000 av. J.C. – les blocs prennent une forme trapézoïde irrégulière, sans ciment.



1000 – 500 av. J.C. Murs aux gros blocs réguliers parallélépipédiques rectangulaires, uniformes et bien alignés sans meurtrier, attribués aux Illyriens, les descendants des Pélasges.

Dans les pages suivantes nous ajouterons des exemples de constructions, du même style mural pélasgiques, répandues dans le monde antique, à commencer de l'Albanie

Les murs pélasgiques en Albanie



Forteresse de Rosara, Shkodër.

A la base de la forteresse illyrienne (VII s. av. J.C.) J.C., les murs pélasgiques, une preuve de la présence des Pélasges en Albanie depuis 5000-1500 ans av. J.C



Les murs pélasgiques d'Amantia (Sud d'Albanie) très ancienne ville illyrienne.
On peut constater les gros blocs pélasgiques (cyclopéens)



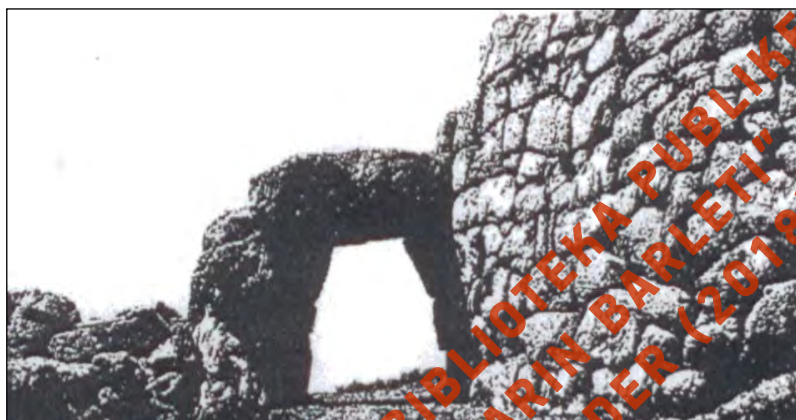
Sommet d'Altoï, les restes de murs pélasgiques



L'archéologue italien Ugolini, se mesurant avec les blocs gigantesques des murs de la ville de Foinikë (Finiki) Albanie.

Ce genre de murs pélasgiques aux blocs cyclopéens on le trouve dans toute l'Europe : Albanie, Grèce, Italie, Espagne, France, Archipel, Asie Mineure, Littoral méditerranéen, de l'Atlantique au Moyen Orient, etc.

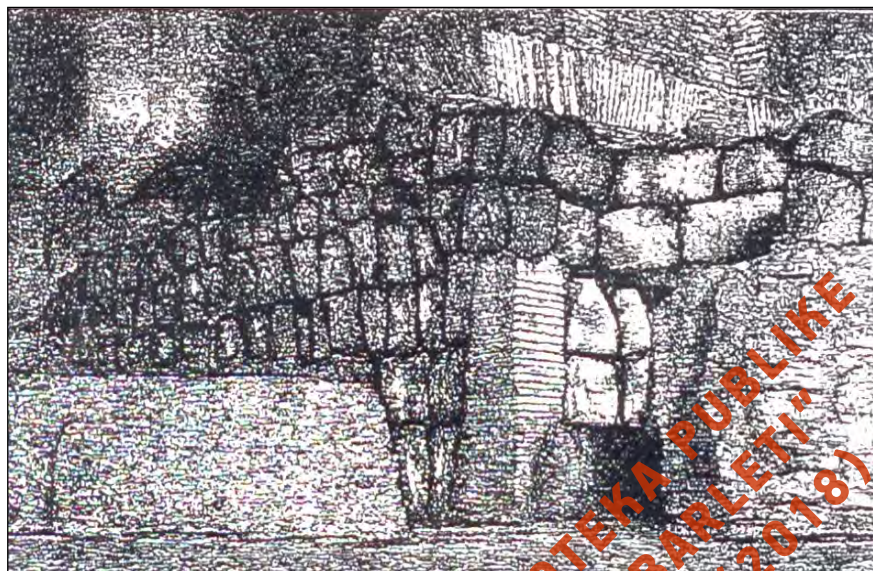
Murs pélasgiques en Italie



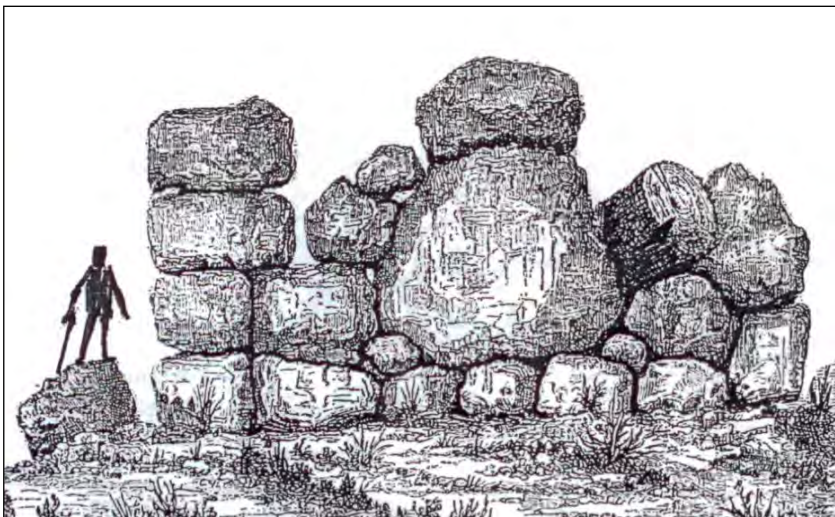
Murs pélasgiques en Italie, ville d'Arpinus.



Traces pélasgiques en Italie. Porte et murs de l'ancienne ville de Segni.



Les anciens murs pélasgiques de Rome, dédités à Romulus. Dessin de l'original, de l'œuvre de V. Duruy, *Histoire Romaine*, Paris 1879. On ne sait pas si ces murs ils existent encore à ce jour.



Les restes des murs de la ville préhistorique des Aurunces, tribu du peuple pélasgien des Ausones qui occupaient une partie du littoral adriatique d'Italie.
Dessin d'après l'original : V. Duruy *Histoire des Romains*, Paris 1879.



Porte antique aux gros blocs polygonaux entaillés sur le mont Circé (Circeo), Italie.



Les murs pélasgiques de l'ancienne ville de Norba, sur les montagnes des Voschi, Italie.

Traces de constructions pélasgiques



Murailles de l'acropole de Tirynthe.

La présence préhellénique des Pélasges en Grèce est très évidente avec leurs murs aux blocs cyclopiens



Porte des lionnes, à Mycènes, voir les murs aux gros blocs de pierre, caractéristiques aux constructeur pélasgiens.



Dessin d'après l'original de l'époque (1900) qui montre la ceinte murale de Mycènes, aux blocs gigantesques, construite par les Pélasges.

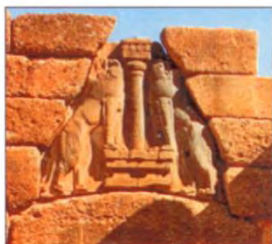
Arcs triangulaires communs aux constructions pélasgiques



Mycenes, entrée de la Tholos dite
« Trésor d'Atrée »



Tirynthe, les casemates de la ceinte murale



Mycenes, La porte des Lionnes



Ville illyrienne d'Apollonie, Albanie,
entrée de la ceinte interne.



Entrée de la ceinte murale de la ville
de Segni, Italie.



Mycenes, Entrée de la tombe de Agamemnon



Entrée de la ville de Segni, Italie.

Formes d'arcs du même style, attestant
l'apparition de l'arc classique des Romains.
Une démonstration de la même main d'œuvre
des constructeurs pélasgiques, bien que
sur des plans différents.

Chapitre II

HISTOIRE

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Dès Pélasges aux Albanais

On a déjà fait une présentation des Illyriens, qui avec les Thraces et les Pélasges, faisaient partie du même peuple, donc de la même origine proto – européenne, préhistorique et préhellénique, comme peuple autochtone d'Europe et d'une langue spécifique commune à eux, le pélasgien. Venant du Nord, les Illyriens avaient occupé peu à peu la péninsule balkanique de la Hongrie (Pannonie) à l'Albanie et du Danube jusqu'à la mer Adriatique et de l'autre côté de cette mer en Italie. Les Thraces avaient occupé la partie ouest de la Macédoine jusqu'à la Dacie (Roumanie), des côtes de la mer Noire jusqu'au Caucase, tandis que des autres Pélasges s'étaient installés en Grèce, dans les îles de la mer Egée, en Asie Mineure et en Italie, où ils avaient été déjà présents depuis beaucoup de temps, mais où désormais ils venaient remplacés par leurs frères ou cousins, les peuples Illyriens et Thraces, Etrusques, Celtes, Gaulois, Ibères, etc.

Les Hellènes sortirent seuls vers 1000 av. J.C., et s'affirmèrent dans la période des guerres persiennes avec Pisistrate et Périclès. La langue grecque n'avait jamais existé auparavant. L'alphabet adopté par les grecs, était celui dorique ou ionique anciens, mais les grecs n'ont jamais pu interpréter les écritures parvenues jusqu'à nous à travers les diverses inscriptions doriques ou ioniennes sur les objets et les monuments de l'époque. Les écritures, bien que représentées par l'alphabet ancien dorique et ionique (*pélasgiques*) et lisibles par les grecs lettre par lettre, n'avaient aucun sens, elles restaient incompréhensibles à ces temps-là et ils les sont même à nos jours, inaccessibles non seulement à la langue grecque mais à toute autre langue ancienne, excepté l'albanais. Mais, pour les grands linguistes

conservateurs, proposer la langue albanaise comme la seule adaptée à résoudre ce mystère, c'était comme prononcer un blasphème.

Les peuples Illyriens marchèrent sur les pas des leurs prédécesseurs (Pélasges), et on les trouve partout : en Grèce, Archipel, Asie Mineure et Italie. En Italie, les Vénètes Illyriens s'installèrent dans les régions du Nord (Venise), et arrivèrent même en Gaule dans l'Armorique (région de Vannes), et plus loin, jusqu'à l'Atlantique en Bretagne, le peuple de Vénètes, dont parle Jule César, dans son œuvre « De bello gallico »

C. Pauli, « Altitalischer Forschungen », 1879, II, p. 200 : „ ...il y a dans le vénétien ancien un langage illyrien semblable à l'albanais et au messapien. »

D'autres groupes s'installèrent dans l'Italie centrale et méridionale comme les Libournais, les Ausones, les Iapyges, les Messapiens, les Dauniens, les Lucanes etc.

Ettore Paris, « Storia della Sicilia e della Magna Grecia », p 60 :

« ...les peuples les plus anciens des côtes orientales d'Italie sont arrivés de l'Illyrie. Les Iapyges illyriens ont traversé les Alpes Orientales, parcourant la même route de Vénitiens (Vénètes), qui étaient aussi un peuple d'origine illyrienne. »

Gaetano De Sanctis, « Storia dei Romani », vol. I, p. 168 :

« Les Iapyges de l'Italie méridionale doivent leur origine à une invasion illyrienne...le peuple illyrien s'établissant en Puglie s'était avancé aussi dans les zones voisines et une des leurs tribus de l'Italie septentrionale avait arraché aux italiques ce territoire qu'ils tenaient encore à la gauche du fleuve Po. »

Retournant à notre exposé, la présence très ancienne des Illyriens dans les Balkans a été confirmée par les dernières découvertes archéologiques, en Croatie et au Kosovo de plus de 6000 ans, et d'autres en Albanie d'âge plus ancien. Les recherches

continuent sous le patronage des Américains, Anglais, Canadiens, Français, etc. L'Albanie se présentant comme un pays riche en archéologie, laquelle n'a pas encore été bien exploitée. Sous des occupations continues étrangères depuis 2000 ans, surtout sous celle Turque de 444 ans (1468 – 1912), les Albanais avaient été étouffés par des usurpateurs, qui l'avaient fermé dans les ténèbres de l'ignorance, lui faisant perdre toute connaissance culturelle et historique, l'isolant complètement du monde extérieur, surtout de l'Europe chrétienne, leur imposant l'islamisme par la force et la terreur et par des privilèges économiques et hiérarchiques. Les anciennes villes pleines de monuments furent mises à sac et détruites. Combien d'œuvres d'art allèrent perdues ! Dévastation totale du pays qui se vit reculé à l'époque primitive et dût subir une stagnation permanente, enfermé dans une situation de moyen âge pendant cinq siècles, tout lien avec le passé historique et culturel ayant été coupé.

Cependant nous sommes obligés de donner des explications au sujet des Etrusques et leur affinité avec les Pélasges- Albanais, sur la base des informations que nous délivrent les auteurs anciens surtout Hécatee, Hérodote et Thucydide dans leurs œuvres historiques, où ils nous racontent que le peuple des Pélasges - Tyrrhéniens s'était déplacé beaucoup de temps avant en Italie s'installant dans la Toscane actuelle l'appelant « Tyrrenia ». Plus tard, cette dénomination se change en « Etrurie » et ses habitants s'appellent « Etrusques ». Ce n'était pas par hasard que la mer qui baignait les littoraux de cette région avait pris le nom de « mer Tyrrhénienne ». Donc, ces savants nous affirment que ces Pélasges Tyrrhéniens qui s'étaient déplacés en Etrurie (Toscane) y avaient trouvé des habitants, Pélasges et Illyriens, qui parlaient la même langue. Cela nous porte à cette formule comparative : Pélasges = Tyrrhéniens =

Etrusques = Illyriens = Albanais, par conséquence la langue pélasgique = langue albanaise. Ainsi la langue albanaise résulte d'être la seule parmi les langues connues capable de traduire et d'interpréter les écritures mystérieuses étrusques, après 2500 ans de silence absolu.

Le Prof. Spiro Konda, dans « Les Albanais et le problème Pélasgique », Tirana, 1964, p. 237, nous explique :

« Le problème étrusque ne peut être résolu en dehors du problème pélasgique. Nous sommes convaincus que le mystère étrusque peut trouver solution définitive seulement si les scientifiques s'appuieront sur la langue albanaise, base tout à fait sûre à la solution du problème étrusque. »

La preuve résulte très évidente, pour ceux qui cherchent de connaître les racines de l'histoire, comme elle nous a été transmise par les anciens écrivains et historiens. Des études paléographiques à ce sujet ont été conduites par un insigne scientifique albanais, Nermin Vlora Falaschi, qui réussit à traduire beaucoup d'inscriptions étrusques avec la langue albanaise, et par le Prof. italien Ribezzo qui traduisit 300 inscriptions Messapiennes (*les Messapiens étaient des Illyriens*) s'aidant de la langue albanaise. Ribezzo avait aussi soutenu que tous les toponymes en Grèce, qui n'avaient aucun sens en langue grecque, pouvaient trouver l'étymologie juste, s'ils étaient comparés à l'albanais. Du même avis était l'historien L. Benlów, « *La Grèce avant les Grecs* », Paris, 1991 : « *Seulement une langue jusqu'à maintenant a été en condition de jeter une lumière sur les noms de ces lieux (toponymes en Grèce) et était la langue albanaise.* »

Des études paléographiques à ce sujet ont été conduites par un insigne scientifique albanais, Nermin Vlora Falaschi, qui

Les Tyrrhéniens furent appelés par les Romains « Trusques » ou « Tusques » : l'étymologie de « tru » (en albanais = cerveau, esprit). »
Dont les Etrusques le peuple à l'esprit.

Nous avons déjà affirmé que dans ce livre est présenté la partie presque ignorée de l'histoire d'un petit pays comme l'Albanie, mais avec un grand passé, malheureusement resté oublié, approprié et manipulé sans aucun scrupule, en dépit de la vérité et du droit qui doivent être réservés et attribués à tout peuple ou pays, sans préjudices. Nous avons pris la difficile décision de présenter l'histoire des albanais, sous un point de vue spécifique, tout à fait nouveau et en partant d'une hypothèse qui peut renverser toute l'histoire de l'antiquité.

Car l'histoire a suivi une ligne officielle conservatrice et conformiste, n'acceptant aucune innovation ou idée en faveur des vérités non dites. Parmi les historiens a dominé la tendance de ne pas évaluer justement, beaucoup de faits, qui bien qu'existants, ont été laissés dans l'ombre, ne leur donnant aucune importance, jusqu'au point de les négliger et jeter dans la poubelle de l'oubli et de la nonchalance. Dans ce cas, la question pélasgique, fut écartée et reléguée « ad calendas graecas », car la pensée européenne des derniers siècles était toute dirigée vers l'étude et l'exaltation de la Grèce et de Rome. Bien que le mystère qui couvre le Pélasges d'un part soit ignoré, d'autre part il attire, car il présente la possibilité d'une solution inattendue qui peut apporter, en même temps, des succès et des déceptions. Nous avons suivi une ligne pratique qui donne aux lecteurs une vision claire sur des situations historiques, présentées sous un nouvel aspect, d'où ils peuvent en tirer leurs conclusions personnelles. Mais en tout cas nous pensons qu'ils auront ainsi la possibilité de connaître au moins la connaissance d'un peuple et d'un pays, dont on connaît le nom mais pas sa surprenante histoire. Nous

avons enrichi l'exposé avec beaucoup de citations des auteurs antiques et modernes, pour rendre plus accessible la lecture, du point de vue d'une information qui se base sur des témoignages précis. Pour ce qui concerne les scientifiques en cette matière, nous nous sommes attachés à les faire bouger de leur nonchalance et de leur obstructionnisme vers l'étude et la langue albanaise, s'ils veulent dévoiler les mystères depuis des millénaires, qui sont restés insolubles si longtemps.

Les plus proches héritiers des Pélasges, les Illyriens, en tant que peuple autochtone et l'un des plus nombreux de l'Europe antique, après les premières vagues migratoires du Nord au Sud de l'Europe de l'Est, s'installèrent dans l'Ouest de la péninsule balkanique. Les territoires qu'ils habiterent étaient bornés au Nord par la Sava et le Danube ; au Sud, par le golfe d'Ambracie (Arta) et les régions septentrionales de la Grèce antique ; à l'Est par les fleuves Morava et Vardar qui les séparaient de leurs frères Thraces ; à l'Ouest, par les mers Adriatique et Ionienne.

A l'intérieur de ces limites, les régions du Nord étaient peuplées de diverses tribus (peuples), dont les plus importants étaient, les Pannoniens, les Vénitiens (Vénètes), les Istres, les Bréuces, les Libournais, les Dalmates, les Iapodes, les Ardiens, les Docléates etc.

Alors que, dans les territoires actuels de l'Albanie, s'étaient installés les Labéates, les Dardanes (Kosovo), les Péoniens, les Bylliniens, les Thesprotes, les Kaones etc.

Comme physique, ils avaient des corps bien formés et musculeux. De haute taille et très beaux d'aspect, à la chevelure blonde, aux yeux bleus, au port fier et au jugement pondéré. Très généreux et accueillants envers les hôtes et les amis. Vengeurs vers ceux qui osaient les offenser ou outrager et pire si on leur tuait un membre de famille et si on leur touchait à leur

honneur. La « besa » (parole d'honneur) était le principe fondamental de la société Illyrienne et pour elle les hommes sacrifiaient tout, même leur vie, sans jamais revenir à la parole donnée. Le serment sur la « besa » (*au sens latin de fides*) était le plus important et mettait fin à beaucoup de mauvaises situations entre les gens et les tribus. La suprême loi des Illyriens était le « Kanun », un codex oral transmis de père en fils et qui est en vigueur encore aujourd'hui dans les villages des régions du Nord. Peuples bergers et agriculteurs ils vivaient des nombreux troupeaux de chèvres, de brebis, de gros bétail, des cochons et du travail de la terre. Renommés pour les vignobles, les vins et fameux éleveurs des abeilles. Ils produisaient du miel un vin particulier qui était à l'honneur des festins des empereurs romains. Ils étaient maîtres dans le traitement des métaux, comme le cuivre, le bronze, le fer, l'or et l'argent. Constructeurs et architectes excellents. Navigateurs très experts. Avec leurs vaisseaux très véloce, les « limbes », étaient devenus le dominateur des mers du monde antique.

Mais ce qui caractérisait davantage les Illyriens, c'était leur esprit combatif. Très courageux, très forts et agiles de corps, ils étaient des guerriers redoutables, mais aussi des braves capitaines et généraux qui se remarquèrent toujours dans les diverses guerres qui eurent lieu entre les peuples Illyriens, pour assurer suprématie et pouvoir, et contre les ennemis envahisseurs, comme se dévoilèrent les Romains. Ils eurent plusieurs rois, qui réussirent à créer des confédérations Illyriennes très importantes, comme premiers pas vers une Etat unique à l'instar des Romains. Ils étaient aussi des navigateurs experts, qui dominaient les mers Adriatique et Ionienne, et osaient venir en aide à leurs colonies en Sicile et Etrurie, défiant les Romains partout, ce qui provoqua la confrontation finale et décisive entre les deux puissances les plus

redoutables de l'époque, une confrontation qui provoqua une guerre d'une durée de 200 ans, malheureusement à la dépense des Illyriens. Mais nous y reviendrons.



La Forteresse de Berat (ancienne Antipatrea ilyrienne), voir les gros blocs pélasgiques-illyriens (3000-1000 ans av. J.C.) sur lesquels, s'élèvent les murs romains et du Moyen-Age.

Petite pause

Sur la question des Pélasges, les anciens étaient tous d'accord et bien convaincus qu'ils auraient été à l'origine de la formation et du développement de la société humaine, de sa phase primitive des cavernes et des palafittes à un habitat et abris plus convenable, à une vie plus élargie : grandes familles patriarcales ou matriarcales, clans, tribus et peuples. Cette conviction, ils l'avaient bien enracinée dans leurs traditions orales transmises de père en fils depuis de millénaires, en la revêtant de légendes mythologiques, comme l'unique façon primitive de perpétuer l'histoire. Lorsque l'écriture se renforça au niveau d'expression littéraire, les divers écrivains de l'antiquité commencèrent à écrire des œuvres poétiques ou narratives, où l'histoire occupait une place importante. Un de ces auteurs était aussi Pausanias, qui nous présentait la version mythique de Pélasge, le premier homme qui aurait mis pied en Arcadie (Grèce). Ce personnage légendaire aurait appris aux gens à construire des habitations, à se revêtir de peaux d'animaux, etc. On comprend facilement que cela signifie que sous le nom des Pélasges, s'identifie la phase initiale du détachement de l'homme de la vie primitive, pour se ressembler dans des constructions en rocs grossiers, semblables aux grottes où il se cachait autrefois, qui devinrent des habitations, villages, villes, entourés de murs imposants en gros blocs rocheux dites « pélasgiques » ou « cyclopéens ». Ce raisonnement nous fait déduire qu'un peuple autochtone proto-européen, s'était formé longtemps plus avant que ce qu'on croyait, sous le nom de « Pélasges », vers 10 000 ans avant notre ère. Ce peuple serait sorti du même milieu humain des zones de l'Europe de l'Ouest où se formèrent les premières civilisations

primitives de Neandertal à Cro – Magnon, Lascaux, Altamira etc. en France, Espagne, Pays Bas, Allemagne, Angleterre, Italie, etc. Sous la poussée des glaciers (époque glaciaire) ils se déplacèrent vers des zones plus chaudes au Sud, Italie et Bassin de la Méditerranée, Péninsule Balkanique, Archipel, Crête, Asie Mineure, Mésopotamie, etc. Dans cette immigration massive ces peuples pélasgiques acquirent des noms divers : Crétois, Tyrrhéniens, Lydiens, Phéniciens, Assyriens, Aryens, Hittites, etc. Par conséquence, beaucoup d'historiens sont tombés dans l'erreur de ne pas considérer comme Pélasges, les peuples qui ne portaient leur nom. Mais les monuments imposants qu'ils construisent partout dans le monde antique portent la marque indélébile des Pélasges et parlent mieux que tout livre.

Tous les auteurs anciens sans exception étaient bien conscients du procès évolutif de l'homme vers la civilisation, et l'ont interprété avec le récit mythique du premier homme, de ce Pélasge, qui aurait mis les pieds en terre arcadique (Grèce), dans un temps immémorial. De fait doit être considéré comme une allégorie pour expliquer la présence de Pélasges et leur apport à la première civilisation humaine

Les divers auteurs modernes (sans avoir aucune connaissance en langue albanaise) ont conjecturé sur les sens du mot « **Pélasges** » d'après Pell=étang (*flaque d'eau, mer*) des albanais, en grec *Pélagos* (*flaque d'eau, mer*). Ce nom par contre a une signification tout à fait différente, s'il venait à être interprété par l'albanais. Il suffit de lever la désinence grecque « os » d'où « **Pélasg** » et « **Pélarg** », comparés à l'albanais « prej larg » (prononcé *prey larg*) ou « *pé' larg* » prennent le sens « **de lointain** », plus réel, qui s'adapte à un « *peuples venus de lointain ou d'une époque lointaine* ». D'ailleurs, le mot « *pelg* » signifie en albanais aussi, *flaque d'eau, bassin, mer*, d'où l'appellation de « *peuples de la*

mer », qui venait s'appliquer à des peuples marins mystérieux, mais qui désignent justement les Pélasges que tous les historiens modernes citent sans savoir à quel peuple appartenaient. « **Pelago** » en italien signifie « mer ou étendue d'eau », mais, nous l'avons expliqué que le mot a une origine pélasgique (albanaise). Aux temps de Homère la mer Méditerranée était appelée « Pont Pelagos », d'où la connexion avec les Pélasges, *Mer des Pélasges*. La lacune en connaissance sur la langue albanaise ressort de façon évidente.

Le résultat de cette petite pause informative nous porte à considérer les mots « **Pélasges, Pélarges et Pélages** » comme mots qui désignent un seul peuple, les Pélasges, les premiers qui auraient habité les territoires d'un monde préhistorique et préhellénique (10 000 – 1000 av. J. C.), dans la zone sud – balkanique, l'Archipel, l'Asie Mineure, l'Italie et le Bassin Méditerrané. Tandis qu'au Nord ils s'identifiaient avec le Celte, les Gaulois, les Ibères, les Boréals, les Scythes, etc. Après la Guerre de Troie, les Pélasges eurent une période d'amnésie historique, car ils figuraient sous les noms d'autres peuples, Illyriens, Thraces, Crétois, Ibères, Etrusques, Tyrrhéniens, Celtes, Achéens, Doriens, Ioniens etc., que les historiens modernes considéraient tels, sans vouloir ou savoir lier leur origine aux Pélasges, leurs ancêtres. A l'égard des Celtes, le sens du nom est donné par la langue albanaise. Les Albanais les appellent **Keltet** = **les clairs**, les blonds, d'où les peuples de peau et cheveux clairs du nord d'Europe. Les Hyperboréens (Boréals) nom du mot albanais *bore*=neige, d'où les peuples des neiges les nordiques. Le Suedois, ne savent pas d'où vient le mot *bore*, qu'ils ont aussi une ville au nom de Borea (*ville de neige*). La même chose pour la ville de Trieste en Italie, où souffle un vent très fort et froid, dit *La Bora*, donc le vent froid de la neige. La solution linguistique par la langue

albanaise, résulte évidente et facile, d'où le pourquoi de ne pas la prendre en considération et ne l'étudier au fond, pour résoudre des problèmes linguistiques restés insolubles ? A ce sujet, nous avons vu et lu une interprétation tout à fait fautive par un écrivain, du nom des Hyperboréens, qui Hérodote avait donné aux peuples nordiques *peuples des neiges*, tandis que cet auteur il avait lié ce nom à un peuple légendaire indien, où le soleil brûle comme un four. Une faute grave injustifiable pour un écrivain, qui s'occupe de faits historiques ou littéraires.

Conclusion : il est nécessaire sinon indispensable et urgent, d'étudier au fond la langue albanaise, si on veut donner des réponses satisfaisantes aux diverses inscriptions des anciennes civilisations, restées insolubles et muettes, gravées sur argile, pierres, marbres et métaux, ou papyrus et parchemin depuis des millénaires.

Nous insistons qu'une seule langue est en état de résoudre le gâchis linguistique des paléographies qui sont arrivées jusqu'à nos jours, et c'est la langue albanaise, qui se prête en un interlocuteur irremplaçable.

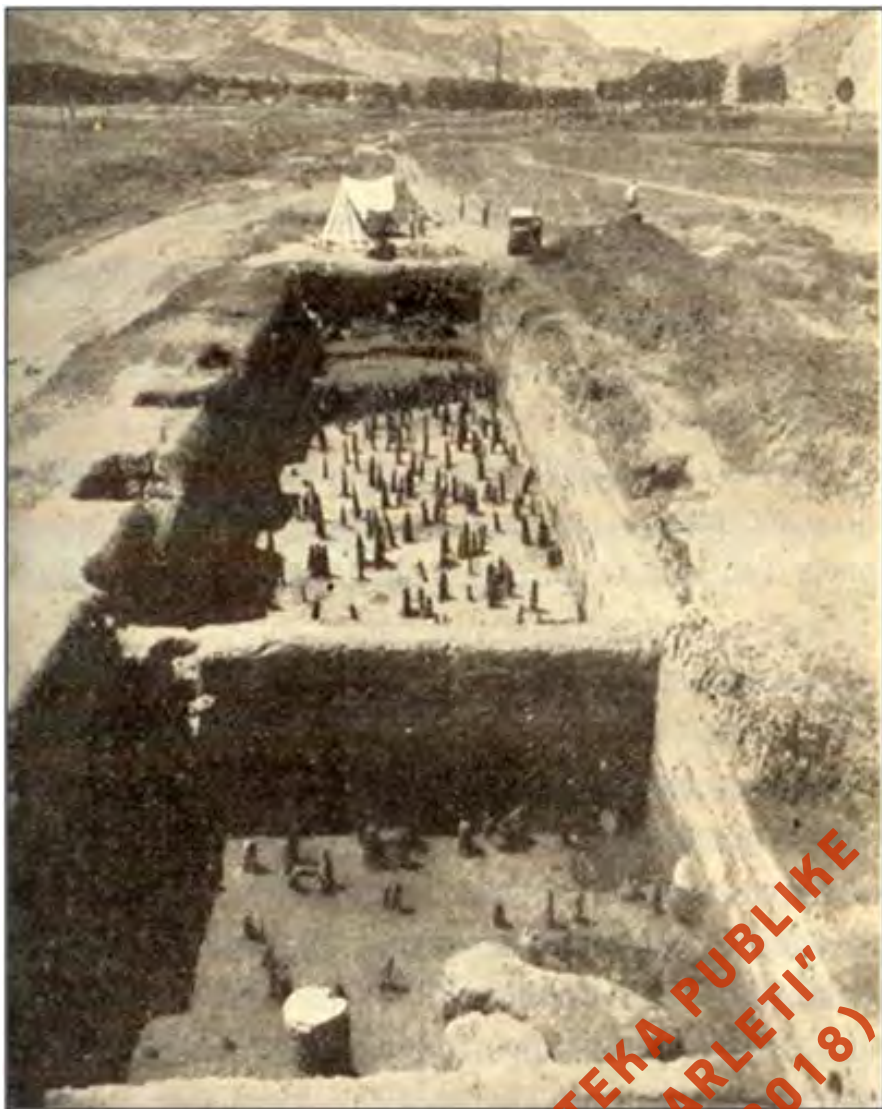
De certaines petites choses on arrive à comprendre et à résoudre de grandes questions. Dans cet aspect, bien qu'on ne donne pas quelque importance à la langue d'un petit pays comme l'Albanie, un point sur le globe terrestre, si on lui prête plus d'attention on découvre que ce pays, insignifiant au premier regard, il est réussi à maintenir vive la langue des anciens Pélasges, considérée morte, a priori, sans y prêter l'importance et l'étude qu'il fallait lui donner.



Sculpture illyrienne en tuf, de plus de 2000 ans av. J.C.



Objets caractéristiques de l'homme de Cro-Magnon découverts dans le site du marécage de Sovian, Korce, 12 000 ans a.J.C



Albanie : Une découverte importante a été celle de Maliq, Korce, en Juillet 1946. Les palafittes lacustres de Maliq, habitat préhistorique de la même période de la civilisation de Cro-Magnon en France. 12.000-8000 av. J. C. Cette découverte avait été faite par hasard par des prisonniers politiques soumis au travail forcé à creuser des canaux pharaoniques dans le marécage de Maliq en 1946. Beaucoup d'objets ont été perdus par l'incompétence des archéologues et négligence du gouvernement.

Figurines féminines en forme de violon

Exemples de concordance avec une même civilisation du monde antique préhistorique et préhellénique dominé par les Pélasges, 8000 – 1500 ans av. J.C.



Terre cuite.
Maliq, Albanie

Marbre.
Les Cyclades

Pierre.
Troie



Terre cuite
Shtoj, Shkodër,
Albanie

Terre cuite
Shtoj, Shkodër,
Albanie

Pierre
Troie

**Figurines de déesses de la culture
Pélasgique de Vinca, 6000 – 3000 ans av. J.C.**



A

Déesses de Vinca

Epoque initiale (6000 ans)



B

Epoque moyenne (3000 ans.)

**Exemples de noms de dieux et divinités
Préhelléniques dérivés de l'albanais – pélasgique
et de quelque autre nom, pris comme exemple.**

Au dehors de tout préjugice, l'étymologie de noms qui nous allons présenter ici, se conforme strictement à une interprétation basée sur la connaissance des langues anciennes, et surtout de la langue albanaise. La seule à donner le sens juste aux noms de certains dieux et divinités, considérés grecs sans l'être été jamais tels. Les exemples qui viennent d'être présentés ici, confirment l'importance de la langue albanaise comme langue qui peut donner une réponse motivée aux questions de la paléographie préhellénique, où les noms des dieux Pélasges avaient été grécisés et prononcés sans pouvoir donner leur une interprétation valable. Suive en bas l'étymologie appropriée des noms des dieux moyennant la langue albanaise.

Rhéa. La mère de Zeus était **Rhéa**, qui dérive du mot albanais « **ré** », et signifie nuage. Que peut enfanter le nuage, sinon l'orage, l'éclair et le tonnerre? Donc la voix puissante du ciel nuageux de l'Univers, son fils, **Ze** = **Zeus**.

Zeus, le fils de **Rhéa**, dérive de l'albanais **Za** ou **Ze** = voix. Le tonnerre c'est la voix de Dieu, c'est **Ze(us)** = **Ze-Za** = Voix, d'où en albanais **Zot** (Dieu) .

Héra, épouse de Zeus, en albanais **Héra** = **Fra**, le vent, la déesse mobile, légère, inquiète, volubile, comme le vent.

Athéna en albanais **Athéna**: ce nom dérive de l'albanais « **e thena** » = la Parole, le Verbe de Dieu, d'où la déesse de la sagesse. Autre étymologie albanaise, **Athéna** = **Ati** (père) + **na** (mère), d'où la déesse protectrice, **Athéna** (père-mère) en ce sens.

Kronos, dérive des mots albanais **ke + rron** (qui vive, durable), ou de **Koh + rron** (temps qui dure) pour donner le sens de la perpétuité du temps.

(**Théa, Géa**) dérive de l'albanais **Dhé** = terre, d'où le synonyme **Toke** maintient la racine de **Théa**.

Uranos ou **Vranos** = le ciel, dérive de l'albanais **vran** = nuageux; c'est à dire le ciel.

Thétis, de l'albanais, **Deti** = **la mer**. L'étymologie albanaise résulte trop évidente.

Thémis, déesse de la justice, de l'albanais **Te mys** = je te tue, divinité représentée avec une balance et un glaive, la loi du talon, la justice qui exécutait, œil pour œil, dent pour déni

Hermès, était une divinité des Pélasges. Dérive de l'albanais **Err + mys** au sens **je tue les ténèbres**, d'où **Hermes**, le dieu qui dissipe les ténèbres.

Dhimitris (Dhémitra) déesse de l'agriculture, de l'albanais **Dhé+mitra**, Terre-mère. Quatrième épouse de Zeus, d'où la fille **Kora** = **korra** en albanais = moissons.

Haos (Chaos), de l'albanais **Ha** = manger, dévorer, ou de **Hap** ou **hapsire** = ouvrir, ouverture, espace, le vide qui dévoré tout. De

Haos est né **Erebus** = **err**, **erresire** en albanais, ténèbres, d'où **ferr** = enfer ténébreux.

Aphroditis, la déesse de l'amour, en albanais de **Aphro** = **Afer** (proche) et **dhitis** = **dita** (jour) dont **Aferdita**, donné à l'étoile du matin, la planète Venus. L'étymologie albanaise la plus appropriée.

Atlas, dérive des mots albanais **At** (père) + **las** (ancien) = **At i lasht** = **Atlas** = père ancien.

Ghig(as), était un des géants les plus remarquables, nés de l'union du Ciel et de la Terre, d'une stature colossale, fort, fier, farouche. Les Albanais du Nord, conservent encore à nos jours le nom de **Ghég**. Ils ont encore un reste de la haute stature du géant Ghig (sans le suffixe grec « as») qui les fait remarquer parmi les autres habitants d'Albanie.

Certains noms des héros d'Homère d'étymologie albanaise :

Akileus, de l'albanais « **Aq i let** », trop rapide.

Paris, de « **i par** » = premier.

Priamos, de « **prijës** » = chef, dux,

Agamenon, de « **Ai-ka -mend** » = sage (qui a de l'esprit)

Menelaus, de « **Mene-lan** » = sot, imbecille

Odhiseus, de « **i udhës** » = que voyage, itinérant

Troie, de « **Troje** » = terrains, domaines (prononce, Troïye)

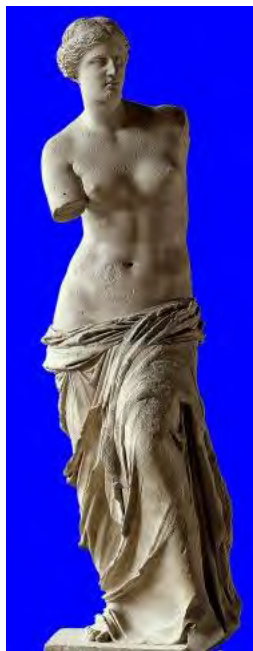
Cassandre, de « **Ka-s-andërr** » = que rêve, rêveuse, prévoyante.

Hyperboréens, de « **mbi deboren** » au-dessus de neiges

La bora, vent de Trieste, de « **em e bora** », vent de neige.



Atlas, **At + las** en albanais,
At (père) + las (ancien)
d'où **Atlas** = Père ancien



Aphroditis, de l'albanais
Afer –dita, proche au jour
, l'étoile du matin,
Aferdita (la planète Venus)

D'après l'historien Plutarque, Marseille aurait été fondé par les Phocéens, peuple antique, de la ville Phocée en Asie Mineure. Les Phocéens étaient un peuple pélasgique et pas du tout Hellène (grec), grands navigateurs et constructeurs. Ils auraient parcouru au plaisir la mer Méditerranée. Dans leurs voyages, parcourant la mer Tyrrhénienne vers le nord, à cause d'une grande tempête, ils ont été jetés sur un endroit inconnu, où ils s'établissent et l'appellent *Marsaille*, d'après Plutarque. Qui peut donner le sens vrai de ce nom ? Personne, et aucune langue connue, ancienne ou de nos temps. Voilà que c'est la langue albanaise qui se prête à lui donner le sens juste. En albanais le mot *marsiell* ou *marsäll* ils ont le sens de *porte fortune*. D'où les Phocéens ont donné le nom de Marseille = *porte fortune*, d'après le naufrage subi. Cela, un exemple très clair de la langue albanaise, la seule héritière du pélasgique, capable de donner sens aux anciens noms et mots transmis de l'antiquité et qui ne trouvent solution étymologique dans d'autres langues.

Configuration de la terre d'après les anciens

1 – La Terre selon Homère, IX s. av. J



Tous les auteurs anciens dès Homère à Hérodote avaient une conception limitée de la Terre, fragmentaire et puérile. Les peux de descriptions de l'époque nous donnent une configuration approximative. La reconstruction

d'une carte d'après les œuvres d'Homère, démontre quelle conception enfantine de la Terre avaient les savants de l'époque. Dans notre cas une chose résulte certaine : les Pélasges on les retrouve partout le Monde Antique connu, de l'Occident à l'Orient : Europe du Nord, Italie, Grèce, Crête, Archipel, Asie Mineur, Mésopotamie et le Bassin de la Méditerranée, sous des noms différents mais toujours des Pélasges

2- La terre selon Anaximandre, VII-VI s. av. J.C.



Anaximandre résulte parmi les premiers savants de l'antiquité qui eusse jamais conçu et dessiné une carte du monde alors connu. La carte originale ayant allée perdue, on a fait une reconstruction d'après les informations et les descriptions contenues dans ses œuvres. Soulignons que dans cette conception de la Terre une place importante ont eu toujours les Pélasges qui, selon les anciens auteurs, ont peuplé les diverses régions de l'Europe, comme nous l'avons expliqué dans toute la première partie du livre que traite la préhistoire et la période préhellénique. On distingue l'étendue Europe-Asie jusqu'au Caucase. L'Europe était conçue de l'Atlantique à la mer Caspienne, et l'Asie de l'Afrique à la Mésopotamie.

3 – La terre d’après Hécátée de Milet, VI – V s. av. J. C.



Géographe et historien, Hécátée ajourna aux mieux la carte d’Anaximandre, l’enrichissant de données plus précises. De sa carte se servirent les anciens pendant un siècle et demi. Avec lui prend forme la géographie scientifique, bien que conçue avec des moyens et formes plutôt simples et primitives. Même dans cette carte, aux Pélasges est donnée une présence continue dans le monde antique, bien que Hécátée eusse vécu et travaillé à ses œuvres dans une période où les Pélasges avaient perdu leur importance, laissant la place aux peuples héritier de leur civilisation et de leur langue, qui étaient les Illyriens, les Thraces, les Daces, les Grecs et les Albaniens.

4 – La terre d’après le père de l’Histoire, Hérodote s. av. J.C.



C’est Hérodote qui dans son Histoire nous fait parvenir des informations historiques et géographiques plus élargies et détaillées du monde antique. Grand voyageur et observateur il présent plus réellement la conformation de la terre, comment elle était connue. Il ne réussit à dessiner lui-même une carte. Mais d’après les descriptions très fidèles qu’il nous a fournies, nous avons pu dessiner une carte qui s’adapte à ses récits. Hérodote donne bien d’espace au Pélasges, qu’habitaient encore à son époque, dans l’Archipel et sur les autres endroits, Grèce, Asie Mineure, Balkans et Italie. Ainsi nous avons pu former une idée, comment les anciens écrivains, historiens et géographes concevaient le monde dans ces temps reculés, enfermés entre les Océans, lorsque personne n’osait passer au-delà des Colonnes d’Hercules.

Début de l'alphabet pélasgique

Formes primordiales de l'alphabet des Pélasges Vinca et Dimines découvertes dans le territoire balkanique, lorsque dans les Balkans, il n'y avait point de slaves ni d'autres peuples, sauf le Pélasges déjà dénommés présents dans la région et en Albanie depuis presque 8.000 ans av. J.C., comme nous l'avons déjà expliqué.



Vinca (Dardanie)

Gradesnica (Bulgarie)



Tartaria

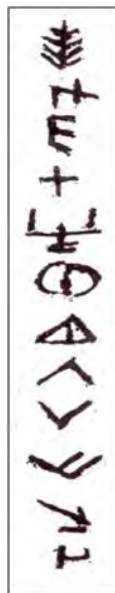


Karanovo

Premier tentative de créer un alphabet



Tablette en bois de Dispilio (Grèce)
et inscriptions initiales de l'alphabet
Pélasgique des cultures Vinca où Dimine



Premier signes, lettres
de l'Alphabet pélasgique



Crète : Disque en terre cuite aux
inscriptions mystérieuses restées
indéchiffrables jusqu'à nos jours
découverts dans l'ancienne ville de Est
(6000 -2000 ans av. J.C.).
Ce disque date du temps de la présence
des Pélasges et de la leur civilisation à
Crète

L'alphabet pélasgique usé par les Etrusques et traduit par l'albanais

PELASGIQUE ETRUSQUE	ALBANAIS	ANGLAIS pronociation	PELASGIQUE ETRUSQUE	ALBANAIS	ANGLAIS pronociation
𐌀𐌀𐌀	a	apple	𐌔𐌔𐌔	o	orange
𐌁	b	bang	𐌖𐌖𐌖	p	pony
𐌂𐌃	c	tse-tse fly		q	champion
𐌄𐌅	ç	cheese	𐌇𐌇	r	red
𐌆	d	dog		rr	sorry
𐌇𐌇𐌇	dh	these	𐌔𐌔	s	service
𐌈𐌈𐌈𐌉	e	ebb	𐌕	sh	shell
	ë	silent french	𐌖𐌖𐌖𐌗	t	top
𐌊𐌋	f	fîre	𐌔𐌔𐌔	th	thik
	g	golf	𐌖𐌗	u	rule
	gi	John	𐌇𐌗	v	valid
𐌌𐌍𐌎𐌏	h	home	𐌂𐌃𐌔	x	haze (tz)
𐌐𐌑	i	niece		xh	jack
	j	year	𐌖	y	u - french
	k	kite	𐌔𐌔	z	rose
𐌒𐌓𐌔	l	love		zh	jour - french
	ll	bell	𐌖𐌗𐌖	-	ch - recht - german
𐌕𐌕𐌕𐌖	m	man			
𐌗𐌗𐌗𐌘𐌙	n	not			
	nj	new			

Les anciens historiens et écrivains, Diodore de Sicile et Plin le Vieux, ils ont affirmé, avant 2000 ans, que l'alphabet avait été inventé par le Pélasges et diffusé par le Phéniciens et usé par les Etrusques, tous peuples d'origine pélasgique. La Paléographe albanaise Nermin Vlora Falaschi, a réussi à déchiffrer les inscriptions mystérieuses étrusque moyennant l'albanais, ce qui l'a conduit à lier l'étrusque avec l'albanais et par conséquence l'albanais avec le pélasgique.

**Exemples de la présence des mots pélasgiques dans les
poèmes d'Homère et leurs sens en langue albanaise
(observer l'inadéquation aux mots grecs)**

Pélasgique	Albanais	Grec	Français
Nemesis, neme-sao	Ai që~nem, nem	Katara	Blasphème
Andha-no	Anda	Effkaristisi	Desir
Arura	Arë, ara	Horafi	Champ
Vask itJri	Bashkë ec	Porevume	Aller ensemble
Thira	Dera	Porta	Porte
Theti-s	Deti	Thalasa	Mer
Jea, dhor, dha	Dhe, dheu (t.okë)	Ji	Terre
Ekedeka-dor-o	Dor-ë, dor-a	Qheri	Peu à peu
Dris, drimos, driti	Dru	Ksilo	Bois
Idhe, te	Edhe, dhe	Qe	Et
Alfiton	Elb, elbi	Krithari	Orge
Enimi	Enë (wshje)	Ruho	Récipient
Ere-vos	Errët, ettësirë	Skotos	Obscurité
Ethir, ethae	Ethe (kam ethe)	Piretos	Fièvre
Flio, fliarae	Flas	Milao o mile	Parler
Frimao	Fryma.frima	Fisima	Respire
Heo	Hedh	Rhino, tinazo,	Jeter
Elko	Heq (helkj - tërheq)	Travae	Tirer
Iko	Iki, ike	Fevgo	Aller
Kelis-tos	Kal, kali	Alogo	Cheval
Kileo	Kall (djeg)	Qeo	Brûler
Kiro	Korr	Thiro	Moisson
Krunos	Krua, kroi	Vrisi	Source
Krithen, kari	Krye, krie	Qefali	Tête
Leho, lohia	Lehem (lind)	Jenieme	Naitre
Leporis	Lepur	Lagaes	Lapin
Lasios	Lesh	Mala	Laine
Lig-ios, lig-aes	Lig, (i lig)	Adhinatos	Mauvais
Lizo	Loz, ljoz	Pezo	Jouer
Litome	Lutem	Parakalae	Prier
Mar-ptio	Marr, mar	Perno	Prendre
Margos	Marrë (i marrë)	Trelaes	Rot
Dhokei mi	Më dukett	Nomizo	Semble
Mendohem	Mend, mendoj	Medhome	Pense
Minis	Mëri., mëni .	Thimos	Haine
Mis	Mi, miu	Pondaqi	Rain
Mistor	Mjeshtë	Tehmitis	Maître
Mitos	Mjet	Nima këndae	Moyen
Dheo, deo	Ndaj, daj	Horizon	Sépare
Noi	Ne, neve	Enis	Noté
Nisome	Niserm	Ksqmae	Partir
Ni uk	Nuk	Dien	Don, pas
Nisos, nios	Nuse	Nifi	Epouse



Peinture murale avec des inscriptions dédiée à une femme au nom Velia. Ce nom correspondre à des noms de lieu en Albanie : montagne de Vela ou Velia, e le village de Vela ou Velia, mais aussi dans à de noms de familles Vela ou Velaj.

 		
Pélasge – Etrusque	Albanais	Français
 = APN	APUN	ouvert
 = C..	KAH	au
 = FEL	FAL	pardon
 = KHE	KE	tu obtiens
 = FEL	FAL	pardon

Texte français : ouvert au pardon tu as pardon

Texte albanais :

I HAPUN KAH FALJA KE FALJE

Voir les lettres correspondantes à celles étrusques

Exemples de traduction de l'étrusque moyennant la langue albanaise

(D'après Nermin Vlora Falaschi, L'Etrusco Lingua Viva, Roma, 1989.)



(Stèle funéraire VI s. av. J.C., Durrës, Albanie)

Albanais : TEJ TOKES TEI NATES MADHE HAIR

Français : Au-delà de la terre au-delà de la grande nuit soyez béni.



MANȚVȚ: Ǝ)ƧAJ
J)ƧARIZAJ
AQBA

Pélasgien – Etrusque	Albanais	Français
Ǝ)ƧAJ = LARCE	Largë	Lointain
MANȚVȚ = TUTNASH	tutnash	des frayeurs
AQAJ = LATHA	lata	parmi des ornement entaillées
ARIZ = LISA	a lisa	en planche au bois de chêne
J)Ƨ = SCL	shkeli	descendit
AQBA = AFRA	e afra	la proche

Le sens en Français :

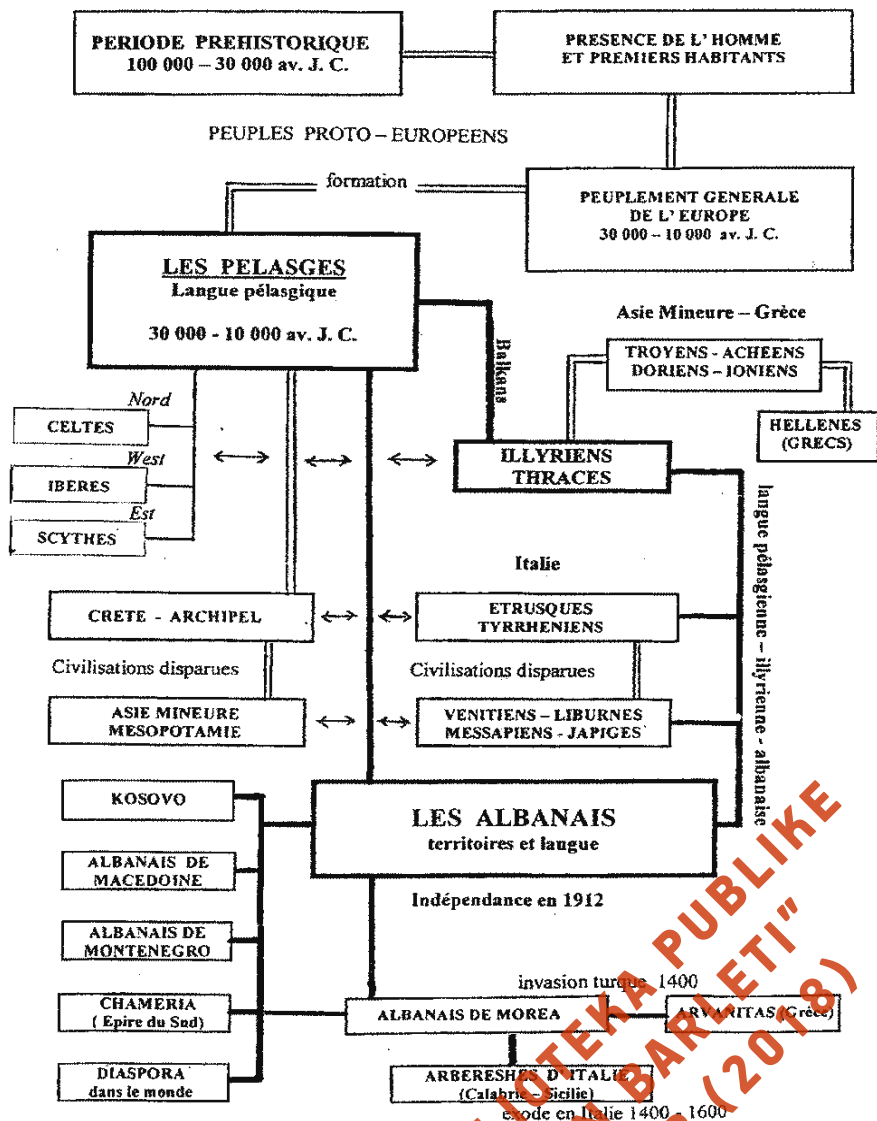
**Lointain des frayeurs la proche descend dans les planches
au bois de chêne entaillé, (cercueil).**

enAlbanais :

LARG TUTNASH NE LATA (të latueme)
LISI (dërrasa) ZBRITI (u varros) E AFERTA

BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)

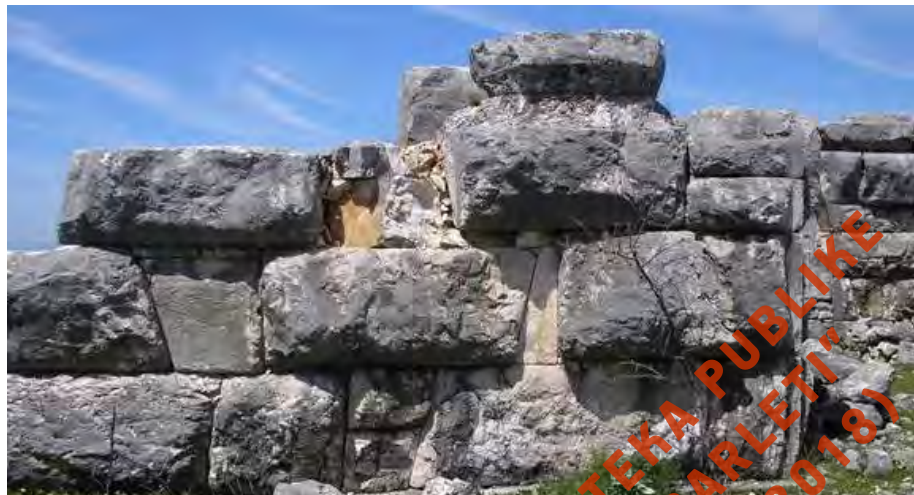
LES ALBANAIS DE L' ORIGINE A NOS JOURS corrélation linguistique entre peuples de la même origine



Schema par Lek Perçizi

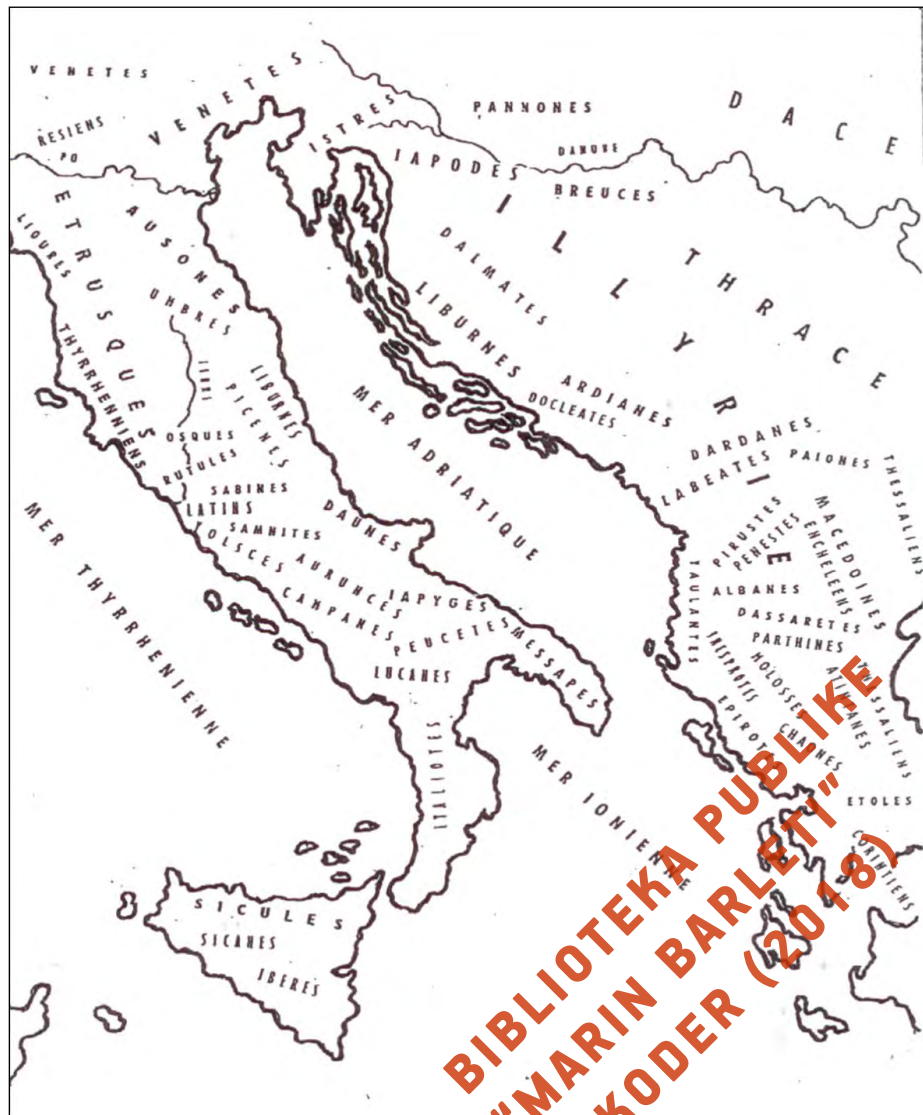


La forteresse illyrienne de Shkodra, de 3000 ans av. J.C., le plus grand monument de l'Histoire des Albanais, symbole de la résistance des Illyriens contre le Romain et des leurs descendants, les Albanais, contre les Turcs. La forteresse s'appelle Rosafa, d'après une antique légende, où une jeune femme au nom de Rosafa, avait été sacrifiée pour rendre indestructible ses murailles.



Les Pélasges construisaient des murs en gros blocs de pierre, dits « murs cyclopéens » par la grandeur des rochers entassés un sur l'autre sans ligament. Constructions exceptionnelles du début de la civilisation humaine en Europe.

Carte de peuples illyriens installés
dans les Balkans et l'Italie depuis 3000 ans av. J.C.
qui parlaient tous la même langue,
le pélasgien – illyrien – albanais.



Les Illyriens

Pour les Illyriens, comme pour tous les peuples anciens, on donne une version mythique de leur origine. Selon la mythologie, leur ancêtre chef ou premier roi aurait été, Illyr (Illyrios), fils du fondateur de l'acropole de Thèbes, Cadmos et d'Harmonie. Sa mère, poursuivie, le mit au monde et l'abandonna pour se sauver. Un serpent aurait trouvé l'enfant, l'aurait réchauffé, nourri, élevé et lui aurait transmis sa force de dragon. Illyr devint un combattant redoutable. Il soumit les pays au nord – ouest de la Macédoine, qu'il nomma de son nom, Illyrie, et fut adoré comme un dieu sous l'aspect d'un serpent – dragon. L'historien Apollonios parle d'un certain Hyll (en albanais = étoile), fils de Héraclès et de Malte dont descendent les Hylliens ou Illyriens. Hérodote leur trouve des affinités avec les italiques et constate que chez les anciens Vénitiens (*Vénètes*) la loi très sage (*kanun*) des Illyriens était en usage. Un autre mythe veut qu'Illyr était le fils de Polyphème et de Galatée, frère du Celte et du Gaulois. Voilà donc comment la légende mythique, lie entre eux les anciens peuples européens, donnant raison à la théorie de l'autochtonie des peuples européens entre eux frères : Pélasges, Illyriens, Thraces, Celtes, Gaulois, Ibères, Crétois, Scythes, Hyperboréens, etc. Après la guerre de Troie, se produit un mouvement de peuples. Les troyens rescapés à la suite de la destruction de leur ville, commencèrent à joindre des autres lieux pour vivre et s'installèrent en des endroits divers, surtout dans les littorales marines d'Albanie, où ils fondèrent des colonies importantes à Butrinti (Bouthrotos), Apollonia, Durrhachium (Epidamnum), où déjà avaient mis pieds les Etoles, les Doriens,

les Eoles, les Caones, les Corinthiens, etc. Auparavant dans ces sites existaient les habitats primaires des Pélasges, qu'avaient bâti des constructions murales connues comme murs pélasgiens, formés de gros blocs de pierre. Ces murs se trouvent même dans la base de l'Acropole d'Athènes, à Mycènes, à Tyrinte, à Crète, en Italie, Asie Mineure etc. On dit que Troie avait été fondé avant plus de 3000 ans de la guerre, sous le nom d'Ilion, d'après le personnage mythique Ilion, chef et roi de très anciens peuples pélasgiques – illyriens. Les Allemands, Schliemann et Dörpfeld ont retrouvé les traces de dix établissements humains successifs, dont la plus ancienne remonte à 6000 ans av. J. C. Il semble que la Troie VII, corresponde à la vraie Troie (1500 – 1184 av. J. C.). On est arrivé à déduire qu'un de plus anciens noms de Troie, aurait été « Dardania », du roi mythique Dardanos.

D'autres rescapés troyens arrivèrent en Italie, Tarente, Sicile, y trouvant des peuples qui parlaient la même langue pélasgienne. Tandis que Enée avec ses gens s'installèrent dans la région de Lazio, habité par les Etrusques et les Latins, d'où plus tard la fondation de Rome.

On a parlé et écrit beaucoup sur les colonies grecques, en Albanie, Italie, Asie Mineure et jusqu'en France. On pense que Marseille était l'une de ces colonies, que les grecs tiennent pour leur, étant donné que cette ville correspond, même avec le nom, à une fondation pélasgique, beaucoup plus antérieure, car en pélasgique – albanais, Marseille vient interprétée avec les termes « *mar siell* » = *porte chance*. Donc, parler de telles colonies grecques au temps de la guerre de Troie, c'est comme dire que les français d'aujourd'hui ont fondé Athènes. Car on sait que la Guerre de Troie se produit vers 1250 ans av. J.C., quand les grecs n'existaient pas encore. C'étaient les Achéens (peuple pélasgique) qui avaient gagné cette guerre et les autres peuples illyriens, et ce

sont les Troyens (Pélasges - Illyriens) qui, en raison de la catastrophe subie, se dispersèrent partout dans le monde antique en quête d'une nouvelle patrie, et pas du tout les grecs.

Pour ce qui concerne les villes de l'antique Albanie, toutes ont été fondées et construites par les Pélasges et les Illyriens, et sur ces bases, sûrement il y a eu une concentration de gens de diverses régions balkaniques, tous d'origine Pélasgienne - Illyrienne - Thrace, à partir de 6000 - 1250 av. J.C. (guerre de Troie). Les Hellènes (grecs) se sont formés 300- 400 ans après cette guerre. On sait et on dit que la forteresse de Shkodra était fondée vers l'an 750 av. J.C., dans la même période que Rome. Mais, il résulte que la forteresse était fondée longtemps plus avant. Le démontrent les gros blocs de pierre des murs anciens, œuvre des Pélasges vers plus de 3000 ans av. J.C. et aussi la ville de Lissus (Lezhe), dont les remparts construits en gros blocs, datent du temps de Pélasges - Illyriens. D'autres villes, comme Byllis, Apollonia, Durrhachium (Epidamnum), Amantia, Kalivosa, et d'autres qui restent encore inconnues et non découvertes ni identifiées, ont été fondées bien avant la guerre de Troie. Nous ne pouvons pas accepter qu'on prétende attribuer à la Grèce et aux grecs la fondation de colonies en territoire d'Albanie, lorsque la civilisation Pélasgique - Illyrienne, était fleurissante et répandue et reconnue partout. C'était cette civilisation qui avait produit les progrès de beaucoup de peuples et nations de l'antiquité, une civilisation qui est considérée encore aujourd'hui mystérieuses. Lui-même le peuple hellène dût atteindre à une telle civilisation beaucoup plus ancienne pour pouvoir construire la sienne. La civilisation vraie et propre Hellénique commença à fleurir après les guerres persiennes vers 600 - 500 av. J.C., tandis que la civilisation Pélasgique comptait des milliers d'années et avait fleuri avec un grand éclat, en s'identifiant à d'autres civilisations

connues comme les : Crétoise, Lydienne, Hittite, Etrusque, Mycénienne etc. déjà expliqué plus avant.

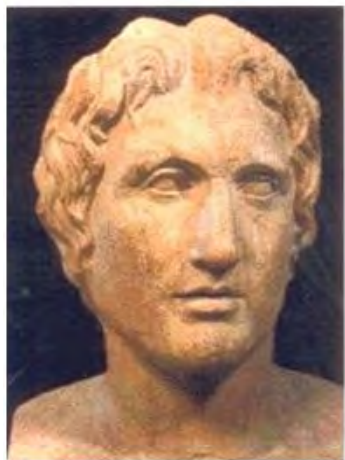
Pour en savoir de plus, la construction de la forteresse de Shkodra, avait eu lieu avec un sacrifice humain. Une jeune épouse au nom Rosa avait été murée vivante. Cette légende tragique, démontre aussi bien que la forteresse était bâtie en époque préhistorique, lorsqu'on pratiquait les sacrifices humains. Ce période correspond au troisième millénaire av.J.C. Pour conclure, la forteresse prit le nom de la jeune femme sacrifiée, s'appelant Rosa + fat d'où Rosafat, au sens de « Rose + fate (destin) ». Cela nous donne raison de ne pas exclure la possibilité de tels sacrifices pour les autres villes de la même antiquité. On sait bien que pour faire souffler le vent propice à l'armée navale Achéenne, le Roi Agamemnon dut sacrifier sa propre fille, Iphigénie. La légende dit que la jeune fille fut épargnée, sacrifiant une chèvre. Nous sommes en 1250 av. J.C., que signa la fin de sacrifices humains. Mais jusqu'à ces temps-là, le tribut humain était à l'ordre du jour. Plus tard, sur les anciens murs pélasgiques, en 750 av. J.C., les Illyriens élevèrent les murs qui nous admirons à nos jours. Cela fait croire que Shkodra avait été fondée au même moment de Rome. C'est à partir de cette date que commence l'histoire officielle des Illyriens, que se déroula à peu près normalement jusqu'à l'invasion romaine. Shkodra était leur capitale. Désormais nous entrons dans l'Histoire. Heureusement l'écriture était connue et pratiquée et les écrivains et historiens de l'antiquité nous ont laissés de témoignages importants à l'égard.

Le premier roi Illyrien fut reconnu un certain Galafour, roi des Taoulantes (Albanie Centrale) qui avait lutté contre les Macédoines vers le VI siècle av. J.C. C'est le peuple des Enchééléens qui se distingua avec son premier roi Hyll (étoile), 400 ans av. J.C., mais plus fameux devint son fils Bardhyl (blanc

étoile) qui réussit à former une confédération Illyrienne très importante. Le royaume des Illyriens (appelé par les historiens royaume des Enchéléens), sous la guide du roi Bardhyl, devint pendant un demi-siècle un état assez puissant. Il occupa la Macédoine, où régnait Philippe II. Celui-ci, plus tard, réussit à reconquérir ses territoires et à battre Bardhyl en 358. Après la mort de Bardhyl, son royaume finit. D'autres rois illyriens surgirent, comme les rois des Taulantes : Monoun, Pléurat, Glaouk et Mytile, avec capitale Durres (Dyrrhachium) et l'autre grande ville, Apollonia. Ils régnèrent de 300 à 230 av. J. C. Le roi Glaouk, se battit contre Alexandre le Grand et fut vaincu par celui – ci à Pélion en 335. Mais Alexandre ne se battit plus contre ses frères Illyriens et détourna son attention vers l'Asie Mineure, l'Egypte et la Perse jusqu'à la lointaine Inde. Dans ces entreprise il n'oublia pas de prendre avec des troupes illyriennes, très fidèles et très redoutables dans les attaques aux villes assiégées. A ces troupes il parlait toujours dans sa langue maternelle macédonienne (albanaise), thrace – illyrienne – pélasgique



Alexandre le Grand et son cheval « Bucephale » ont été immortalisés par les artistes de tout le monde



*.... Lui (Alexandre),
certainement avait hérité
du père, un peu de sang illyrien,
donc albanais. Sa mère, était
une princesse Epirote de la tribu
des Molosses, sœur d'Alexandre I, roi
d'Epire (362-330).*

Cambridge University Press
Histoire du monde antique, V, p. 279.

Alexandre Le Grand (356 – 323)

Alexandre le Grand (en albanais, Leka i Madh) a été toujours considéré comme macédonien – grec, sous le prétexte qu'il avait régné sur les Hellènes après la mort de son père le roi Philippe II, le conquérant de la Grèce antique. Les macédoniens étaient considérés par les grecs comme un peuple ennemi et barbare qui parlait une langue barbare et qui n'avait rien à voir avec eux. Cette langue barbare (étrangère) était la langue de Pélasges - Thraces – Illyriens — Albanais. Mais les Grecs après avoir été soumis par Philippe II^e roi de la Macédoine et père d'Alexandre, se donnèrent le droit de les greciser, oubliant qu'ils les avaient considéré toujours barbares (étrangers, pas grecs) qui parlaient une langue barbare (pas du tout grecque).

Alexandre même, dût apprendre le grec par le grand philosophe Aristote qui était aussi macédonien. Le roi Philippe II avait appelé à sa cour l'insigne philosophe à devenir éducateur de son fils. Le maître et l'élève parlaient entre eux cette langue barbare, la langue natale pélasgique (albanaise). Alexandre le Grand et une partie choisie de son armée étaient aussi des macédoniens – illyriens (albanais), ils parlaient entre eux dans cette langue (barbare) et pas en grec. C'est Plutarque qui nous dit tout ça, et aussi les autres auteurs de l'antiquité. Nous soulignons le mot albanais, car les macédoniens parlaient le thrace, qui était la même langue des Illyriens et des Pélasges, donc, était la langue des Albanais.

Constatin Dragan : « Le Monde des Traces » : « *L'albanais, le roumain et le bulgare, sont trois aspects de la même langue : les Albanais sont des Traces qui ont maintenu leur ancienne langue ; les Roumains sont des Thraces romanisés et les Bulgares sont des Traces slavisés.* »

Sans doute que la mutation qui avait touché les autres langues, sous les diverses invasions étrangères, n'avait pas réussi à entamer la langue pélasgienne, gardée jalousement intacte par les Albanais, un exploit unique dans toute l'histoire de l'humanité, un mérite à apprécier dans sa mesure et importance justes.

Il y a 2300 ans que les albanais nomment Alexandre le Grand, *Leka i Madh*. Pas par hasard, mais parce qu'ils l'ont considéré toujours de leur sang. Leka, du nom (Alexandre, est un nom très répandu en Albanie. Sur Alexandre le Grand, ont été écrits un grand nombre de livres et on sait tout de lui, excepté le fait qu'il était d'origine albanaise en tant que issu d'un peuple frère aux albanais, qui, jusqu'à l'invasion des slaves (VII – XII siècle apr. J.C.), parlaient la même langue et la parlent encore aujourd'hui

dans la Macédoine albanaise. A ce temps-là Macédonien signifiait Albanais. Les slaves de Macédoine n'ont rien à voir avec les anciens peuples pélasgiens – illyriens – thraces. Les slaves étaient des envahisseurs barbares, au sens de peuples féroces et ignorants, qui causèrent beaucoup de dégâts à toute l'Europe et qui firent reculer la civilisation européenne de mille ans en arrière.

Nous étions obligé de faire cette intervention, car c'est sur cette équivoque historique qu'on a construit l'histoire de l'antiquité, niant la vérité au profit d'une histoire manipulée aux dépens du peuple albanais, condamné par les événements qui s'abattirent sur lui pendant plusieurs siècles de l'histoire, sans lui laisser aucune chance de récupérer son passé glorieux. Maintenant que l'occasion se présente et nous en profitons.

La dictature communiste eut un comportement très étrange à l'égard des Pélasges, des Illyriens et d'Alexandre le Grand, en ne permettant aux écrivains ni aux historiens d'écrire sur ces sujets, que superficiellement. Les Pélasges furent plongés dans le néant et les rues des villes d'Albanie durent effacer le nom d'Alexandre le Grand, donné du temps de la monarchie. Alexandre le Grand étant considéré comme macédonien- grec, on ne pouvait en parler. Même les Illyriens et les Thraces étaient vus avec méfiance, et on faisait dépendre tout élément de la civilisation des hellènes. Le problème était simple (pour nous les Albanais). Le régime communiste et surtout le dictateur Enver Hoxha ne voulaient pas perturber leurs amis et « frères communistes » yougoslaves, à qui ils avaient accordé le Kosovo et la Macédoine albanaise. Parler d'Alexandre, des Pélasges, des Illyriens et Traces, c'était comme prétendre à des revendications sur les territoires en question, habités par les albanais depuis des milliers d'années.

Les yougoslaves avaient aidé les communistes albanais à prendre le pouvoir en Albanie, à la condition du retour de ces deux régions à la Yougoslavie. Le parti communiste albanais avait effacé toute prétention vers le Kosovo et la Macédoine, en suivant la ligne de panslavisme conçue par Staline et Tito. Les conséquences touchèrent même l'histoire, la linguistique, l'archéologie, la culture etc. De l'autre côté on ne voulait pas toucher au « *tabous* » d'une histoire construite sur la civilisation Grecque – Romaine, intouchable. Pourtant il fallait démentir tout ce qui avait été présenté au titre d'une idéologie politique, qui cherchait à reconstruire l'histoire à son profit, sous le prétexte de créer un monde nouveau et un homme nouveau. Le dictateur proclama le premier état athée, interdisant toute religion, peut – être pour devenir un « Dieu » tout puissant terrestre... mais quel dieu !

Nous présentons nos excuses aux lecteurs, de la brièveté des récits, mais comme nous l'avons déjà souligné, notre but c'est de donner une vision plutôt concentrée, aisément compréhensible, pour faciliter une connaissance générale de l'histoire des Albanais, tout à fait méconnue ou mal connue. Ce peuple, maltraité par les événements historiques : occupations étrangères bimillénaires, injustices, dictature totalitaire, fermeture hermétique, blocage et conformisme de la culture, devait absolument s'exprimer et se faire connaître sous son vrai aspect, de faire tourner vers soi, une attention plus bienveillante de la part des leurs frères et concitoyens Européens.



*« ...L'hérédité et le tempérament
avaient fait de lui un chef puissant des
tribus montagnardes primitives et
courageuses lorsque de l'autre côté,
suite un mariage, le cas l'avait
apparenté avec Alexandre le Grand. »*

Cambridge University Press
- Histoire du Monde Antique – VI, p. 1
0

Pyrrhos Roi d'Épire (318-272)

Un autre personnage important de l'histoire des albanais, était sans doute Pyrrhos, roi d'Épire.

Un état important s'était créé en Épire, sous le roi Pyrrhos, qui prit la tête de la Ligue Epirote en 297 et régna sur l'Épire pendant un quart de siècle. Les frontières du royaume d'Épire s'étendaient à l'Est jusqu'au Vardar, au Sud jusqu'au golfe du Péloponnèse, au Nord jusqu'au fleuve Shkumbini. Pyrrhos était cousin d'Alexandre le Grand de la part de la mère d'Alexandre, Olympias, épouse de Philippe II. Ces liens prouvent encore une fois l'affinité et la concordance de ces peuples non grecs, mais qui étaient des tribus illyriennes - thraces surgies en peuples et règnes indépendants, toujours de la même souche d'origine pélasgique.

En Grèce ces deux grandes figures historiques y allèrent comme conquérants illyriens et traces et non comme grecs. Conduite par son roi, bien entraînée, l'armée épirote s'aguerrit dans les combats victorieux livrés aux meilleures armées de l'époque.

Pyrrhos y acquit une grande expérience de chef militaire. Ses soldats, l'appelaient « aigle ». Il leur répondait : « Si je suis un aigle, vous êtes mes ailes », d'où plus tard l'aigle devint le symbole des albanais qui, s'appellent fils de l'aigle. Les villes illyriennes du Sud d'Italie et de la Sicile, sollicitèrent bientôt l'aide de Pyrrhos contre les romains et les carthaginois. Le roi partit avec une grande armée de 25. 000 hommes et une vingtaine d'éléphants. Il battit les romains à Héracléa d'abord, puis, un an plus tard, à Ausculum, où il paya sa victoire très cher, d'où la phrase fameuse : « Encore une victoire pareille et je suis perdu ». Il ne réussit pas à attaquer la capitale Rome, sa grande faute. Les romains criaient par peur « Pyrrhus ante portas » (Pyrrhos devant les portes). Mais au lieu de marcher vers Rome, il passa en Sicile pour combattre et vaincre les Carthaginois, son erreur fatale. Rentré en Italie avec une armée très éprouvée par des durs combats, il livra en Campanie la bataille de Bénévent (275) qui vit la victoire des Romains.

Il regagna l'Epire, avec son armée décimée et épuisée par six ans de campagne militaire en terre étrangère, qui lui coûta très cher. Il ne tarda pas à reprendre la guerre contre la Macédoine et Sparte, mais il fut tué en 272 au cours d'un combat de rues à Argos.

Pyrrhos est considéré par les albanais comme un Illyrien – albanais glorieux et un héros national de l'antiquité. Beaucoup d'Albanais portent avec fierté son nom. Il s'était distingué par ses remarquables qualités de chef, de stratège et organisateur. Doté d'un corps d'athlète il était un grand combattant, toujours en

première ligne et décisif en plusieurs batailles. Les jugements portés sur lui sont des plus divers. Les historiens antiques et modernes ont loué ses mérites. Certains le considèrent même comme un de plus grands capitaines de l'antiquité, tel l'historien Appien qui ose le comparer à son cousin Alexandre le Grand.

Après la mort de Pyrrhos, son règne déclina, et le roi qui lui succéda, Alexandre II, ne réussit pas à maintenir le pouvoir. La dynastie des Molosses s'éteignit. Avec ses 25 ans de règne et de guerres, Pyrrhos construit et éleva sa personnalité aux rangs des grands hommes de l'Histoire des albanais et de l'humanité.



Monnaies de l'époque à l'effigie et au nom de Pyrrhos

Les expéditions de Pyrrhos en Italie (282 – 272)



Les guerres illyrienne-romaines 229-168

Au milieu du III siècle av. J.C., le royaume Illyrien se signala à nouveau dans la vie politique de la péninsule de l'Haemus (dénomination antique des Balkans). Un puissant Etat fédéral s'était constitué dans la région, s'étendant autour du lac de Shkodra et plus au nord. D'après Polybe, le roi Agron (250-231) disposait d'une puissance maritime composée des fameux « limbes », navires très véloce, et une puissance terrestre bien supérieure à celle de tous ses prédécesseurs. Victorieux de ses voisins, il avait annexé diverses régions de la côte dalmate. S'alliant avec la Macédoine, Agron, s'était avancé jusqu'en Acarnanie, où il avait battu l'armée étolienne non loin de la ville de Médion. Polybe, I. II, p. 18 : « ...était roi des Illyriens, Agron fils de Pléurat, qui avait une considérable force terrestre et navale, bien plus puissante que celles des autres rois illyriens prédécesseurs. »

A la mort d'Agron, sa femme Téuta régna comme tutrice de son fils mineur Pinés et poursuivit la politique de son mari. Elle continua à faire sévir la flotte illyrienne dans les mers Adriatique et Ionienne. Elargit son règne en Péloponnèse, en Epire et en Acarnanie. S'empara de Corcyre et mit le siège devant Dyrrachium. « Storia del Mondo Antico » VI, p. 188 : « ...dans les années 240 – 221 av. J. C., pendant le règne du roi Agron....et la régence successive de sa veuve Téuta, l'Etat d'Illyrie jouit de la période la plus glorieuse. » Rome commença à s'inquiéter, car elle songeait à s'établir de l'autre côté de l'Adriatique, afin de dominer sur toute l'Illyrie, l'Italie et la Grèce. Les Romains entreprirent la campagne d'Illyrie sous prétexte de défendre le commerce et la navigation dans l'Adriatique, selon eux gravement menacés par les pirates illyriens. La réponse de la reine courageuse ne tarda à être donnée aux romains.



La Reine Téuta

279-226

Réponse de la Reine Téuta aux romains
Polybe, II, p. 184

« ...Elle aurait tenté de pouvoir intervenir afin de ne pas apporter aux romains des offenses de part de l'Etat Illyrien... mais, il n'était pas dans les habitudes des Roi illyriens d'empêcher aux Illyriens qu'en privé, puissent tirer profit de la mer

Rome invoqua comme « casus belli » le meurtre d'un de ses plénipotentiaires, soi-disant perpétré par ordre de la reine Téuta. Tandis que selon les Illyriens, le meurtre avait été organisé par les Romains, pour justifier leur intervention militaire.

C'était la première guerre illyrienne - romaine, qui commença en 229 – 223. Voyant la situation tournée à son désavantage, la reine Téuta fit la paix avec Rome moyennant de très lourdes conditions. Téuta ne survécut pas à sa défaite. Lui succéda Démétrios Faros, comme tuteur de Pinés, le fils de Teuta. Celui-ci conclut une alliance avec les Macédoines contre Rome. En 219 s'engagea dans une deuxième guerre illyrienne - romaine qui termine avec la défaite de Démétrios Faros en 218. Un nouveau tuteur de Pinés, Skérdilaïde, fut mis à la tête de royaume illyrien. Skérdilaïde, était un grand chef militaire. Il réussit à gagner d'importantes batailles contre les Grecs. Il se distingua pour ses capacités guerrières. Son fils Pléurat lui succéda.

Après quelque temps, les Illyriens tentèrent de se soulever contre Rome avec leur roi Géntius, succéda à Pléurate, le fils de

Skerdilaïde. Il tenta d'unir les diverses tribus illyriennes, s'alliant avec les Dardanes. A cette fin il épousa la fille du roi dardane Monoun. Il se rapprocha aussi des Macédoniens contre l'ennemi commun, Rome. Et c'est ainsi que, en 168, en trois batailles successives, les Romains réussirent à battre l'armée illyrienne de Géntius à Shkodra, l'armée Macédonienne à Pydna et l'armée des Epirotes devant Ambracia. Les Epirotes payèrent cher leur opposition à Rome, qui n'avait oublié l'expédition du roi Pyrrhos en Italie. Tite Live nous raconte : « ... le nombre des prisonniers atteignit 150.000, et les remparts de près de 70 villes furent rasés au sol... ». Ainsi, en 168, à l'issue de la troisième guerre, les régions illyriennes du Sud (Albanie) tombèrent sous la domination romaine

. Après avoir établi leur ordre en Albanie (Illyrie du Sud) les Romains s'engagèrent dans la guerre contre les Illyriens du Nord, occupant toute l'Illyrie, de la Grèce à la Pannonie (Hongrie) et du Danube à l'Adriatique. Ils créèrent la province « Illyricum », sous un gouverneur romain. Entre temps Rome était comblée par des centaines de milliers d'esclaves illyriens et thraces. A savoir, le roi Géntius tombé prisonnier, fut envoyé à Rome. Mais les romains le traitèrent bien, ayant que Gentius était considéré un Roi savant. C'est à lui qu'on reconnaît la découverte de la plante médicale Gentiana. Il fut établi à Gubbio avec sa famille, où se trouve aussi sa tombe regale « maïsolée ».

Les Illyriens ne supportaient cette invasion romaine et se soulevèrent dans une grande insurrection qui enflamma en l'an 6-9 apr. J.C., toutes les régions du Danube, sous la conduite de Bato, grand capitaine populaire illyrien de Dardanie. Une armée de 200.000 fantassins et 9.000 cavaliers réussit à s'emparer de toute l'Illyrie et se préparait à envahir l'Italie. Rome risquait de traverser des moments difficiles. L'empereur Auguste, lui-

même, lança un cri d'alarme. Seul après trois ans de batailles acharnées, Tibère, le futur empereur, réussit à venir à bout de la résistance illyrienne. Les derniers à déposer les armes furent les Pyrustes (région actuelle de Mirditë), retranchés dans leurs montagnes inaccessibles. Le soulèvement illyrien des années 6-9 était qualifié par les Romains, comme la plus terrible des guerres après la guerre puniques.

Nous devons retourner un peu en arrière en 73 av. J. C., lorsque les esclaves et les gladiateurs, la plupart des Illyriens et Traces, se soulevèrent sous le guide du gladiateur Trace, Spartacus et se portèrent aux portes de Rome, dans une de plus grandes révoltes d'esclaves de l'histoire, qui mit en péril même l'existence de l'Etat romain. Seulement après des batailles âpres et sanguinaires, les rebelles succombèrent aux puissantes légions romaines de Licinius Crassus, qui, en 71 av. J. C., parvint à les battre près du fleuve Silaro en Lucanie. Les Albanais sont fiers de Spartacus, qu'ils considèrent un leur héros de l'antiquité, qui chercha de donner la liberté à des centaines de milliers d'esclaves illyriens, thraces, gaulois, etc., dans l'intention de les faire rentrer dans leurs pays d'origine par la mer, de Brindisi ou de Bari aux côtes albanaises. Spartacus fut trahi par des marchands grecs qui ne maintinrent pas la parole de lui apporter les navires convenus. Alors il décida de partir à pieds à travers toute l'Italie pour passer en Illyrie par terre. Mais les Romains l'empêchèrent. Il tomba sur le champ de bataille en vrai héros, restant immortalisé dans l'Histoire.

Avec le temps les Romains donnèrent à l'Illyrie des privilèges, leur permettant de maintenir leurs lois, leur langue et leurs traditions et lois.

Considérés très courageux et forts, ils furent incorporés dans les légions de l'Empire. Ils devinrent officiers et généraux, et

bientôt consuls et conseillers des empereurs. La fameuse « Garde Prétorienne » était toute illyrienne. C'est dans cette situation nouvelle que bon nombre de généraux illyriens se mirent à la tête des armées et aussitôt de l'Empire d'Occident tels : Decius, Gallien, Postumus, Claude II, Aurélien, Probe, Dioclétien et Maximilien, Constance I, Maxence et Constantin le Grand, Licine, Constance II, Julien, Valentinien I, Gratien, Valentinien II. Tandis qu'au sommet de l'Empire d'Orient montèrent les empereurs albanais : Anastase I, Justin I, Justinien le Grand et Justin II, les trois derniers du peuple illyrien des Dardanes (Kosovo). Considérant attentivement cet aspect historique, on peut conclure que de l'an 249 à la chute de l'Empire Romain en 395 et à la fin des quatre empereurs byzantins illyriens – albanais (491 – 578) se succédèrent bien plus de 28 empereurs d'origine Illyrienne- albanaise, pendant une période presque interrompue : 24 empereurs à la tête de Rome et quatre au trône de Byzance. La question, au premier coup d'œil, elle il apparait simple, mais à l'égard de l'histoire, prend une importance capitale, parce que c'est une preuve du passage des Illyriens à la nouvelle identité d'Albanais. D'autre part, on peut facilement comprendre que l'empire devint plutôt romain - illyrien que seul romain, alors que pour une durée de 230 ans et plus l'empire fut dominé et gouverné par des empereurs illyriens. Donc, l'occupation, d'une part, apporta la soumission de l'Illyrie à la puissance romaine, qui formèrent la grande province « Illyricum » et d'autre part, la reconnaissance aux peuples de cette province, de la même origine, langue, lois et traditions, de vivre dans leurs propres territoires et d'avoir accès à tout pouvoir, surtout militaire, qui était de première importance pour l'Empire. C'est dans ce sens que la véritable histoire doit considérer les Albanais comme descendants directs des Illyriens et par conséquence des

Pélasges, encore plus anciens, mais qui appartenait à la même souche originaire. A ce moment-là, nous vient en aide le christianisme.



La garde de la Reine Teuta était composée de jeune fille
« Amazones » illyriennes.



Canthare étrusque, VI^e S. av. J.C.



Les premières églises chrétiennes surgirent en Albanie de I – III siècle.
 Photo : L'ancienne église de St. Vénérande à Skuraj (**Gallata**) de Kurbine,
 maintes fois brûlée et détruite par les turcs et par les communistes.
 Construction typique en pierres des églises de montagne.

Le christianisme en Illyrie

De la moitié du premier siècle le christianisme commence à se diffuser partout : du Moyen Orient à l'Asie Mineure, Grèce, Italie, etc. Les Apôtres avaient entrepris leurs voyages en diverses directions. L'Apôtre Saint Paul, lui-même s'était mis en mouvement, vers l'Asie Mineure et les Balkans. Dans ses lettres, il s'exprime qu'il avait accompli pleinement son devoir en diffusant les enseignements de Jésus Christ, de Jérusalem à l'Illyrie. A l'archevêque et ami Titus en Thessalie, il écrivait qu'il songeait de passer l'hiver à Nicopolis (Epire). En vérité résulte que St. Paul

avait visité l'Illyrie, des villes côtières d'Albanie, Butrinti, Apollonia, Duracchium, jusqu'à la Dardanie (Kosovo audierne). Mais certains historiographes religieux italiens continuent à maintenir le silence sur cette entreprise de St. Paul, car ils ne peuvent accepter que le grand Apôtre soit allé deux fois en Illyrie avant d'aller à Rome, et que le christianisme se soit diffusé au début en Illyrie plutôt qu'à Rome. Saint Paul, comme ex militaire, qui aurait participé aux expéditions romaines en Illyrie, connaissait bien les Illyriens, et il le savait, que du point de vue religieux, ils étaient plus libres, et n'avaient point en considération les divinités comme les Grecs et les Romains. Il savait aussi qu'il n'y avait pas d'écoles philosophiques et des philosophes, qui auraient pu contester et attaquer la nouvelle foi, comment s'était produit à Athènes, où il fut contesté vivement par les philosophes grecs du temps.

Par tradition, d'après leurs prédécesseurs Pélasges, les Illyriens croyaient dans des divinités sans noms spécifiques, liés aux phénomènes de la nature. Ils n'avaient pas de rites religieux proprement dits. Ils honoraient les morts et donnaient grande importance aux rêves, et aux phénomènes et signes particuliers de la nature. Leurs divinités exclusives se bornaient aux Fées, Nymphes, Naïades, Sylphides (Orë, Zana, Shtojzovalle) qui selon eux habitaient dans les montagnes et les forêts. St. Paul le savait bien, et c'est pour ça qu'il décida d'entreprendre ce voyage en Illyrie, fait qui a été maintenu secret même à nos jours. Donc, le Christianisme fut accepté par les Illyriens, et en peu de temps, surgirent par tous des églises et furent créées plusieurs Diocèses, sous le guide des évêques locaux. La diffusion de la nouvelle religion prit grande dimension parmi les esclaves illyriens qui avaient été déporté en Italie, surtout à Rome. C'étaient les esclaves, les premiers qui embrassèrent le christianisme, suivis

par les soldats des légions romaines composées en générale d'illyriens. Ayant donné que la majorité des esclaves, des gladiateurs et des soldats étaient illyriens, on doit rendre leurs honneur, car moyennant eux que la nouvelle foi se répandit dans tout l'Empire, et bientôt réussit à convaincre les Empereurs de cesser les persécutions incessantes et de reconnaître le Christianisme, qui s'était diffusé partout. C'est un Empereur d'origine albanaise, Constantin I le Grand né à Nish (Nissus) en Illyrie (Dardanie) qui avec l'Edit de Milan proclama en 313 la liberté de culte aux chrétiens. Nous pensons que le lecteur peut se rendre compte, que, d'après tout ce qui a été écrit jusqu'ici, il résulte que les Albanaï ont apporté leur contribution à l'histoire. Ils forment vraiment un peuple de grand caractère et de grande résistance, qui a pu survivre à tête haute à l'occupation romaine, réussissant même à s'imposer avec ses qualités de peuple courageux et intelligent. Mais d'autres tourmentes allaient s'abattre sur lui. C'étaient les invasions barbares.

Les empereurs illyriens (249-392)

Avant de traiter les questions des invasions barbares, retournons aux empereurs illyriens, pour mieux en savoir sur le sujet.

On a déjà appris que la série des empereurs illyriens à la tête de l'Empire Romaine d'occident avait atteint le nombre de 24 entre importants, de deuxième et de troisième ordre. La ligne des empereurs illyriens commence avec Decius (249-258), et continue interrompue avec Postumus (258-268), Gallien (260-268), Claude II (268-270) et son frère Quintille (270-270), Aurélien (270-275),

Probe (276-284) cousin de Claude, Caro (282-283) et les fils de Caro, Carin et Numerian (282-284), Dioclétien (284-305), Maximien (286-305), Galère (305-311) cousin de Dioclétien, Constance I (305-306), Lycine (306-324) cousin de Constantin I, Maxence (306-312) fils de Maximien, Constantin le Grand (306-337) et ses trois fils, Constantin II (337-340), Constante (337-350), Constance II (337-361), Julien l'Apostate (361-363) neveu de Constantin I, Valentinien I (364-375), Gratien (375-383), et Valentinien II, le dernier (383-392). A ceux-ci il faut ajouter les quatre autres empereurs de l'Empire Romain d'Orient : Anastase I (491-518), Justin I (518-527), Justinien le Grand (527-565) et Justin II (565-578), qui régnèrent 87 ans. Ajoutés aux autres 143 ans, la somme des années des empereurs illyriens à la tête de l'Empire Romain arrive à 230 ans et le nombre des empereurs à 28 ! Pas une bagatelle !

Nous sommes sûrs que le lecteur restera stupéfié d'apprendre qu'un tel nombre d'empereurs aurait pu être d'origine albanaise. Il y a quelque autre chose qu'il faut bien savoir concernant les Illyriens, certains pourraient dire, qu'ils n'ont rien à voir avec les Albans. Voilà que surgit une question, que peu de personnes connaissent et peuvent comprendre. La vérité historique devient équivoque, car l'histoire avait été écrite dans un seul sens, sans donner importance aux petits détails. Dans notre cas, ce petit détail était l'Albanie, pays méconnu par sa petite dimension et resté couvert d'oubli, nonchalance et de mépris. Quelle pouvait être cette vérité ? La seule vérité qui existe, que les Albans sont les descendants directs des Illyriens, et par conséquent des Pélasges comme le plus ancien peuple d'Europe. Compris dans l'Empire Romain, les Illyriens avaient rejoint une puissance redoutable avec laquelle ils avaient pris les rênes en mains du pouvoir impérial régnant incontestables sur le plus grand empire

de l'histoire, qu'à raison, certains historiens appellent **Empire Romain - Illyrien**.

Au même temps, l'occupation romaine établit une configuration géographique bien précise de l'étendue des territoires illyriens, qui comprenait tous les peuples qui parlaient la même langue « barbare », l'albanais. L'importance que les Romains donnèrent aux Illyriens se confirme au temps de l'empereur illyrien Dioclétien, qui rétablit l'ordre dans l'empire avec une division administrative de quatre préfectures, celles de la Gaule, de l'Italie, de l'Illyrie et de l'Orient, à leur fois divisées en 12 diocèses. La préfecture de l'Illyrie comprenait les diocèses de la Pannonie, de la Mésie (y compris la Grèce) et de la Thrace. Donc l'Illyrie (Illyricum) s'étendait de Hongrie à la Grèce actuelles, de la Bulgarie à la mer Adriatique. Une organisation de très grande importance, qui démontre qu'il y avait été institué une unité de tous les peuples Illyriens – Thraces, de la même langue et des mêmes traditions, lois et coutumes. Il faut bien savoir que l'empereur Dioclétien était un illyrien et prit la revanche sur la Grèce en l'incorporant dans la préfecture de l'« Illyricum », sans lui connaître une dénomination propre de « Grèce ». Le terme « Grèce » pour les Romains était plutôt un terme géographique pour déterminer la zone qui occupe l'Etat Grec aujourd'hui, mais jamais une « Grèce » reconnue comme un Etat par les Romains. Cette unité illyrienne continua jusqu'à la chute de l'empire romain (395-476) et des invasions barbares slaves (700 – 1000). Enfin, l'occupation romaine, bien que inacceptable, en tant qu'invasion étrangère, au moins réussit à maintenir intouchable l'identité des Illyriens jusqu'à leurs héritiers naturels, les Albanais. Les Illyriens se confirmèrent comme un peuple de grandes qualités guerrières et de grandes capacités d'esprit, s'imposant au guide suprême du plus puissant

empire de l'histoire avec beaucoup de grands empereurs, parmi lesquels, Aurélien, Dioclétien, Constantin le Grand et Justinien le Grand .

Aucun autre peuple soumis aux Romains, n'avait pas réussi à rejoindre une telle haute puissance dominatrice avec un si grand nombre d'empereurs, consuls, généraux, gouverneurs et autres hauts dignitaires de l'empire. On sait aussi que les meilleurs et plus fortes légions romaines étaient celles illyriennes, qui pendant 400 ans défendirent Rome contre les invasions barbares, et arrivèrent à s'imposer aussi comme force autoritaire, déposant et proclamant les empereurs à leur gré. A cette époque, la fameuse Garde Prétorienne, toute illyrienne, faisait la loi.

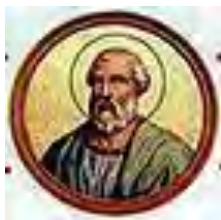
On a parcouru jusqu'ici un long trait de l'histoire, poursuivant un itinéraire le plus court possible, et en particulier, le plus clair au sens qu'on a cherché à souligner les faits importants, à la base des tous les événements historiques ou préhistoriques qui concernaient les Albans, comme descendants directs des Pélasges, et par conséquence des Illyriens et des Thraces. De ce moment, on commence à parler seul des Albans, comme peuple et comme nation, ayant désormais établi leur origine et leur identité irréfutable.

Ayant parlé des empereurs illyriens à la tête de Rome et de l'importance acquise par la préfecture d'Illyrie au sein du grand l'Empire, nous retenons opportune de mentionner d'autres albanais qui se distinguèrent pour leurs capacités intellectuelles dans les champs de la culture, de la philosophie, de la religion, des arts etc.

Le premier grand nom, c'est celui de Saint Jérôme, né à Stridon (Illyrie) vers 347 et mort à Bethléhem en 419, Docteur et Père de l'Eglise (347 – 420), lettré et philologue païen, converti au christianisme. Il se retira dans le désert pour se consacrer à l'étude et

à l'exégèse de la bible. Il traduit en latin le Vieux Testament, et écrit d'autres œuvres importantes. Fameuse la légende de sa cohabitation avec un lion, à qui le philosophe aurait arraché de la patte une épine. Sujet de grands artistes comme, Rembrandt, Dürer, etc. Les Illyriens – Albanaïss donnèrent au christianisme, de 67 à 417, plusieurs Papes, tous de Saints : St. Line, St. Lucien I, St. Anastase I, St. Clément I, St. Alexandre I, St. Pontien, St. Silvestre, St. Marc, St. Jules I, St. Innocent I. Beaucoup sont aussi les martyrs, parmi eux Saint Blaise, évêque de Sébaste (Laç) IV^e siècle ; Saint Sébastien, centurion, III^e siècle, Il faut ajouter un grand nombre d'autres religieux : prêtres, moines, abbés, évêques, cardinaux, qui accédèrent à des hautes charges de l'Eglise.

Les Papes Illyriens



Saint Lino - s. I



Saint Clemente I- s.I



Saint Alexandre I – s.III



Saint Sylvestre - s. V

LA PREFECTURE D'ILLYRIE (ILLYRICUM) et sa division en Diocèses et provinces.



Au-delà du Danube les hordes menaçantes de Barbares
(Zone aux points noirs)

Empereurs illyriens au sommet de l'Empire Romain



GALIEN



AURELIEN



DIOCLETIEN



CONSTANTUIN

I

Gallien, Publius Licinius Egnatius Gallienus (218-268). D'origine illyrienne, empereur romain en 253-268. Lettré et philosophe. Consacra ses efforts à la défense de l'Italie, laissant plusieurs provinces (Gaule, Palmyre) se donner des souverains particuliers.

Aurélien, Lucius Domitius Aurelianus (214-275, D'origine Illyrienne, empereur en 270-275. Il vainquit Zénobie, reine de Palmyre en 273 et fit entourer Rome des murs qu'existent encore, sur le nom de « Murs d'Aurélien ». Il fut le premier empereur divinisé de son vivant.

Dioclétien, Caius Aurelius Valerius Diocletianus (243-313) Né à Salone Dalmatie, Illyrie, empereur romain en 284-305. Il établit l'ordre dans l'Empire, créant une tétrarchie avec Maximilien, Constance et Galère. Il se réserva l'Orient. Ayant abdiqué en 303, il se retira à Salone (Split), où il conclut sa vie, le 1 mai 313.

Constantin I le Grand, né à Nish (Naïssus), Illyrie, décède à Nicomédie en 337. Empereur en 306-337, un des 11 empereurs romains d'Orient. Après sa victoire sur Maxence en 312 il proclame l'Edit de Milan reconnaissant le christianisme comme religion officielle. Il transfère le siège de l'Empire à Byzance, que prit le nom de Constantinople.

Les empereurs illyriens au sommet de l'Empire Romain à commencer de l'Empereur Claude II (268-392)

CLAUDE II (268-270)

QUINTILIUS (270-270)

Frère de Claude II
Né en Illyrie

AURELIEN (270-275)

Né à Sirmium-Illyrie

PROBUS (276-282)

Cousin de Claude II
Né à Sirmium-Illyrie

CARUS (282-283)

Né à Sirmium-Illyrie

CARINUS (283-285)

NUMERIEN (283-284)
Fils de Carus

DIOCLETIEN (284-305)

Né à Salone-Dalmatie

MAXIMIEN (306-310)

Cousin de Dioclétien
Né en Pannonie

GALERE (305-311)

Né en Illyrie

MAXIMIN DAÏA (308-315)

Cousin de Galère

SEVERE (306-307)

Né en Illyrie

MAXIMIE (306-312)

Fils de Maximien

LICINE (308-324)

Cousin de Constantin I
Né en Illyrie

CONSTANCE I (293-306)

Neveu de Claude II

CONSTANTIN I (306-337)

Fils de Constance I
Né à Nissus-Dardanie (Kosovo)

CONSTANTIN II (337-340)

CONSTANCE II (337-361)
CONSTANTE (337-363)
Fils de Constantin I

JULIEN (361-363)

Neveu de Constantin I

VALENTINIEN I (364-375)

Né à Cibalia-Illyrie

VALENS (364-378)

Frère de Valentinien I

GRACIEN (367-383)

Fils de Valentinien I

VALENTINIEN II (375-392)

Fils de Valentinien I

EMPEREURS ILLYRIENS DE BYZANCE (Empire d'Orient – 457-565)

LEON I - Le Thrace (457-474)

Né en Thrace-Illyrie

ANASTASE I (491-518)

Né à Durrës-Albanie

JUSTIN I (518-526)

Né à Nissus-Dardanie (Kosovo)

JUSTINIEN (527-565)

Neveu de Justin I
Né à Nissus-Dardanie (Kosovo)

CONSTANTIN (527-565)

Neveu de Constance



Constantine I le Grand et Saint Sylvestre.

Constantine I est l'unique empereur de Rome à avoir du titre « le Grand ».

Peinture du XIII siècle Eglise de Quatre Saint Couronnés, Rome

Le Pape Saint Sylvestre, lui-même était d'origine illyrienne

Les empereurs illyriens au sommet de l'Empire D'Orient (457-565)



LEON I



ANASTAS I



JUSTIN I



**JUSTINIEN I
LE GRAND**

Leone, I le Thrace, 457- 474. D'origine Illyrienne-Trace. Le premier empereur byzantin couronné par le Patriarche de Constantinople. Il accueillit dans sa cour le roi ostrogothe Théodoric. Il maria sa fille Ariane au prince isaurien Zénon, qui lui succède comme empereur de Byzance.

Anastas I - Flavius Anastasius, né à Durrës, Albanie, 491-518. Empereur en 491-518. Beau-fils de Léon I. Officier estimé du Palais. A la mort de Zénon est élu empereur avec l'aide d'Ariane, la veuve de Zénon, qu'il épouse. Se gagne la faveur du peuple réduisant les taxes. Conduit la guerre aux Isaurien et Persiennes. Il était considéré un empereur intelligent, homme de culturé, actif et mesuré dans la haine.

Justin I, Flavius Justinus, 518-527, né en Dardanie, Illyrie, Empereur en 518-527. Général de l'armée romain et commandant de la garde imperiales de Anastase I. Oncle du futur empereur Justinien I, qui lui succede au trône.

Justinien I, Flavius Petrus Sebatius Jsutinianus, né en 483 à Nish, Illyrie. Neveu de Justin I. Empereur en 527-565. Un de plus grands empereurs de Byzance. Tenta de créer l'empire romain, occupant l'Italie partie de L'Espagne, e tout le littoral méditerranéen de l'Afrique du Nord. Grand législateurs. Fait construire l'Eglise de Sainte Sophie à Constantinople.

Les invasions barbares

Ce chapitre sera traité dans le contexte historique concernant les Albanais et leurs territoires d'aujourd'hui. Il est très important connaître les circonstances et la suite des événements qui portèrent à la situation présente, pleines de contestations ridicules, de la part de ceux (les slaves) qui, arrivés les derniers en Europe, prétendent de pouvoir se donner l'air de patron au sein du vieux continent, où ils s'établirent comme des envahisseurs barbares et païens, ravageant farouchement toute l'Illyrie et l'Europe même. Après la chute de l'empire romain, les barbares avaient poussé plus fort aux frontières impériales, et s'enfoncèrent dans toute l'Europe occidentale, surtout en Italie, la dévastant et s'établissant à leur gré. C'était le début du Moyen Age. L'Empire d'Orient chercha en vain de contenir la pression des peuples barbares. Les Wisigoths, les Ostrogoths, les Huns, les Avars, etc., commencèrent leurs incursions dévastatrices. Les slaves serbes en profitèrent. Partis des montagnes de l'Oural (Scythie) ils envahirent les régions illyriennes, déjà mises au sac par les hordes précédentes. Les serbes vinrent vers le 595 en Illyrie et, après avoir dévasté Skopljë, s'établirent définitivement dans les Balkans en 625. Avec eux commence une période de slavisation des peuples balkaniques qui dure jusqu'à 1355. Dans l'Albanie du Nord, en Dardanie (Kosovo), les serbes s'acharnèrent à assimiler les albanais, mais en vain, ceux-ci s'y opposèrent avec les armes et avec une forte résistance morale, conservant intactes leurs traditions et lois, leur langue, ensermés dans des montagnes inaccessibles.

Les albanais, désormais tous chrétiens, avaient érigé beaucoup d'églises partout la Dardanie (Kosovo), qui furent détruites par

les barbares païens slaves. Les slaves devinrent chrétiens orthodoxes seulement vers l'an 1000, suite à l'évangélisation des deux saints, Cyrille et Méthode, moines d'origine albanaise de Macédoine. Les Serbes édifièrent leurs églises et monastères orthodoxes sur les ruines des églises catholiques albanaises en Dardanie (dénomination illyrienne de Kosovo). En Albanie, les Serbes ne réussirent pas à s'installer complètement. Tandis que le Sud, après la séparation de Rome en 1054, s'était conformé à l'église orthodoxe du rite byzantin (grec). Dans cette situation « chrétienne » les albanais restèrent jusqu'à l'occupation turque et résistèrent jusqu'au 1700, quand une partie de la population se convertit à l'islamisme, par force ou par intérêt. Ensuite, cette division religieuse aurait coûté très cher aux albanais et à l'Albanie, devenant un obstacle à toute tentative d'unification nationale et de consolidation de l'état, au sens d'une collaboration politique, culturelle et économique, d'orientation européenne. Mais retournons à notre discours initial, aux invasions barbares. C'est le début d'une nouvelle époque, pleine d'imprévus et de changements d'une portée historique. L'Europe plongea dans des troubles sans précédents, causés par ces peuples barbares, qui ne connaissaient rien d'autre que la force brutale des armes. L'Europe fut submergée par l'ignorance des barbares, qui dérégla toute la pensée et les connaissances de la civilisation humaine, construites pendant plusieurs siècles de progrès. Les invasions barbares causèrent aux Illyriens beaucoup de pertes en vies humaines. Leurs villes et leurs villages furent pillés, les hommes tués, les femmes violées ou enlevées. Il n'y existait aucune forme de défense. Les fameuses et redoutables légions illyriennes étaient disloquées en Allemagne, France, Espagne, Italie etc. Les Slaves en profitèrent. Les Serbes après avoir dévasté la Macédoine et la ville de Skoplje, ils s'établirent autour de Belgrade, entre la

Hongrie, la Croatie, la Slovénie, la Roumanie, la Bulgarie et au Sud la Dardanie (Kosovo), région albanaise depuis des siècles. Les Serbes massacrèrent la population illyrienne des terres qu'ils avaient envahies prenant leur place, et païens comment ils étaient, détruisirent tout lieu de culte chrétien. La population d'Albanie de presque toute la partie du Nord, à partir du fleuve Shkumbini, resta catholique. Tandis que la partie du Sud Orthodoxe. C'était un phénomène de génocide historique incomparable, d'une atrocité dégoûtante, que personne ne cite. Les Illyriens du Nord de territoires albanais furent anéantis entièrement. Les Serbes peuvent prétendre à présent, être des habitants de pure race barbare, ayant effacé une partie du peuple le plus autochtone d'Europe et sans doute des Balkans.

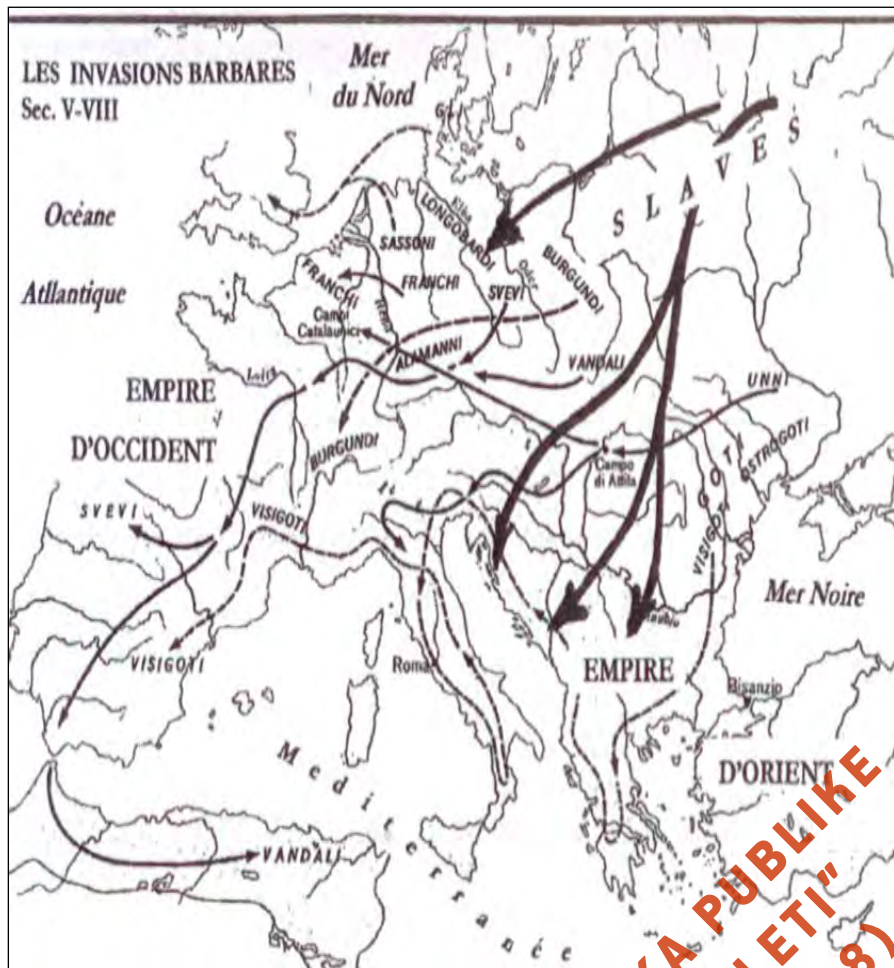
Entre temps dans la partie Ouest s'installèrent les Croates et les Slovènes, qui s'étaient enfoncés à travers l'Europe Centrale, occupant la partie Nord – Ouest et les côtes de la Dalmatie. Mais ne disposant pas des navires, ils ne purent effacer les Illyriens, qui s'étaient sauvés dans les îles de la Dalmatie. Rejoints plus tard, les Dalmates furent assimilés et durent cohabiter avec les occupants. Les Monténégrins et les Macédoines eurent le même sort. Les seuls qui n'acceptèrent de se soumettre aux Serbes étaient les Albanais, de Kosovo à la Grèce, faisant partie de l'Empire d'Orient. Nous avons insisté sur cette question, pour clarifier la vraie situation historique, qui toujours a été présentée d'après une version fausse, pro Serbes. Ceux – ci prétendent d'avoir le droit de dominer sur un peuple qui n'avait rien à voir avec eux, comme c'était le cas avec le peuple albanais du Kosovo (l'ancienne Dardanie). Historiquement donc, les hordes barbares Serbes sont arrivés dans les Balkans vers l'an 595, mais ils n'ont pu toucher l'Albanie, qui était sous la domination byzantine, la Dardanie comprise.

La vraie histoire de l'expansion de la Serbie commence vers l'an 1000, quand les Slaves viennent se christianiser. En 1170 – 1196, le prince Etienne Nemanja, émancipe ses terres de la tutelle Byzantine et son fils Etienne I, devint roi de la Serbie (1196 – 1227). Il étend son règne en occupant la Dardanie et en changeant son nom en Kosovo (suffixe « o », serbe), parce que les albanais l'appellent Kosova (suffixe « a »). Au même temps, les serbes désormais occupants, établissent leurs lois et construisent leurs églises et monastères orthodoxes sur les ruines des églises catholiques albanaises. Prétendre que le Kosovo soit la couche de la culture serbe, c'est comme accepter que la bergerie soit la couche des loups ! Les serbes ne réussirent à assimiler les albanais, qui continuèrent à s'auto - gouverner avec leurs lois et à maintenir leur langue et leur religion. Le peuple illyriens des « Albanes », cité déjà par le géographe Ptolémée, devenu important vers le II siècle après J.C., s'était élargi au Nord jusqu'à la Serbie et au Sud, jusqu'au fleuve Shkumbini, (Elbasan). Ce peuple autochtone illyrien venait à être reconnu comme albanais et le territoire qu'ils habitaient, comme Albanie. Les albanais étaient devenus tous des chrétiens du premier siècle, comment nous l'avons déjà expliqué. Mais en 1057, dans le Concile de Nicée s'était produite la scission religieuse entre Rome et Byzance. Les albanais du Nord, compris ceux du Kosovo (Dardanie), étaient restés fidèles à Rome, demeurant catholiques. Tandis que ceux du Sud, soumis à Byzance, devinrent orthodoxes. Descendus au Kosovo, les Serbes cherchèrent à convertir à leur foi et avec la force, les albanais catholiques. Mais ceux - ci n'acceptèrent pas ce joug. Dans les années 1346 – 1355, Etienne IV Douchan se proclame tsar de la Serbie, élargissant son règne sur tous les Balkans, avec l'intention d'attaquer et de conquérir Byzance.

Pendant ce temps-là l'Albanie avait été occupé par la Serbie, mais après la mort du Tzar Douchan son empire éphémère s'effaça au néant. Les Albanais, toujours soumis à ces vagues d'invasions successives, ne réussirent pas à s'organiser en un état, mais était arrivé le moment de construire leurs principautés. Ils profitèrent du moment opportun à la mort d'Etienne IV Douchan (1355) quand les Serbes perdirent leurs conquêtes et se retirèrent dans leurs territoires, autour de Belgrade.

Nous devons faire marche en arrière, parce que après les serbes, ils sont les Bulgares, qu'occupent l'Albanie. Le tsar Siméon I^{er} le Grand régna sur la **Bulgarie** entre 893 et 927, se menant contre l'empire byzantin, les Magyars et Serbes, et grandissant la Bulgarie, de la mer Noire au Adriatique, dominante les **Balkans** et **l'Europe orientale**. Cela porta à l'occupation des territoires albanais, d'une durée de presque un siècle. L'occupation de l'Albanie par le Bulgare laissa son trace dans les noms de villes, villages et d'autres endroits, qui sont encore en us à nos jours. Après sa mort, la Bulgarie se retira dans ses propres limites. Ce cas montre que l'Albanie, pas encore organisée en un Etat, était plutôt un pays de passage des puissances étrangères. Une de villes les plus importantes en ce cas était Durres (Durrachium), ville et port sous Byzance. A ce temps-là se produisent des événements historiques qui apportèrent de changements aussi bien en Albanie.

Carte indiquant les invasions barbares en Europe et surtout en Illyrie dans les Balkans s.VII-X.



 Les Slaves et les Baltes,
 Les autres peuples barbares

Premières principautés Albanaises

Vers le début de l'an 1000 l'Albanie devint le théâtre d'une longue guerre qui opposa les Normands, venus d'Italie méridionale, aux forces impériales byzantines. C'était Robert Guiscard avec son fils Bohémond qui réussit à conquérir Durres et à occuper la partie centrale de l'Albanie habitée par les Arbanitas (Albanais) en 1081, mais sans succès, parce qu'en 1084, les Normands, après divers combats ne réussirent pas à s'imposer aux byzantins et durent quitter l'Albanie. Ces faits influencèrent les Albanais, qui commencèrent à songer à une possibilité de créer un état ou des principautés capables de satisfaire à une situation d'autonomie, bien que sous la domination byzantine. Mais c'était encore trop tôt.

Après une dizaine d'années, le pape Urbain II proclame les croisades. Entre elles, une armée descendue de la France, marche le long de la Dalmatie et traverse toute l'Albanie. Une autre, puissamment organisée, sous la guide du prince normand Bohémond débarque en Durres et Vlorë (Avalon). Les expéditions des armées croisées causèrent de graves dévastations sur leur passage, mais au moins elles apportèrent des changements favorables à la naissance des principautés albanaises. A ce moment, Bohémond, tenta d'arracher au Byzantins la ville de Durrës, pour régner sur l'Albanie, mais il échoua dans cette tentative. Dans cette situation, les chefs de régions d'Albanie, eurent la chance de créer leurs principautés.

En effet, en 1190 – 1198, naissait la principauté d'Arbanie (Arbri) premier état albanais au Moyen Âge, avec capitale Krujë et souverain l'archonte Progon, à qui succédèrent les fils Gjin (1198 – 1206) et Déméter (1206 – 1216), de la famille princière des

Skuraj, parmi les plus anciennes du pays, crée au XII^{ème} siècle. Un 'autre principauté c'était créée à Shkodra sous le prince Gjon Vladimir de Kraje (1190 – 1226) appelée principauté d'Albanie; ce prince, après sa mort, aurait été reconnu même comme Saint, et une église de la ville d'Elbasan aurait porté son nom. Entre temps interviennent les Vénitiens, qui, après s'être emparés de Durres, tentèrent d'aller plus loin mais furent chassés des territoires d'Albanie par l'armée byzantine. Des 1216 à 1269, ces principautés qui durent faire front aux invasions des Serbes, après avoir été soumises, réussirent à conserver au moins une espèce d'autonomie, comme états vassaux. C'est à ce point que se firent vifs les français avec Charles I d'Anjou, roi de Sicile, frère de Saint Louis, roi de France. En 1269 il débarqua en Albanie, encouragé par le Pape, pour rétablir l'Empire Latin d'Orient, renversé en 1260.



Le Prince Saint Jean Vladimir.
(1190-1226)

Un des premiers princes
Albanais rafiguré dans une icône
gardée dans l'Eglise de Saint
Jean Vladimir à Elbasan

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Mais les événements ne suivirent pas le cours prévu par Rome. Le roi angevin ne connaissait pas le pays, les troupes françaises, italiennes et arabes qu'il amena d'Italie ne lui suffirent pas pour briser la résistance des Albanais. Les combats durèrent deux ans, pour laisser finalement la place aux négociations. Les nobles albanais demandaient l'indépendance du pays. Charles d'Anjou n'hésita pas à promettre aux seigneurs la création d'un royaume albanais, moyennant quoi l'armée de Charles I pénétra à Durres, et le 21 février 1272, Charles I, roi de Sicile, proclamait à Naples, la formation d'un Royaume d'Albanie, (Regnum Albaniae) dont il s'attribuait de surcroît la nouvelle couronne. Les territoires du nouveau royaume s'étendaient du fleuve Drini au nord à la ligne Vlorë-Berat au Sud. Les seigneurs locaux paraissaient satisfaits. Mais la concorde fut de brève durée. Les promesses d'autonomie furent oubliées. L'exploitation intensive exercée par les féodaux français accrut le mécontentement des paysans et des citadins. C'est pourquoi, lorsqu'en 1280 s'engagèrent les hostilités entre Byzantins et Angevins, la population albanaise se souleva contre le roi Charles ; et quelques années plus tard les Anjou furent contraints à quitter l'Albanie.

En 1304 ils revenaient, conduits par Philippe, prince de Tarente, qu'à différence de son grand-père, chercha à s'appuyer sur les seigneurs albanais afin de s'assurer leur concours, non seulement contre Byzance, mais également contre les Serbes, qui cherchaient à s'étendre en Albanie. Les nobles albanais, de leur côté, effrayés par la croissance de la Serbie avaient intérêt à arrêter le progrès de cet Etat avec l'aide des Angevins, d'autant plus qu'à cette époque l'Empire Byzantin était affaibli. Mais l'autorité de Philippe, prince de Tarente, se bornait à Durres. L'alliance angevine – albanaise ne peut empêcher l'extension en Albanie du royaume serbe, comme nous l'avons déjà expliqué

plus avant. Mais cela ouvrait la possibilité future, de la continuité des principautés albanaises. Les premiers pas ayant été posés, et l'avenir se montrait de bon augure, bien que le ciel de l'histoire semblait couvert de nuages sombres.

A la mort d'Etienne Douchan (1355) la classe féodale serbe ne fut pas capable de défendre ses conquêtes. Les princes serbes se déchirèrent dans des rivalités, et les populations soumises par le tzar Douchan s'affranchirent du joug serbe sans difficulté. Pour les princes albanais c'était le signal de la révolte. En peu de temps se formèrent des principautés, comme celle de Gjin Bue Spata prince de l'Epire en 1358. Un an plus tard Charles Topia devint prince de la région centrale entre Krujë et Petrëla. En 1360 le prince Balsha II s'affranchit de toute dépendance à l'égard de la Serbie, créant sa principauté dans la région de Zeta. D'autres féodaux, aussi, organisèrent des domaines indépendants : les princes Skuraj dans la région de Kurbine et de Krujë. André Muzaka à Berat. Vlash Matranga dans la plaine de Karavasta. Lek Dukagjini à Lezhe et montagnes du Nord. Nikolla Zakaria à Zadrime. Les Kastriotès dans la région du Mati, sans mentionner d'autres moins importants. Dans ces circonstances ce sont les seigneurs des villes qui en tirèrent profit. Avec l'appui de leur population, ils constituèrent les « *comunas civitatis* » (villes communes) indépendantes, de Durres, Shkodra, Uqin, Drisht, Shas, etc. Ainsi, en peu d'années, l'Albanie secoua le joug étranger. Toutefois se produit un morcellement politique, suite à la formation d'un grand nombre de possessions féodales, grandes et petites, divisées et rivales. Mais enfin, l'Albanie vit se constituer des unités féodales autochtones qui pouvaient conduire à la formation d'un état national albanais. Ce phénomène fut accompagné d'une série de luttes entre les princes rivaux qui cherchaient à étendre leurs domaines. Ainsi se formèrent deux

grandes principautés, celle de Durres sous Charles Topia et celle de Shkodra sous le prince Balsha. Une forte rivalité se créa entre les deux Princes et la guerre devint inévitable. Cette guerre, qui devrait aboutir à la formation d'un Etat albanais, fut contrariée et puis interrompue par l'invasion turque.

Les divers princes albanais, dès la formation de premières principautés, avaient lié des relations amicales avec les pays occidentaux, comme le règne de Naples, le Vatican, la France, la République Vénitienne, l'Espagne, la Suisse, l'Autriche, etc. et même la Belgique. C'est précisément un document qui dit que des unités albanaises avaient combattu pendant 30 ans de la Belgique à la Hongrie (1320). On ignore qu'aurait pu être le prince albanais qui aurait envoyé ces forces à ce temps-là. Au moins ça démontre que les principautés albanaises tenaient des liaisons importantes avec l'Europe, et qu'il s'agisse de pays proches ou plus lointains. On sait aussi que le règne de Naples avait formé de corps militaires d'Albanais, qui continuèrent jusqu'à la fin de ce royaume en 1860. Les Albanais, comme leurs ancêtres Illyriens, étaient renommés pour leur courage et leur expérience en combats. Cette liaison belgo – albanaise devait se renouveler après la deuxième guerre mondiale, lorsqu'en Albanie le pouvoir tomba aux mains de communistes qui instaurèrent une dictature affreuse. Les adversaires durent s'enfuir à l'étranger, et une bonne partie d'eux trouva accueil en Belgique de 1956, parmi eux des personnalités importantes politiques et militaires. Leurs familles en Albanie étaient enfermées dans des camps de concentration. Un nouvel exode se produisit en 1990, lors de la chute du communisme, avec les anciens prisonniers et persécutés politiques sortis des prisons et des camps de concentration. La Belgique les accueillit avec le respect dû à ceux qui avaient souffert d'une dictature affreuse, leur offrant les

meilleures conditions pour vivre dans un pays où régnaient la liberté et la démocratie.

Les réfugiés albanais se dispersèrent aussi dans d'autres pays : Grèce, Italie, France, Allemagne, Royaume Uni, Amérique, Australie, etc.



Les Albanais "Arbereshë" durent abandonner La Morée de la Grèce lorsque la Grèce fut occupée par le Sultan turc Mehmet II en 1453. Traversant la mer Ionienne avec des navires Venetiens ils furent bien accueillis en Italie. Gravure de Jost Amman, s. XVI.

La bataille de Saver, 1385

Dans ce contexte de luttes intérieures, c'était le prince Balsha II qui en profita plus, car il réussit à étendre son domaine sur toute l'Albanie du Sud, du fleuve Mati à Vlora, suite aussi à son mariage avec la fille unique du Seigneur de Vlora. Mais la principauté de Topia était un obstacle à l'expansion de Balsha II. Entre temps les Ottomans avaient commencé leur avancée rapide dans les Balkans, profitant de la grande anarchie léguée par le tzar Douchan. Les princes de Bulgarie, de Grèce, de Macédoine, de Serbie, d'Albanie, de Croatie, etc. étaient divisés par des grandes rivalités. En dépit de la présence de l'ennemi commun à leurs portes, ils poursuivaient leurs guerres intestines. Certains princes arrivèrent à accepter la suzeraineté du Sultan, et, pire, ce quelque prince sollicita le concours des hordes ottomanes pour combattre leurs adversaires compatriotes.

En 1371, une armée de coalition balkanique livre bataille aux Turcs dans la plaine de Roumélie, emportant une belle victoire. Dans cette bataille participait un contingent armé d'Albanais sous le guide du prince Alexandre Skura. C'était le premier prince albanais cité dans les annales de la Roumanie, à qui venait attribuée historiquement la participation à une bataille contre les Turcs.

En 1384 les armées turques s'approchèrent des portes d'Albanie. Le premier choc fut pour la principauté de Durres. Charles Topia fut vaincu, mais il parvint à un compromis avec les Turcs qui lui rendaient ses possessions en échange d'une reconnaissance de vassalité envers le Sultan.

Balsha II, en tira profit de cette situation critique de son beau-frère et réussit à lui enlever Durres. C'était pour lui un des pas les plus importants vers la réalisation de son rêve de devenir le

souverain de l'Albanie entière. Mais le moment n'était guère propice. De leur côté, les Turcs ne laissèrent pas traîner les choses. Vers l'automne 1385, ils commencent une campagne militaire dirigée d'abord contre Balsha II, sous le nom d'expédition contre le « Pays d'Albanie ».

Une bataille décisive fut menée dans la plaine de Myzeqia à Saver. Balsha II, distingué plus par sa bravoure que comme stratège, engagea le combat avec seulement mille hommes, valeureux mais insuffisants à faire front à une armée de 10.000 turcs. Les Albanais succombèrent à une telle force 10 fois plus nombreuse et furent décimés. Le prince Balsha tomba en héros sur le camp de bataille. C'était un massacre ! Les Turcs amenèrent en captivité un grand nombre des jeunes gens et de jeunes filles en esclaves, et firent un immense butin. Ils s'emparèrent des beaucoup de forteresses et villes. A l'issue de la bataille de Saver, le nouveau prince de Shkodra, George II Balsha et les alliés de son oncle, tout comme Charles Topia, devinrent vassaux du Sultan. Les Turcs en outre avaient attaqué aussi le despotat albanais d'Arta en 1380, mais le prince Gjin Bue Spata les avait tenus en échec. Les Turcs revinrent à l'attaque en 1385, ils causèrent des grandes pertes à Gjin Bue Spata, sans pour autant réussir à le vaincre.

On peut donc imputer à la division féodale du pays, aux rivalités et aux conflits entre les princes, la défaite des Albanais dans leur premier affrontement avec les Turcs. Toutefois, même après la défaite de Saver, l'Albanie ne fut pas annexée, mais simplement placée sous la suzeraineté du Sultan. Il n'en reste pas moins que, avec la suzeraineté ottomane, le processus d'union du pays en un seul Etat Albanais fut sérieusement entravé. Entre temps les rois et les princes européens ne faisaient rien, occupés comment ils étaient à combattre l'un l'autre au lieu de s'unir à

faire front au grand danger qui les menaçait. Ils se bornaient à féliciter les princes albanais pour leur courage et leur capacité de contenir l'assaut des armées turques.

Les Albanais laissés seuls à la merci des ennemis ottomans, jamais n'ont perdu leur courage. Bien qu'en minorité de forces, en s'aidant entre eux et en profitant du terrain montagneux très âpre, affrontèrent pendant beaucoup d'années les hordes barbares turques, emportant même quelque victoire importante.

La bataille de Saver, reste un exemple unique pour le courage et le sacrifice démontré par les Albanais à défendre leurs terres, leur fois et leurs familles, affrontant une armée puissante turque, 10 fois supérieure en nombre d'hommes.

Dans l'aspect héroïque et de l'amour pour la patrie la liberté et la foi chrétienne, c'était une nouvelle Thermopyles, contre une autre puissance asiatique, qui tentait d'envahir l'Europe.

La bataille de Kosovo

1389

De cette bataille on a parlé et écrit beaucoup, mais selon une version tout à fait manipulée et falsifiée. Elle a été présentée comme une bataille héroïque et sainte des Serbes, tandis qu'elle avait été une bataille de la coalition balkanique, dans laquelle les Albanais formaient 50% de l'armée entière. Avant cette confrontation militaire historique, le prince de Shkodra, Balsha, à travers un accord secret avec le roi Lazare, avaient attaqué par surprise l'armée turque conduite par Lala Shakin, à Ploshnik (Trebigne) la décimant. Sur les 20.000 soldats turcs, 5000 seuls se sauvèrent. Cette victoire aplanit le chemin pour la formation

d'une plus large coalition balkanique contre les Turcs. Pour George II Balsha, c'était aussi la revanche de la défaite de son oncle à Saver. Alors que Balsha confirmait sa participation à la coalition balkanique antiturque, les nobles albanais n'eurent pas la même attitude. A l'instar de Balsha, seulement les princes Démètre Jonima, les frères Muzaka et un ou deux autres se joignirent à la coalition. Des autres princes albanais avaient accepté leur vassalité au Sultan. Une déception inexplicable !

Un événement important devait, parmi tous les autres, influencer sur la destinée des Balkans en général et de l'Albanie en particulier : la sanglante bataille de Kosovo. Il est désormais indiscutablement admis que les Albanais y ont largement participé. Parmi les chefs de la coalition, « les sept diables de l'enfer » comment les nomme le chroniqueur turc Idris Bitlis, trois étaient albanais, Balsha, Jonima et Muzaka. Mais on sait que d'autres princes albanais étaient présents avec leurs forces, les Castriotes et les Ducagjini.

Les chefs de la coalition avaient élu le roi serbe Lazare à la tête de l'armée balkanique. Selon le chroniqueur Idris Bitlis, les princes albanais avaient Balsha sous leurs ordres 50.000 soldats albanais, donc plus de la moitié des forces alliées.

Dans la réunion du Conseil de Guerre des chefs militaires balkaniques, George II Balsha, avait proposé hardiment de déclencher l'attaque général contre les Turcs, au lever du jour et non de nuit, afin d'empêcher aux ennemis de s'échapper vivants à la faveur de l'obscurité. Pour souligner, non seulement la présence mais aussi l'importance de la participation des albanais dans cette bataille, il suffit de citer le fait que le roi Lazare, avait placé en première ligne le prince albanais Demètre Jonima, avec la difficile mission de pénétrer à l'intérieur du territoire de l'armée turque, dont il s'acquitta avec succès.

La bataille de Kosovo, connue comme la bataille de « la pleine des merles » fut malheureuse pour la coalition balkanique. En ce juin 1389, les armées balkaniques (Serbes, Albanais, Roumains, Bosniaques, Hongrois, Polonais et Tchèques) subirent une défaite désastreuse. Les pertes furent grandes de deux côtés. Les chefs suprêmes des deux armées, Murad I et le roi Lazare, restèrent tués. De côté albanais périt dans le combat le Prince Théodore Muzaka. Après cette bataille funeste il ne fut pas question d'une nouvelle coalition.

La question du fond sur cette bataille de Kosovo, combattue dans la « plaine des merles » proche à Pristina, c'est la prétention de la part des Serbes, qu'elle était leur bataille sainte, où ils avaient versé leur sang pour défendre leur pays, le christianisme et l'Europe, sans tenir compte de la participation massive des Albanais et de la présence des autres alliés balkaniques et même de l'Europe Centrale. Ils sont obsédés de cet événement historique pour prétendre que le Kosovo leurs appartient de droit car, selon eux, c'est le berceau de la culture et de la religion de la Serbie, oubliant que leur berceau et leur symbole était Belgrade et les terres autour de cette ville qui tout le monde connaît comme capitale de la Serbie. Ils oublient aussi que dans la Kosovo ont eu lieu deux autres grandes batailles décisives, mai dans lesquelles les serbes étaient alliés des turcs, contre les forces du Prince et Général hongrois Jan Hunyade. En 1443 l'armée hongroise avait battu les turcs près de Nish (Nissus) et en 1448 elle avait été battue par les Turcs. Donc à qui on doit reconnaître le mérite et la gloire de pouvoir dire qu'ils ont versé leur sang au Kosovo ? Dans cette terre albanaise depuis des siècles le sang des Albanais a coulé pour défendre, aux prix de leur vie, leurs terres, leurs familles, leur honneur et leur identité historique.

Au présent, le 5% des serbes qui se trouvent dans le Kosovo, appartiennent aux colons installés par la Serbie, après les deux guerres mondiales, et n'ont rien à voir avec le passé. D'autre côté, les églises orthodoxes, retenues comme des sanctuaires de la culture serbe, ont été bâties sur les ruines des premières églises albanaises, dans les derniers temps, après l'an 1250. On sait que les églises catholiques au Kosovo (Dardanie) avaient été construites depuis les siècles II - III. C'est donc inconcevable cette acharnement absurde de prétendre la chose d'autrui pour soi. A qui les Serbes veulent faire croire de tels contes fantastiques ? Sûrement seulement à eux-mêmes.



MURAT I (1326-1389)
Gravure ancienne
Le Sultan qui resta tué
dans la bataille de Kosovo
en 1389 où le Turcs
l'emportèrent sur
la coalition balkanique

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Les quatre batailles de Kosovo

On cite et glorifie toujours la fameuse bataille de la « Plaine des Merles » comme une bataille des Serbes contre les Turcs. Et on ne dit rien de trois autres grandes batailles historiques menées par les Hongrois et leurs alliés, sous le guide du grand général, le prince Jan Hunyadi, père du roi Mathias Corvin.

Dans la première bataille perdue de Kosovo en 1389, participèrent les forces unies des Serbes, Albanais, Bulgares, Roumains, Tchèques et Polonais, où les forces albanaises formaient le 50% de toute l'armée des confédérés. Tandis que dans les trois autres batailles c'était l'armée hongroise qui risqua le combat contre les Turcs avec deux victoires en 1443 et 1454, et une défaite en 1444. Trois batailles se déroulèrent au Kosovo, où les serbes s'étaient alliés aux turcs. Dans la bataille de Varna 1444, les Serbes s'opposèrent à Skanderbeg pour l'empêcher d'aller en aide aux hongrois, dont la défaite des Hongrois, qui à leur tour prirent la revanche battant les turcs à Nish en 1454.

La chronologie des quatres batailles du Kosovo

1389 – Bataille de la « Plaine des merles » près de Pristina (Kosovo) gagnée par les Turcs.

1443 - Bataille de Nish (Nissus) (Kosovo). Victoire des Hongrois sur les Turcs.

1444 - Bataille de Varna perdue par les Hongrois

1454 - Bataille de Nishi Kosovo. Victoire des Hongrois sur les Turcs.

Il résulte que les Hongrois ont combattu trois fois contre les Turcs dans le territoire de Kosovo. Ils ont versé leur sang généreux, donc, ils auraient pu prétendre que le Kosovo était leur berceau, l'occuper et le coloniser, comme ont fait les Serbes. Rien de plus absurde de part de la Serbie, de prétendre la terre autrui, où ils n'ont jamais habité ni avant, ni après les invasions slaves, sinon en occupant féroce, cherchant d'imposer leur culture et l'usage, sans en réussir jamais. Les albanais de Kosovo, ont dû endurer les méfaits des serbes, mais sans se plier à leur prétention de retenir propre une terre qu'il n'avait jamais habité auparavant. Une région tout-à-fait illyrienne, donc albanaise depuis de milliers d'années.

Une autre question soulevée par les serbes, était celle des églises et monastères orthodoxes, qui se trouvent au Kosovo, sur la prétention qu'ils témoignent de la religion et de la culture serbe, oubliant que ces constructions ont été élevées sur les ruines des églises catholiques albanaises. Lors de la première invasion des barbares païens slave-serbes, s. VII-VIII, les églises et d'autres lieux de culte catholiques furent détruits. Sur ces ruines, les serbes, devenus chrétiens orthodoxes dans l'an 1000, et descendus au Kosovo vers 1200, se mirent à bâtir leurs églises et monastères. Prétendre de construire sa propre gloire et bien-être sur les malheurs des autres, cela n'est pas du tout noble, mais tout-à-fait un comportement bas et indigne.

Arrivé à ce point, on peut conclure, que sur le plan historique, il résulte clairement que les slaves sont les derniers venus dans le Balkans, où les Illyriens et les Albanais y étaient présents depuis de millénaires. D'où, les prétentions de Serbes, ils prennent un sens d'arrogance de se considérer patron des biens et propriétés des autres.



Combat entre Albanais et Turcs dans une gravure allemande.

Jost Amman, s XVI.

Considérations

Jusqu'ici nous avons présenté cette partie de l'histoire albanaise qui met en évidence la ligne évolutive d'une origine commune des peuples Pélasges – Illyriens – Thraces – Albanais. Une théorie effective qui nous a été transmise de l'antiquité à travers les plus illustres personnages de la civilisation humaine comme : Homère, Hésiode, Hécatee, Hérodote, Thucydide, Virgile, Plin l'Ancien, Diodore de Sicile, Polybe, Strabon, Plutarque, Tite Live, Tacite, Denys d'Halicarnasse et les autres auteurs anciens. Cette vision a été renforcée par des auteurs modernes très équitables dans leurs affirmations, bien que parmi ces derniers il y eut, et il y a, quelque scepticisme mal fondé, et quelque voix contradictoire vers une vérité prouvée par des faits

et des documents gravés sur les marbres et les pierres, qui nous parlent clairement des temps reculés de l'histoire humaine, avec l'une des plus anciennes langues d'Europe, gardée à travers les millénaires, des Pélasges aux Albanais, et dont les racines se conservent encore à nos jours dans la langue albanaise.

Le passage d'une situation historique à un 'autre s'est produit selon un processus et une périodicité bien précise, qui a maintenu indivisibles les liaisons héréditaires de ces peuples. C'est très évident que les anciens Pélasges, Illyriens et Thraces, sont de la même origine, race et langue, qu'à l'instar de leurs frères ou cousins Celtes, Gaulois et Ibères. Ils sont à la base du développement ultérieure de la civilisation en Europe, pendant plusieurs siècles, de la profondeur de la préhistoire jusqu'à la naissance et la floraison de la civilisation hellénique (grecque). Mais il faut aussi savoir donner « à César ce qui appartient à César » et si le développement des anciennes civilisation préhelléniques s'était produit sur ce territoire qui prit le nom de « Grèce », beaucoup plus tard, on ne peut pas affirmer que c'était un phénomène de culture et de progrès « grec » quand ces termes « Grèce et Grecs » n'existaient pas du tout à ces temps – là. On sait que les Hellènes commencèrent à se former vers 800 ans av. J.C. sur les civilisations précédentes des Pélasges : Crétoise ou minoenne, Achéenne ou mycénienne, Dorienne, Ionienne, Etolienne, Eolienne, Troyenne, etc. qui étaient tous des Pélasges et pas du tout des Hellènes (Grecs). Comment peut – on concevoir comme civilisation « grecque », une civilisation produite par des peuples beaucoup plus antérieurs et plus antiques, qui parlaient une langue tout à fait différente, celle des Pélasges, lesquels se révèlent être les ancêtres des Albanais, le seul peuple qu'encore de nos jours parle leur langue ? L'histoire doit être revue du fond au comble pour redonner à elle

sa vraie dimension et de ne pas procéder selon de critères rigides, semblables à une théorie « dogmatique » inébranlable, qu'on ne peut pas contester. Les faux « tabous » doivent être abattus sans aucun doute, sinon la conception de l'histoire se remplit de fanatisme jusqu'à l'absurdité, dans l'effort de maintenir ses prérogatives « absolues », même au prix d'un mépris général. Mais nous devons retourner à notre cas. Les Albanais après avoir surmontés la période de la domination romaine, qui prit fin avec la dissolution de son « Empire d'Occident », commencèrent à songer à leur unification nationale. Bien que leurs terres fussent envahies par les hordes barbares slaves, les Albanais réussirent à se dresser vers 1355, à construire leurs principautés indépendantes, à reconnaître leurs princes et à regarder vers l'Europe. C'était le moment le plus favorable aux Albanais pour s'organiser en un Etat, mais malheureusement d'autres tempêtes funestes devaient s'abattre sur eux. L'Empire Ottoman avait acquis une puissance redoutable et avoir établi d'étendre ses territoires vers l'Europe, avec la prétention de conquérir tout le vieux continent et de l'annexer à son Empire. Pour ceux qui suivent l'histoire et nos chers lecteurs, on sait que l'Empire Ottoman avait déclenché la guerre sainte pour envahir et asservir l'Europe des chrétiens, dans quatre fronts : Espagne, Italie, Balkans et Russie. Parmi les victimes de cette tentative d'expansion figurent les pays balkaniques, et, parmi les premiers l'Albanie, qui devait servir à catapulter les turcs en Italie, donc dans l'Europe Occidentale. Il nous est parvenu un document très explicite, envoyé par le Sénat de Venise au Pape Paul II, le 2 juillet 1467 : *« Si, que Dieu nous protège, le littoral albanais est occupé, il ne restera plus à l'ennemi qu'à passer en Italie dès qu'il le jugera opportun, pour le plus grand mal de toute la Chrétienté. »*

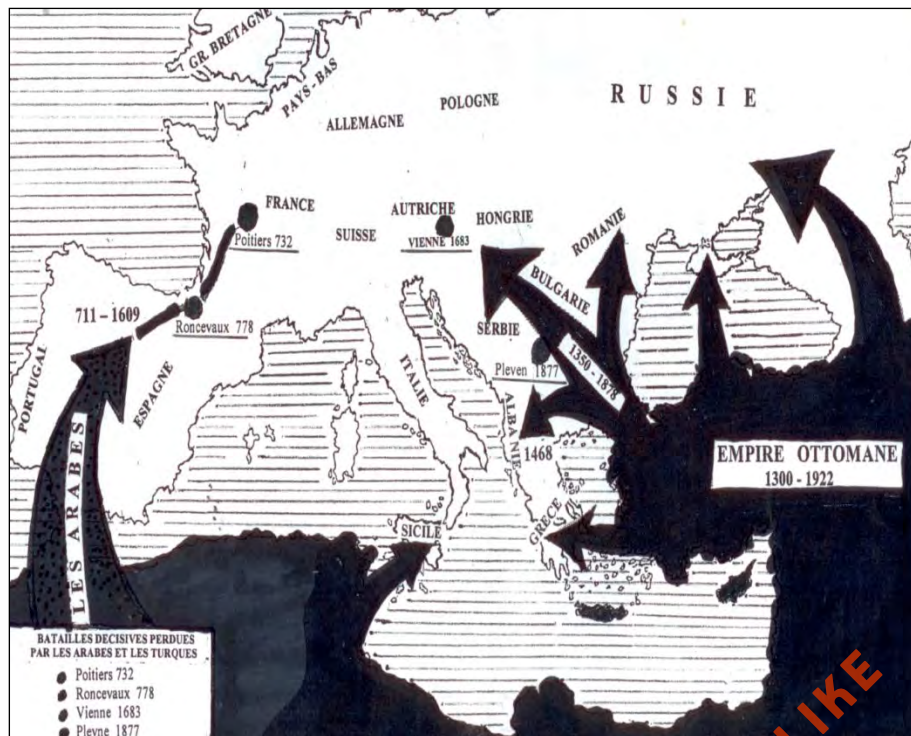
Chapitre III

OCCUPATION OTTOMANE

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

L'Europe sous la menace islamiste -ottomane

Les armées musulmanes attaquèrent l'Europe de quatre côtés :
Espagne et France, Italie, Balkans et Russie.



Les grandes batailles historiques, gagnées par les européens, qui empêchèrent aux turcs d'envahir l'Europe.

- Poitiers, 732
- Roncevaux, 778
- Vienne, 1683
- Plevne, 1878.

La grande menace

Pendant plusieurs décennies, les états d'Europe n'eurent conscience du danger qui les menaçait. Dominés par leurs étroits intérêts féodaux et leurs profondes divisions, ils n'aidèrent absolument pas les peuples des Balkans aux prises avec l'envahisseur ottoman. Pire. Ils cherchèrent à profiter de la poussée turque pour s'assurer des avantages territoriaux aux dépens des leurs rivaux. Toutefois en ces années critiques pour l'Europe, deux pays se dressèrent vaillamment contre l'envahisseur islamique, arrêtant son avancée et permettant aux autres pays menacés de se préparer à lui tenir tête : la Hongrie et l'Albanie avec leurs prestigieux stratèges, Jan Hunyadi et George Castriote Skanderbeg.

D'un autre côté, Venise cherchait à s'infiltrer en Albanie et elle réussit à prendre Durres en 1392, occupant l'année suivante les villes de Shkodra, Lezhë, Drisht, Danje et Shas, de la région Nord-Oues d'Albanie. Cette invasion, les Vénitiens l'avaient justifiée comme une espèce de bouclier défensif contre les Turcs qui avaient déjà donnés des signes de pousser fort à la conquête d'Albanie. Entre temps les princes albanais avaient repris les combats entre eux et le pays plongeait dans l'anarchie.

Après la bataille de Savre en 1385, les Turcs avaient déjà mis les pieds en Albanie et avaient pris diverses villes. En 1413, ils établissent dans la ville de Krujë une garnison et un gouverneur ottoman, après avoir contraint le prince Gjon Castriote à leur consigner en otages ses quatre fils : Jovan, Reposh, Constantin (Stanish) et Georges. Puis, les Turcs ils prirent, une après l'autre, les villes de Vlora, Kanina, Berat, Gjirokastrë, Delvinë, Permet, Konitza (1417). Mais cette fois le Sultan Mehmet I^{er} avait décidé

autrement. Toute l'Albanie du Sud fut annexée à l'Empire. Les nobles locaux se virent dépouillés de leurs pouvoirs féodaux. L'administration turque se substitua à l'albanaise. L'établissement du pouvoir turc sur l'Albanie du Sud était pour cette région une vraie calamité. Les turcs se livrèrent au pillage et à la destruction totale. Les chroniqueurs turcs eux-mêmes font état d'une pratique barbare, qui meurtrit les sentiments les plus intimes des Albanais : le rapt des enfants, destinés à devenir janissaires ou à être vendus comme esclaves sur les marchés d'Asie, et à remplir des de filles les sérails des sultans et princes turcs, sans tenir compte des massacres exécrables sur la population inermes, faisant de pyramides avec leurs têtes.

Mais en 1421 l'opposition armée se répandit aussi bien dans le Sud que dans le Nord d'Albanie. Une expédition turque, à laquelle prit part le Sultan, entra en Albanie sous le commandement du fameux général Isa Bey Evrenos. Les Albanais s'y opposèrent avec grand courage et acharnement mais à la fin durent céder. Les Turcs l'emportèrent mais non de façon décisive.

Entre temps dans le Centre et le Nord d'Albanie trois principautés étaient devenues puissantes: celle des Dukagjini, des Castriote et des Arianiti. Leurs populations étaient considérées parmi les plus fortes et guerrières. Dans ce contexte, les Dukagjini, selon une tradition, auraient eu pour lointain ancêtre un duc Gjin d'origine française, du temps de la deuxième croisade. Les Aryanités, s'étaient fait remarquer au XI^e siècle, avec David arianité, général de l'empereur Basile II.

Alors que les Castriote étaient des princes plus récents, originaires de la région de Has, dans les montagnes du Nord. Avec les princes Paul et plus tard Gjon, ils agrandirent leurs domaines et, vers le XIV^e siècle Gjon Castriote, étendit son pouvoir sur les régions de Dibrë, Mat, Kurbine etc., ayant accès

aussi à la mer Adriatique, avec capitale Krujë. Gjon avait battu les Turcs en deux batailles successives. Mais la résistance albanaise ne pouvait faire front aux armées puissantes de l'Empire Ottoman, et dut se plier et se rendre. Les victoires sporadiques des princes albanais n'empêchèrent pas les Turcs d'envahir l'Albanie. Le prince Gjon Castriote subit un grave défit en 1413 par l'armée du Sultan Mehmet I, suite laquelle il dû accepter les conditions de vassalité, dictées par les Turcs et consigner en otage ses quatre fils, parmi eux, Georges, de huit ans, qu'était le plus petit, le plus intelligent et capable, lequel fut épargné, tandis que ses trois frères, Reposh, Jovan et Stanish, furent éliminés, pour effacer toute leur prestation au règne d'Albanie, après la mort de leur père, Gjon Castriote. Mais les Albanais enserrés dans leurs montagnes inaccessibles, se préparaient à leur grandiose épopée nationale, qui aurait rempli de stupeur et d'admiration l'Europe entière. Nous devons affirmer que cette partie de l'histoire, on ne comprend pas la raison, a été falsifiée et détournée. Malheureusement par des historiens d'aujourd'hui qu'ont perdus le sens de l'histoire.

Gjon Castriote été contraint d'accepter la suzeraineté du Sultan. Dans cette situation précaire, quand les Turcs étaient en train de déclencher leurs attaques redoutables à la conquête finale d'Albanie, pour ouvrir leur passage vers l'Europe surgit un homme courageux le prince Georges Aryanite, qui se montra un vaillant capitaine, et réussit à tenir tête aux turcs, leur infligeant des défaites importantes. Le nom d'Aryanite commença à courir dans les cours des rois et princes d'Europe et recevoir les louanges du Pape, mais aucune aide et soutien effectif matériel. Il avait réussi à battre les Turcs en deux batailles successives en 1433 et 1435. Mais la résistance albanaise ne pouvait faire front aux armées puissantes de l'Empire Ottoman et dut se plier et se

rendre. Les victoires sporadiques des princes albanais n'empêchèrent pas les Turcs d'envahir l'Albanie. Ayant battu Gjon Castriote, les Turcs occupèrent ses domaines, du fleuve Shkumbini au fleuve Mati. Le prince Gjon, enserré dans sa capitale de Krujë, désormais, il était devenu un vassal du Sultan. Tandis que Georges, le plus petit de ses quatre fils, en otage, il était éduqué et scolarisé ensemble au fils du Sultan Mehmet I, Murad II, deux ans plus âgé de Scanderbeg. A la mort de son père en 1421 Murad II, il devint Sultan à l'âge de 18 ans, lorsque Scanderbeg en avait 16. Ayant grandi ensemble, Murad connaît bien les capacités et qualités de Scanderbeg. Il le tient à sa côté, lui confiant d'hautes charges militaires dans l'armée turque et le considérant son bras droit. Scanderbeg devint un de plus grands généraux de l'armée turque. Combattant pour le Sultan Murad II, il moissonnait victoire après victoire, grandissant l'empire, et y acquérant une grande réputation comme grand et invincible stratège. Le Sultan, qui craignait sa puissance qu'il avait acquise, ayant que son père, le prince Gjon Castriote été mort, ne lui restituait le règne. Scanderbeg, il avait compris que le Sultan, craignant de sa renommée e capacité, l'aurait éliminé, a la première occasion, il déguisa ses ambition au règne, attendait le moment opportun pour quitter le Sultan, reprendre le règne et libérer son pays et son peuple du joug ottoman.

La glorieuse épopée des Albanais sous le guide de Georges Castriote Scanderbeg



GEORGES CASTRIOTE SCANDERBEG

(1405-1468)

Portrait par Cristofano Dell'Altissimo
Galleria degli Uffizi, n Firenze.

Suite la prise en otage par le Sultan Mehmet I, le plus petit des fils de Gjon Castriote, Georges, le cadet, avait alors l'âge de 8 ans. Ses trois frères furent éliminés, tandis que Georges, épargné, fut tenu à la cour du Sultan Mehmet I et plus tard du Sultan Murad II, deux ans plus âgés de lui, avec lequel il était grandi et formé dans les écoles militaires. Grand, de bel aspect, intelligent, et rompu aux exercices du corps, il fit impression à la cour. A 18 ans il quitta le palais, recevant le diplôme de Spahi (officier). Il se mit en évidence dans les combats et en peu de temps il arriva à gagner le titre de « bey » et le nom d'Iskander (Alexandre) dont Skanderbeg, comparé à Alexandre le Grand. Aux commandes de l'armée turque, il se distingua pour ses capacités militaires et ses victoires, dans des importantes expéditions et batailles, notamment pour les actions de la chevalerie, son arme préférée. Ces campagnes militaires se déroulaient en Asie, contre les Perses et d'autres pays.

La source la plus crédible sur la vie et les faits de Georges Castriote Scanderbeg, nous vient de Dhimiter Frangu qui avait vécu la période historique de la vie de l'Héros National et qui, 12 ans après la mort de Scanderbeg, avait écrit et publié en latin sa biographie et son histoire en 1480. Même d'autres auteurs, comme Marin Barleti, Paolo Jovio, avaient écrit des biographies réelles sur lui. Donc on ne doit pas prêter attention à d'autres biographies manipulées écrites plus tard. D'autre côté les chroniqueurs turcs de la cour du Sultan, cherchaient à amoindrir son importance ; des autres étaient loin du temps de ses entreprises glorieuses ; des écrivains voulaient acquérir une gloire littéraire, lui dédiant des œuvres en poèmes, romans, où l'imagination surpassait tout réalité pour lui rendre grandeur et gloire.

Le plus crédible était donc le Père Dhimiter Frangu, qui résulte d'être été au service de son père), et qu'avait suivi Scanderbeg dans toutes les campagnes militaires et, après la mort de l'Héros s'était réfugié à Venise, où il avait écrit en 1480 une biographie de Scanderbeg en latin. Ce livre, traduit en italien, fit l'objet de plusieurs publications de 1431 à 1679, et fut traduit, rédigé et publié en français, allemand, espagnol, anglais, polonais, grec, etc. L'autre écrivain Marin Barleti n'avait pas rencontré lui-même l'Héros, mais avait bien connu les Princes, les généraux, les capitaines et les soldats qui avaient combattu toute la vie sous les ordres et au côté de Georges Castriote et parmi eux quelque vieillard qui l'avait connu personnellement et qui l'avait suivi partout, pour Lui servir avec son admirable fidélité.

Scanderbeg, qui, grandi dans la cour d'Istanbul et, qui avait été converti par force à l'islam, n'avait jamais oublié son origine, sa famille, son peuple, sa Patrie et sa foi. Il tenait auprès de lui des hommes fidèles jusqu'à la mort pour la cause de la liberté, lesquels lui parlaient de son père, le prince Gjon Castriote, de sa mère Voïsava, des ses frères, de son peuple, de sa principauté, de la gloire du passé, de l'Albanie et de la beauté de ses majestueuses montagnes. Il aimait écouter les chants épiques des rhapsodes de son pays. Il conservait jalousement sa foi chrétienne dans son cœur et son esprit. Il était resté Albanais et chrétien à 100% dans la profondeur de son âme. Tout ça il l'aurait démontré au moment opportun, et le moment arriva.

Pour ses grandes qualités guerrières, pour sa conduite impeccable, pour son noble comportement, pour son intelligence et sa fidélité envers le Sultan, celui-ci, décida de lui confier la commande de la chevalerie dans la bataille historique de Nish (Nissus), au Nord du Kosova, contre l'armée hongroise conduite par le prince et général Jan Hunyadi. Les ministres avaient

conseillé au Sultan de ne pas faire confiance au Scanderbeg, et de ne pas l'amener dans ce combat décisif, entre Ottomans et Chrétiens en terre balkanique tout près de sa patrie, l'Albanie. Mais le Sultan décida de sa tête. Le 3 novembre 1443, l'armée hongroise, renforcée par des détachements des autres pays balkaniques, mais aussi par des Albanais, excepté les Serbes, alliés aux Turcs (que le lecteur tient bien présent ce fait), franchit le Danube et déclencha son offensive en direction de Nish (Nissus), où s'était repliée l'armée turque sous les attaques véhéments des Hongrois. C'était le moment de cueillir l'occasion propice à la réalisation de son rêve. Scanderbeg donna le coup mortel aux Ottomans, empêchant à sa cavalerie d'intervenir dans la bataille selon le plan établi. C'était la grande défaite pour l'armée turque. Scanderbeg en profita. Et avec 300 cavaliers albanais et son neveu, le prince Hamza, il quitta le champ de bataille en direction de l'Albanie, entrant par la région de Dibrë, de Mati et de Kurbine, qui se soulevèrent à son passage en une insurrection générale contre l'occupation ottomane. Le 28 novembre 1443, sur la tour de Krujë, était hissé le drapeau rouge à l'aigle noire, symbole des Castriote, qui devint le drapeau national des Albanais pendant toute son histoire jusqu'à présent.

C'était le début de la grande et glorieuse épopée historique des Albanais, sous la conduite de leur prince et roi, Georges Castriote Scanderbeg. La nouvelle de cet événement se répandit toute de suite en Europe, et fut salué comme un bon signe, dans cette lutte de portée continentale, entre deux cultures tout à fait diverses, qui cherchaient à imposer leur domination dans cette partie de la terre. Entre temps, le Prince avait repris ses domaines, les étendant au Sud et vers la Macédoine, y établissant des fortes garnisons dans les citadelles fortifiées de Pétrela,

Petralba, Stelush, Tarnach et Sfetigrad, celle-ci la plus importante, à la frontière avec la Macédoine.

Pour faire front aux Ottomans, George Castriote organisa l'Assemblée des princes albanais dans la ville de Lezhë, qui était soumise à Venise. Y participèrent presque tous les princes : George Arianite, André Topia, Nicolas Dukagjini, Moïsi Golemi, Théodore Korona-Muzaka, Lek Zakaria, les Skuraj, les Spani, etc. C'était la création de la « Ligue Albanaise de Lezhë », qui élut comme premier Prince, George Castriote Scanderbeg, en même temps chef suprême de l'armée albanaise. La Ligue décida la création d'une armée régulière qui, au besoin, aurait pu être renforcée par des forces volontaires, qui devaient porter secours à l'armée permanente au moment de l'appel au combat.

Ainsi les Albanais, sous le guide de leur Prince et grand combattant Scanderbeg, réussirent à tenir tête pendant 25 ans à la plus grande force militaire de l'époque, celle de l'Empire Ottoman, qui s'était lancé à la conquête de l'Europe, mais qui butta sur le bouclier infranchissable et sur l'épée et le bras puissant de George Castriote Scanderbeg !

Sous son guide, les Albanais menèrent 24 batailles successives, toutes gagnées, surprenant les cours royales d'Europe, et en même temps leur permettant de s'organiser mieux, contre la poussée formidable des armées islamiques, qu'accompagnée de grands massacres, destructions, viols et rapt, voulaient envahir le vieux continent, pour y imposer leur foi, leurs lois, et leurs règles, après avoir rasé au sol, royaumes et nations, capitales et villes, et avoir détruit toute forme de civilisation chrétienne, qui venait considérée comme une conception « satanique ». D'après le Koran, tuer un infidèle (chrétien) signifiait s'assurer le Paradis.



Rentrée de Scanderbeg en Albanie, pour reprendre son règne.
Gravure allemande par Jost Amman, XVI s.

De victoire en victoire

La première bataille et victoire de l'armée albanaise sous la conduite de George Castriote Scanderbeg, était celle de Torviol en juin 1444. En octobre 1445 et en septembre 1446 les Turcs subirent deux autres défaites, à Mokra et à Otonete, non loin de Dibrë. Ces victoires suscitèrent l'enthousiasme du pays et attirèrent l'attention des cours européennes et du Vatican. Lorsque George Castriote était en train de combattre bataille après bataille contre les Turcs en Albanie, et d'affronter des ennuis provoqués de part de la République de Venise, les Hongrois décidèrent d'intervenir avec leur puissante armée et le 18 octobre 1444 livrèrent bataille aux Turcs dans la plaine de

Kosovo (troisième grande bataille, que les serbes ne citent jamais, ayant été alliés des ottomans), et en subirent une grande défaite. Skanderbeg y avait manqué au rendez-vous, empêché par le roi de la Serbie, Brankoviç. Skanderbeg dut ouvrir le passage par des combats et quand arriva au champ de bataille, celle-ci était perdue par le Hongrois. Pour se venger de la trahison du roi serbe, Skanderbeg ravagea toute la Serbie donnant à ses troupes liberté au pillage des villes et des campagnes.

Les Turcs décidèrent d'attaquer tout droit au cœur d'Albanie, avec une armée de 100.000 hommes guidé par le Sultan Mourad II en personne, qui mit le siège à la forteresse de Krujë, capitale de Skanderbeg, le 14 mai 1450. Le grand capitaine albanais resta en dehors du siège, harcelant l'armée ottomane avec des attaques et des embuscades incessantes, par des petites unités mobiles, jour et nuit. Après quatre mois et demi de siège sans résultat, l'hiver approchant, Mourad II leva le camp, battant en retraite non sans avoir laissé sous les remparts de Krujë quelques 20.000 tués. Il regagna Andrinopole où après peu de temps il décéda en raison du grand chagrin de l'échec subi. Lui succéda le fils Mehmet II dit le Sanguinaire, pour sa cruauté, qui prit Constantinople en Mai 1453.

Le succès de Krujë eut un retentissement considérable aussi bien dans le pays qu'à l'étranger. Des félicitations de divers souverains d'Europe ne manquèrent pas de parvenir au prince albanais à l'occasion de son éclatante victoire, mais qui ne furent pas accompagnées d'aides substantielles. Les pays européens, se contentaient de suivre les événements et les exploits héroïques des Albanais et de Skanderbeg. Les éclatantes victoires, l'élevèrent en héros, mais qui ne furent pas accompagnées d'aides substantielles. Les pays européens, se contentaient de suivre les événements et les exploits des Albanais et de

Skanderbeg, comme s'agisse d'une scène de théâtre, nonchalants devant le grand danger qui pesait sur l'Europe et sur leurs têtes.

En 1453, Skanderbeg se rend en personne à Naples, pour rencontrer le roi Alphonse d'Aragon. Cette visite décida le roi Alphonse à s'engager à l'aider. De son côté Skanderbeg avait lancé l'idée d'une coalition balkanique entre Hongrois, Serbes, Albanais et Raguse. Les Turcs décidèrent d'intervenir en 1454 contre cette alliance et attaquèrent la Serbie, mais subirent une grave défaite de part de Jan Hunyadi. Une autre bataille historique combattue en terre de Kosovo.

En 1455 les Albanais subirent une triste défaite devant la ville de Berat, suite à la trahison du Prince Moïs Golem, qui avait guidé jusque-là une armée turque de 40.000 hommes.

Mais en 1456 Skanderbeg en revanche écrasa une autre armée turque, à Oranik. Et il fit le grand geste de magnanimité, pardonnant Mois Golem de sa trahison. L'intensité des attaques de la part des Ottomans mit à rude épreuve les forces albanaises, qui se virent confrontées à une autre grande expédition de 40.000 hommes sous la guide d'Isa Pacha et du neveu de Skanderbeg, le prince Hamza, qui avait trahi son oncle pour les Turcs, lesquels l'avaient nommé gouverneur de Krujë, pour lui prendre la place, en cas de victoire. La bataille se déroula dans la plaine près du fleuve Mati en 1457. Les turcs attaqués par surprise de toutes parts, par les forces albanaises, y subirent une perte sans précédent. Le traître Hamza lui-même fut capturé et mis en prison à Naples. Dans cette bataille dite de Fushë Kuqe (Pleine Rouge) près du fleuve Mat, les Turcs subirent une défaite mémorable très sanglante, dont le peuple se souvient encore : « *Le sang était monté jusqu' au ventre des chevaux, et les corps des hommes y nageaient coupés en tranches* ». Cette victoire eut grande répercussion en Europe. Désormais Skanderbeg était regardé

comme un Héros de la liberté et de défenseur de son pays, de l'Europe et de la Chrétienté.



Scanderbeg reçoit les Ambassadeurs Turcs. Gravure par Jost Amman, XVI s.

Espoir et déception

Pour permettre au pays de reprendre haleine, Scanderbeg accepta en 1460 l'offre que lui fit le Sultan d'une trêve de trois ans. George Castriote profita de ce répit pour aller au secours de son allié, le roi de Naples, Ferdinand., Fils de son ami le roi Alphonse. En effet, le souverain aragonais se trouvait aux prises avec les barons du pays, qui voulaient installer sur le trône René d'Anjou. En 1461, Scanderbeg aborda en Italie où il fit front aux troupes ennemies sous la guide de Jacopo Piccinino, un de capitaines les plus vaillants d'Italie, et y remporta deux victoires, l'une à

Barletta, l'autre à Trani, aidant ainsi le roi à réprimer la révolte et à raffermir son pouvoir chancelant.

Les succès du grand Héros et sa notoriété désormais avaient rempli les cours de toute l'Europe. Le Vatican le considérait comme le champion du Christianisme. Le Pape Calliste III le convie à participer à une grande croisade contre les Turcs. Pius II, successeur de Calliste, continua son effort, et en novembre 1463 la croisade fut ouverte et devait partir du port d'Ancône, où s'étaient réunis les participants européens qu'avaient concordé de la mettre sous le guide de Scanderbeg.

Mais cette croisade avorta totalement après la mort inopinée du Pape Pius II en 1464. Les Albanais se trouvèrent une fois de plus seuls face à face avec le Sultan. Les cours d'Europe et les Papes suivants se bornaient à lui faire simplement de grandes louanges et à lui donner courage en paroles et bénédictions.

Mehmet II en 1466, déclarant la guerre sainte contre les Albanais, prit la tête de l'armée impériale au grand complet, forte de 150.000 hommes. Le Sultan « Sanguinaire » avait décidé d'exterminer les Albanais, qui, aux dires du chroniqueur turc Idris Bitlis : *« . jamais, devant à aucun roi étranger, ils n'ont passé à leur cou le collier de la soumission »*. Un grand éloge aux Albanais que venait d'un ennemi.

C'était le second siège de Krujë. La ville assiégée opposa une résistance héroïque aux farouches attaques des Turcs. Après deux mois de tentatives infructueuses, le Sultan, s'éloigna en juillet 1466 avec une partie de ses forces, laissant Ballaban Pacha à poursuivre le siège. Ballaban Pacha était un général d'origine albanaise parmi les meilleurs de l'armée turque, mais qui avait trahi son peuple et sa foi. En décembre 1466, en pleine guerre, George Castriote, fut contraint de se rendre à Rome. Paul II se borna à lui verser 3000 écus, désigné au trésorier Dhimiter

Frangu, une simple et misérables aumône, avec grande déluision de Scanderbeg. Puis, au mois de janvier de l'année suivante, il à Naples, pour tenter d'obtenir de Ferdinand les secours dont il avait un si pressant besoin. Mais le Pape Paul II ainsi que le roi Ferdinand trop loin du théâtre de la guerre n'estimèrent jamais à sa juste valeur ni la résistance albanaise, ni sa portée pour l'Europe. Scanderbeg repartit fort déçu de ces mauvais résultats. En avril 1467, les Albanais remportèrent une autre victoire, mettant en fuite une armée turque qui venait au secours de Ballaban Pacha. Quelques jours plus tard, libérant Krujë de son long siège, ils défirent Ballaban pacha lui-même, qui périt dans le combat.

Resté seul, Scanderbeg dut s'appuyer sur la population albanaise et ses vaillants et courageux capitaines. C'était en 1467, que le Sultan Mehmet II décida de mettre fin à cette résistance et se mit à nouveau à la tête d'une immense armée de 150.000 hommes, assiégeant Krujë, pour la troisième fois. L'armée turque voulait s'en prendre même aux populations locales, les villes et les campagnes étant désertes, car les habitants, comme toujours dans ces cas, avaient gagnées les montagnes. Nombreuses furent les familles des régions littorales qui passèrent en Italie, où furent accueillies et installées, en Poulie, Calabre, Sicile, où se formèrent les communautés des Arbereshes, toujours présents depuis 500 ans dans ces endroits. Le sultan Mehmet II échoua même cette fois devant Krujë et quitta le champ de bataille à son grand regret. Scanderbeg retiré désormais à Lezhë, tenta de renforcer et reconstituer « La Ligue Albanaise », convoquant tous les nobles à une nouvelle assemblée, qui devait se tenir à Lezhë en 1468.

Entre temps, bien que en plein hiver, une armée turque venant du Nord, faisait marche sur l'Albanie. Scanderbeg se préparait une fois de plus à aller au-devant de l'ennemi à la tête de ses

armées, lorsqu'il fut brusquement terrassé par une attaque de fièvre malarique. Épuisé par tant de épreuves, il ne put résister à la maladie. Entre temps les forces albanaises avaient remporté une éclatante victoire sur l'armée turque. C'était la première fois que les Albanais gagnaient une bataille sans le guide de leur grand Prince.



Bataille de l'armée albanaise de Scanderbeg contre les turcs.
Gravure allemande du XVI s. par Jost Amman

C'était le prince Lek Dukagjini qui lui apporta la bonne nouvelle, peu avant de son décès. George Castriote Scanderbeg, à la mémoire duquel devait s'attacher une gloire éternelle, mourut à Lezhë le 17 janvier 1468. Autour de son lit, s'étaient réunis tous les princes et les capitaines qui l'avaient soutenu pendant 25 ans de victoire en victoire, émus et en larme, pour cette grande perte qui plongeait dans le deuil tout un peuple, qui lui en avait reconnu son Grand Héros National et son Roi

glorieux. Nulle appréciation n'a mieux résisté à l'épreuve du temps que celle affirmant que George Castriote Scanderbeg a bien mérité le titre de « Héros National des Albanais » que lui ont reconnu les générations postérieures.

Ses mérites exceptionnels lui ont valu une place particulière dans l'histoire de son pays et de l'Europe. Il a été avant tout un éminent dirigeant militaire et il n'est pas exagéré de le ranger parmi les majeurs stratèges de son siècle. Ses exploits militaires se maintinrent, certainement, dans le cadre d'une guerre défensive, conditionnée par les peurs de possibilités matérielles qu'offraient un petit pays. Mais portant il résulte revident le fait que les forces albanaises, constamment inférieures en nombre, ils ont réussi à tenir tête à la furie turque et à l'emporter dans plus de 24 batailles, conduits par leur Prince et Roi indomptable. A remarquer les batailles gagnées sous les murs de Krujë où l'armée impériale en grand complet, conduite par deux Sultans illustres. Cela ne peut être dissocié des valeurs de Scanderbeg en tant que stratège et homme de guerre. Ce n'est pas par hasard que le théoricien militaire anglais J. Wolfe écrivait en 1756, que Scanderbeg : « ...surpasse tous les capitaines, anciens et modernes, dans la conduite d'une petite armée défensive. »

Dans les circonstances créées par la poussée ottomane vers le cœur même de l'Europe, on ne peut pas nier à Scanderbeg son rôle de défenseur de la civilisation européenne, comme soldat de la Renaissance. George Castriote Scanderbeg prit lui-même conscience de cette tâche historique. Sa résistance permit à l'Europe de s'organiser. En 1475 l'armée navale, surtout vénitienne et espagnole, réussit à détruire la flotte turque à Lépante, dans une bataille mémorable qui mit fin à la puissance navale de l'empire ottomane, l'empêchant d'entreprendre une invasion de l'Italie, dont les conséquences auraient été

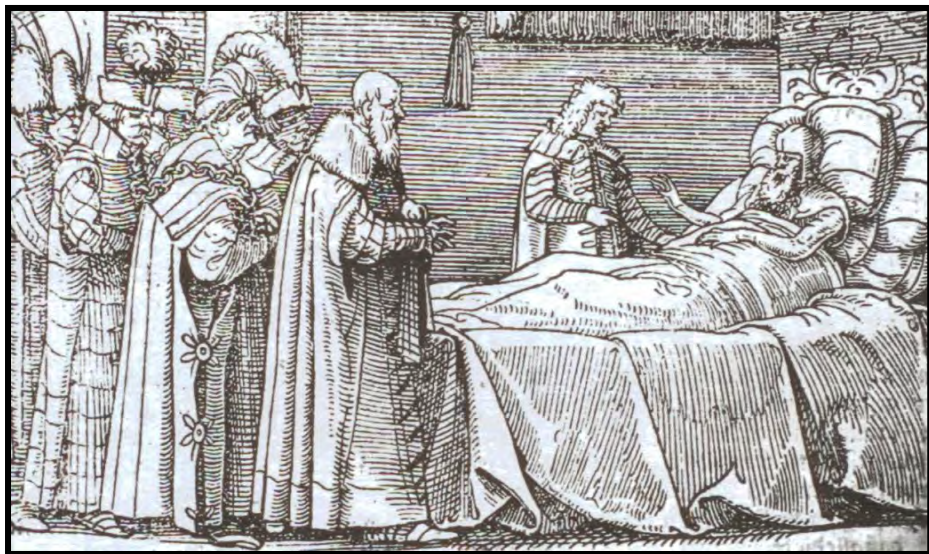
désastreuse pour l'Europe entière, qui au même temps venait d'être attaquée sur terre dans les Balkans. Désormais les Européens avaient gagné du temps, suite à la résistance héroïque des Albanais sous le guide de Scanderbeg et se préparaient à affronter les redoutables armées turques en marche vers Vienne, d'où ils auraient eu l'accès libre à toute l'Europe.

Le nom et les exploits de Scanderbeg ont eu un retentissement considérable non seulement en Albanie, mais aussi bien au – delà de ses frontières. L'Europe garde et témoigne à travers les siècles une profonde estime de lui. C'est ça qui explique le vaste écho de son œuvre dans de nombreux travaux à la fois historiques, littéraires et artistiques qui ont apparu dans divers pays. En témoignage tout particulièrement, la commémoration du quatrième centenaire de la mort du héros albanais, qui eut lieu en France en 1868 sous l'égide de l'Académie de Poitiers.

L'occupation turque était marquée par des grandes atrocités. Les Turcs mirent à feu et à sang toute l'Albanie, semant la terreur dans les villes et la campagne. Ils trucidèrent les habitantes des villes conquises, comme Benda, Krujë, Lezhë, Shkodra etc., bien qu'ils aient promis de ne toucher personne, si les villes avaient accepté de se rendre, mais ils ne maintenaient jamais leurs promesses. Dans la plaine de Krujë, ils massacrèrent 20 mille Albanais, tous des hommes, les décapitant par des centaines de bourreaux. Ils avaient arraché les yeux à un groupe d'Albanais, après les avoir obligé à assister à la boucherie macabre et, les laissant libres dans le but de raconter ce qu'ils avaient vu pour la dernière fois avec leurs yeux, et semer ainsi la terreur parmi la population. Toutes les jeunes filles et les jeunes épouses de Krujë (à l'exemple des autres villes), à la nouvelle de la capitulation de leur ville, se jetaient dans de gouffres rocheux, pour ne pas

tomber en main des turcs. Dans la ville de Krujë ce lieu s'appelle « le Rocher des Pleures » ('shkambi i vajës) et encore à ce jour.

La dernière ville albanaise à se rendre était celle de Shkodra, protégée par les Vénitiens, centre important de l'Albanie du Nord. Après trois sièges suivants, 1474, 1478, 1479, la ville du se rendre, comme toujours, sur la promesse de l'honneur aux armes pour les combattants et la sécurité de la population. En effet, ayant que la reddition de la ville avait été stipulé avec les Vénitiens, grande partie de la population chrétienne était évacuée et transférée à Venise sur les bateaux vénitiens. Avec la prise de Shkodra toute l'Albanie tomba aux mains des Turcs, fait qui provoqua une fuite massive vers l'Italie de tout côté du pays, surtout des familles nobles qui avaient soutenu George Castriote Scanderbeg, dans leurs efforts à faire front à la puissante armée de l'empire ottomane, comme chefs des troupes de leurs régions respectives. A propos de la ville de Lezhë, où était décédé et enseveli Skanderbeg, les soldats turcs qui l'avaient occupé, se lancèrent sur le tombeau de l'Héros, profanant ses vestiges et faisant de ses os des amulettes, qu'ils tenaient pendues au cou, pour devenir courageux comme lui et pour se sentir protégés dans les combats. La tombe vide de Scanderbeg se trouve dans l'ancienne église de St. Nicolas, où a été érigé un mausolée à sa mémoire. C'est ainsi que « *le pays des aigles* » tomba sous l'occupation turque après une résistance héroïque. Le Prince George Castriote Scanderbeg, avait été le plus illustre représentant de tout temps de l'histoire d'Albanie.



Mort de Scanderbeg à Lezhë, le 17 Janvier 1468.
Gravure allemande du XVI s. par Jost Amman

Sur la tombe de Scanderbeg.

Poème par le poète vénitien Faerno,
Venise, 1531.

Traduite du latin

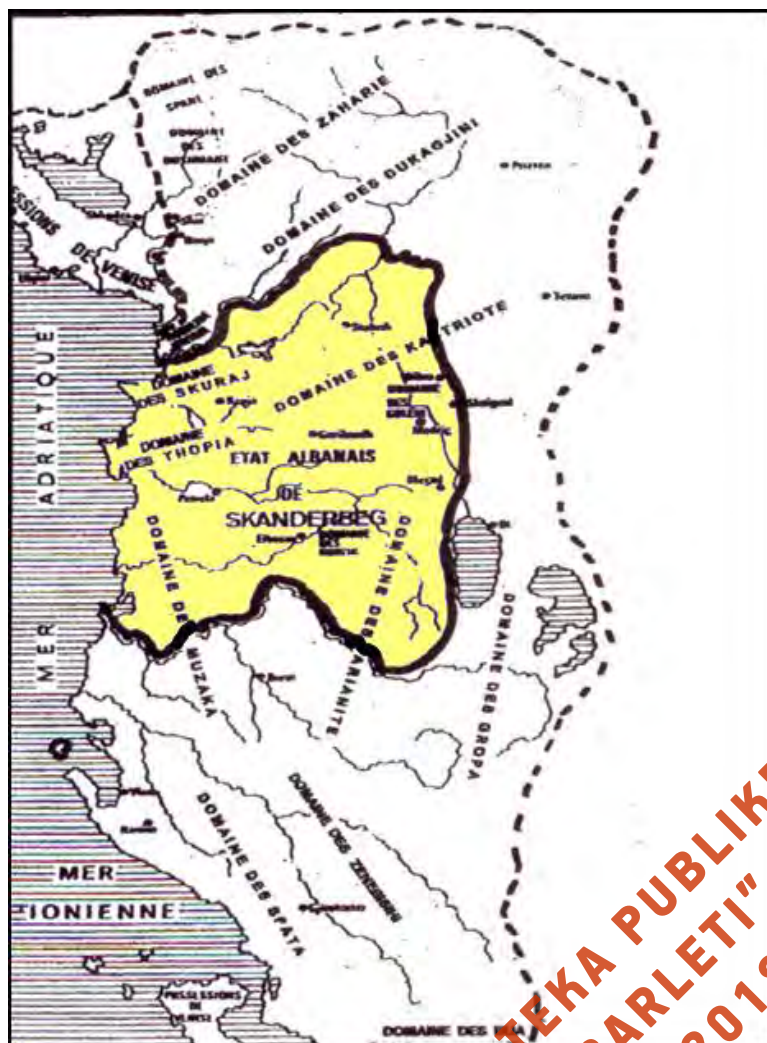
La défaite de Turcs, la terreur des ottomans,
La défense de l'Épire, reposent dans cette tombe,
Où gisent les vestiges de l'indomptable George.
Le corps du Héros désormais disparu,
Ses ossements ont été dispersés partout,
Morcelés, ils vaguent alentour,
Sans trouver repos ni dans la froideur tombale.
De qu'il ferma les yeux et mourut,
Abandonnant le beau règne de son père,

Les turcs impitoyables envahirent le pays.
Ils ont déterré le corps du grand Héros,
Y détachant chacun un morceau d'os,
Cherchant te gagner une force surnaturelle.
La gloire d'une tombe grandiose,
Le temps l'arrache à lui et la donne,
A ses ennemis, comme relique sacrée.



Mausolée consacré à Scanderbeg, que garde l'ancienne église de Saint Nikolas, où il était enseveli, mais que sa tombe avait été profanée et ses vestiges dispersées par les Turcs.

Domaines des Castriote et des autres princes albanais au temps de Scanderbeg.



Résistance culturelle

Aux efforts des turcs de déraciner toute culture de contenu chrétien ou européen, les intellectuels albanais s'y opposèrent avec force, écrivant et publiant des livres, pour s'insurger contre la situation d'isolement et d'obscurantisme fanatiques imposés par les occupants barbares. Ils cherchaient à sauver ce qu'on pouvait sauver. Le navire étant près à couler.

A ce temps-là le latin était la langue officielle de publications, d'où le premier et unique document écrit en langue albanaise, découvert jusqu'au présent, était considéré « *La Formule de Baptême* » une phrase par Pal Engjelli en 1462, dans une lettre en latin et envoyée à tous les paroisses existantes en Albanie, pour la faire apprendre aux familles albanaises, de manière à ce qu'elles pussent baptiser leurs enfants, par manque de prêtres, vu que le pays était envahi par les Turcs. L'évêque Pal Engjelli cousin et conseiller de Skanderbeg il meurt deux ans après lui en 1470. Grand regret, parce que l'évêque aurait pu écrire une histoire réelle du grand Prince. Tâche qu'accomplit le Père Dhimiter Frangu, cousin de l'évêque, 12 ans après la mort de Scanderbeg en langue latine, publiée le 2 Avril 1480 à Venise, par le typographe allemand Erhard Ratdolf. Dans ce livre apparait un mot seul albanais « embeta » (sur eux) paroles prononcées par le prince Lek Dukagjini, au sens d'attaquer les turcs tout de suite, en présence de Scanderbeg, dans le conseil de guerre tenu à Krujë en 1467.

Ce fait démontre qu'au même temps du latin était cultivés aussi la langue albanaise, et on pense que les archives du Vatican puissent nous donner d'autres surprises à cet égard. Mais le vrai début d'une littérature en langue albanaise commence avec les trois écrivains : Gjon Buzuku prêtre (1500-1555), Pieter Budi

(1566-1622) évêque de Sape et de Sarde et Pieter Bogdani (1625-1689) évêque de Shkodër et archevêque de Shkupi. Ils écrivirent des œuvres importantes de contenu religieux, philosophique, prose littéraire, poèmes etc., qui devaient servir à maintenir vivants la langue albanaise, la foi chrétienne, les traditions, les coutumes, les lois etc. Ils peuvent être considérés les fondateurs de la littérature et de la langue albanaise, lorsque les écoles ayant été interdites. Mais le peuple cherchait à défendre son identité à tout prix. On a la preuve du fonctionnement d'écoles à la profondeur des montagnes, comme celle de Skuraj (Gallata) de Kurbine, par des pères franciscains en 1632, école ouverte auprès de l'ancienne église de Sainte Anne qui doit être considérée comme la première école en langue albanaise fonctionnant illégalement sous la domination ottomane. Il faut souligner que cet effort culturel, s'exerçait même à l'étranger, en Italie, où l'écrivain et humaniste Marin Barleti (1460-1512) avait publié des livres en langue latine. Son œuvre majeure était « *Historia de vita et rebus gestis Scanderbegi* », publiée en 1508, et considérée très importante pour avoir présenté toute l'histoire et la vie de George Castriote Skanderbeg, d'après les témoignages des plus proches, fidèles, et combattants du grand capitaine et Prince. A mentionner aussi l'érudite Frang Bardhi, qui, réfugié en Italie, avait rédigé et publié un vocabulaire à qui avait allégué diverses proverbes et locutions en langue albanaise. Entre temps, d'autres auteurs, contemporains de Skanderbeg, avaient publié sa biographie : Dhimitër Frangu, instruit et bien informé, qui ayant été présent à toutes les batailles et exploits du Héros, avait écrit et publié un livre en latin en 1480. Ce livre fut traduit en italien et publié à Venise en 1531-1541 par Paolo Jovio ; en 1545 par Berardino de' Bidoni ; et en 1584 et 1591 par Aldo etc. jusqu'en 1679. Ces œuvres biographiques connurent beaucoup

d'éditions, et se répandirent dans toute l'Europe, sous diverses formes : historiques, littéraires, théâtrales, opéras, poèmes, etc. De 1480 à nos jours, sur Skanderbeg, ont été publiées plus de milles œuvres, d'auteurs albanais et étrangers, en latin, albanais, français, espagnol, italien, portugais, allemand, grec, anglais, polonais, hongrois, russe, bulgare, roumain, croate, turc, etc.

Sous l'occupation turque, des églises et couvents franciscains réussirent à opérer, dans la région de Shkodra, de Durres, et de Mirditë. Important le Sanctuaire de St. Antoine de Padoue de Laç-Sébast de Kurbinë (vers 1230), où existait une école religieuse ou séminaire. Laç-Sébast est le centre de l'origine de la Famille Albani, dont le Pape Clément XI – Albani, en est le représentant le plus illustre et qui donna encore des cardinaux importants à la Saint Eglise. L'arrière-grand-père du Pape, Michel de Laçi, était venu de Laç Sebast de Kurbinë, avec ses deux fils, Gjergj et Filip, s'installant à Urbino, Italie. Jean François Albani, né à Urbino en 1649, suivit les études religieuses, s'affirmant dans sa jeunesse pour son sens du devoir et la profondeur de son esprit. Elu Pape en 1700, il eut une longue période de papauté (1700-1721), et fut reconnu comme un grand pape réformateur. Il publia la bulle *Unigenitus* contre les jansénistes. D'origine albanaise, il s'efforça à soutenir la publication des livres et des grammaires dans cette langue, pour venir en aide aux Albanais, qui désormais devaient supporter le poids de l'occupation obscurantiste turque. Divers cardinaux Albani lui succèdent.

Dans l'impossibilité d'opérer dans leurs pays, plusieurs intellectuels albanais, se distinguèrent à l'étranger, surtout en Italie où ils s'étaient réfugiés, faisant partie des grandes humanistes européens du temps, comme : Leonid Tome, Marin Beçikemi, Gjon Gazulli, Mario Barleti, Frang Bardhi, etc. qui représentèrent dignement l'humanisme albanais dans le grand

mouvement progressif de l'humanisme européen du XV–XVI siècle. Bien que dans des conditions de résistance antiturque. C'étaient affirmés aussi des artistes peintres. Ils réussirent à démontrer leurs capacités, tel Onoufre (XVI s.) peintre remarquable, en peinture murale et iconographique. Il est parmi les premiers peintres que se libérèrent des règles de l'iconographie statique et formelle byzantine, traitant des motifs réalistes et ethnographiques.



Clément XI - Jean François Albani
Un grand pape d'origine albanaise

Avec ses œuvres Onoufre avait embelli plusieurs églises, en Albanie, Macédoine et Grèce. Onoufre était réputé pour son rouge, dit « rouge d'Onoufre », préparé par lui-même, de l'argile rouge de la zone de Tirana. Son œuvre fut suivie par ses élèves, comme son fils Nikolla, le Qipriote, et des autres peintres restés anonymes. Pour sa part, la musique se bornait à la musique ecclésiastique, dans laquelle s'était distingué l'insigne musicien albanais Jan Kukuzeli (1070 – 1075). Lequel avait apporté une contribution importante à l'histoire de la musique avec des œuvres didactiques. Il avait créé un système d'écriture musicale dite « écriture kukuzélienne », qui était employé pendant des siècles dans la musique ecclésiastique byzantine. On a constaté que sa musique contenait les aussi dites « notes illyriennes » et les mélodies des chansons populaires de l'Albanie Centrale.

Toute activité culturelle et artistique se bornait à être développée dans le cadre religieux et entre les murs des églises épargnées à la destruction, étant impossibles de se rendre actif du point de vue culturel dans une vie et une société soumis au joug lourd de l'occupation ottomane, qui ne laissait pas d'espoir à une forme quelconque de progrès.

Passèrent ensuite trois autres siècles ténébreux avant que les Albanais puissent songer à faire renaître leur culture, désormais ensevelie dans la tombe de l'oubli et de l'ignorance.

Le parcours fut très long et difficile. L'Albanie était coincée dans un isolement total. La population vivait dans des conditions très précaires et sans aucun espoir de salut. Pourtant beaucoup d'Albanais furent employés au service de l'Empire, pour leurs qualités guerrières et devinrent des pachas, beys e gouverneurs. D'autres devinrent ministres, vizirs, et conseillers du Sultan, mais jamais des Sultans. Lorsque sous Rome les albanais 'illyriens) devinrent des Empereurs. Même en Albanie furent élu des

gouverneurs albanais qui avaient fait preuve de fidélité envers le Sultan. Mais cela ne changeait rien dans la situation pénible du pays. Ces gouverneurs faisaient la politique de l'empire ottoman, pour leurs propres intérêts et privilège, sans tenir en compte les v besoins de leur peuple. Un peuple souffrait, mais indomptable comme jamais, n'acceptait pas de se rendre si facilement. La tradition orale des Albanais est trop forte. Elle les a aidés à faire face à tout manque d'instruction et de contact avec le monde extérieur. Les Albanais conservèrent leur langue et leurs traditions jalousement, les transmettant de père en fils, comme ils l'avaient fait depuis de milliers d'années. Ils n'oublièrent jamais de baptiser leurs enfants avec la formule fameuse écrite par l'évêque Pal Engjelli en 1462, pour faire front à la situation de l'oppression religieuse et la manque de prêtres: « *Unë të pagëzohet në emër të Atit, të Birit e të Shpirtit të Shejt* » (je te baptise au nom du .. »

Nous avons conclu ainsi le chapitre de l'histoire concernant la période héroïque des Albanais pour défendre leur liberté, leurs fois, leur culture et langue sous la guide de Scanderbeg. Leurs efforts ne reçurent pas le support attendu de part de l'Europe, mais au moins ils réussirent à ralentir l'avancée des armées ottomanes, permettant aux Européens de s'organiser à faire front au grand danger qui les menaçait.

Art et artistes albanais du XVI-XIII s.



Baptême de Christ. Icône de l'Eglise des Saints Evangélistes de Berat. XVI s.

Onuphre de Néocastra (Elbasan) était le peintre albanais le plus estimé de l'époque, Qui s'affirma aussi bien dans la peinture murale que dans les icônes. Le rouge particulier employé par lui est connu comme «rouge d'Onuphre ».

Iconographes albanais, XVII-XVIII s.

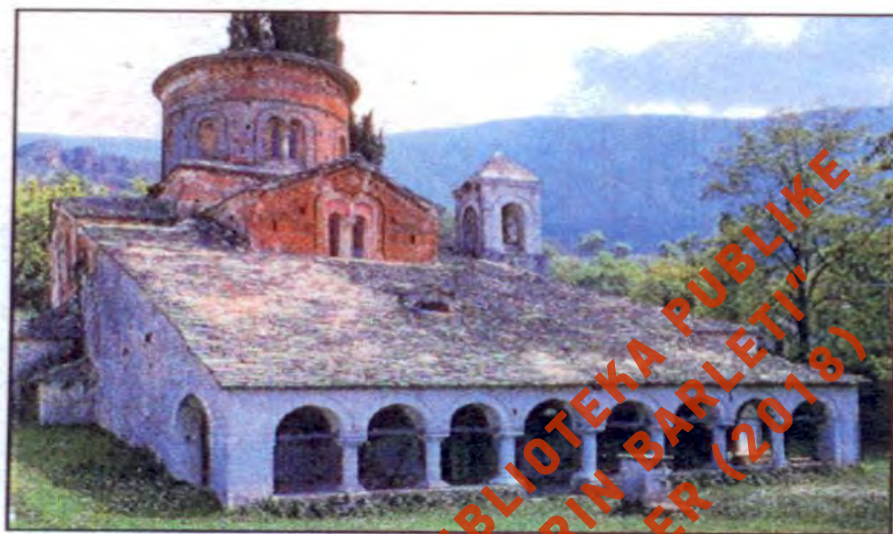


Le Christ, et les quatre apôtres, icône d'anonyme, XVII s.

TRACES BYZANTINES EN ALBANIE



Mosaïque mural de la Chapelle de Durres (VIII s.)
L'Empereur Alexandre (912-913).



L'église de Labovë e Gjinë (XII s.)

Déclin de l'Empire Ottoman

Après la mort de Scanderbeg en 1568, ayant occupé toute l'Albanie, les turcs désormais sur le littoral Adriatique, décident d'attaquer l'Italie, débarquant à Otrante, pour créer une tête de pont à une invasion. Bien que les Turcs aient subi la déroute de leur flotte navale dans la bataille de Lépante en 1571, ils décident de passer en Italie et débarquent à Otrante, où ils massacrèrent la population. Sur 22.000 mille habitants 12.000 étaient massacrés.

Les italiens réussirent à les chasser. Alors les Turcs s'efforçaient d'attaquer au cœur de l'Europe par terre. Ils conquièrent les Balkans et la Hongrie, et mirent le siège à Vienne, dans l'intention de s'enfoncer en Europe. Ils subirent une lourde défaite aux portes de Vienne par l'armée de la coalition européenne sous le commandement du roi de Pologne, Jean III Sobieski (1683) qui marqua le début du déclin de l'Empire Ottoman. Les turcs subissent une autre défaite grave et décisive à Zenta par le prince Eugène de Savoie en 1697. Les armées turques ne connaissaient désormais que revers sur revers. Aux frontières septentrionales de l'Europe, firent apparition deux grandes puissances, l'Autriche et la Russie, ce qui entraîna un profond changement du rapport de forces. A ce temps-là, un important tournant se produit dans la résistance antiturque en Albanie : aux insurrections des montagnards chrétiens venaient se joindre les populations musulmanes, constituant un front unique de la lutte contre les oppresseurs tartares, qui descendus en Asie Mineure vers l'an 1000, en peu de temps arrivèrent à constituer un empire puissant, de l'Inde à l'océan Atlantique, sous l'égide de l'islamisme. Les Arabes, qui avaient attaqué l'Espagne et la France furent écrasés à Poitiers par Charles Martel en 732 et à

Roncevaux par Charlemagne en 778. Ayant échoué en Espagne, l'espoir des Sultanes pour soumettre l'Europe s'appuyait sur le projet d'une attaque décisive à l'Europe par terre e par mer, à travers le Balkans et l'Italie, mais ils subirent des échecs désastreux, qui mirent fin à leur avidité expansionniste.

En Albanie, les événements politiques se précipitèrent, surtout à Shkodra, l'une de villes les plus importantes du pays, et également le centre d'un des plus importants sandjaks de l'Empire Ottoman dans les Balkans. Ce sandjak avait été confié à la dynastie de Bushati, grande famille de Shkodra, qui avait donné plusieurs pachas et gouverneurs. Les Bushati réussirent à réunir sous leur pouvoir, toute l'Albanie du Nord (les Guegs), s'opposant ouvertement aux Turcs.

Ils créèrent une principauté indépendante qui se consolida pleinement avec Kara Mahmoud pacha Bushati. Il arriva à constituer même une « Confédération de l'Illyrie » en 1786, regroupant ensemble Albanais, Monténégrins et Bosniaques. Les Turcs intervinrent mais subirent la défaite en deux batailles, en 1787 et en 1793. Kara Mahmoud pacha fut tué dans une embuscade en septembre 1796. Il avait été l'une des plus fortes personnalités de cette période. L'ambassadeur autrichien à Venise écrivait que Kara Mahmoud pacha *s'était gagné le cœur des Albanais, car il avait maintenu le pays indépendant*, jusqu'au point de paraître chercher à devenir un prince absolu. Sa mort, marqua la fin d'autonomie éphémère du pachalik de Shkodra.

Cette tentative d'arriver de former un état indépendant albanais sous forme de principauté avait échoué, alors qu'on aurait pu s'unir à l'autre puissant pachalik de l'Albanie du Sud, celui de Ali Pacha de Jannina. Les deux efforts restèrent séparés l'un de l'autre et même en opposition armée, au lieu de s'entendre pour suivre une politique d'unification nationale, qui

pouvait déboucher à la liberté et la construction d'un Etat Albanais indépendant. La responsabilité de cet échec incombe plutôt à Ali Pacha de Jannina, qui tenait à sa gloire personnelle, régnant avec des méthodes despotiques et dictatoriales à la façon orientale, où le crime et les atrocités étaient à l'ordre du jour.

L'histoire d'Ali Pacha de Tepelenë se lie à ses atrocités et à sa politique compliquée de pouvoir, jusqu'à songer à un possible renversement du Sultan pour le remplacer en personne. Au début il était un brigand de routes, villages et villes, très féroce, sadique et impitoyable, même envers sa famille et ses proches. Qualités qu'étaient prises en considération par le Sultan, qui se procurait toujours de tels types pour renforcer et maintenir son pouvoir despotique sur le plus vaste empire de ces temps. Ignorant, ne sachant ni lire ni écrire, Ali est élu à la tête du pachalik de Jannina, le plus important du sud des Balkans, qui comprenait toute l'Albanie du Sud et la moitié de la Grèce. En peu de temps il devint redoutable aussi pour le Sultan, parce qu'il avait gagné une forme d'indépendance et avait lié des relations officielles avec la France de Bonaparte. Napoléon s'était intéressé à lui pour faire pression sur Istanbul, en vue du déclin attendu de l'Empire Ottoman. En peu de mots, Ali Pacha au lieu de prêter attention à l'Albanie et de se joindre au mouvement indépendantiste de Kara Mahmoud Pacha Bushati, s'était passionné pour sa propre gloire, enorgueilli de son pouvoir, et termina vaincu et tué. Sa tête fut portée à Istanbul et Ali Pacha, après mort, eut la satisfaction d'avoir deux tombes, une à Jannina, du corps sans tête et l'autre à Istanbul, de la tête sans corps. Mais d'autre côté, pour l'histoire des Albanais, il est considéré en héros, pour le courage dont il a fait preuve en s'opposant au Sultan dans la tentative d'arrache aux Turcs l'indépendance, si ce n'est au moins que celle de son pachalik ou principauté.

Les Bushati et Ali de Tepelenë sont les dernières figures importantes albanaises du XVIII^e siècle qui tentèrent de s'opposer à la domination turque, pour acquérir la liberté et l'indépendance de leur pays et qui ensemble y auraient pu réussir, mais malheureusement n'arrivèrent à se mettre d'accord sur la même question. Après leur faillite, il devait encore s'écouler cent ans, avant que les Albanais réussissent à conquérir la liberté tant désirée, depuis cinq siècles d'occupation ottomane.

A savoir : Alexandre Dumas Père, avait dédié un beau chapitre à Ali Pacha de Jannina, qui dans certains aspects était lié à la vraie histoire du Pacha. Si on consulte un Larousse Classique de 1957 on y trouve : « *Ali, pacha de Ioannina, né à Tébélén (vers 1744-1822). Il conquiert l'Albanie, l'Épire, une partie de la Thessalie. Il fut célèbre par sa cruauté.* »



ALI PACHA DE TEPELENE

1741



NAUM VEQILHARXHI (1797-1867)

Le premier intellectuel albanais, émigré en Roumanie, qui donna l'essor à la Renaissance Nationale diffusant en 1846 en Albanie une lettre circulaire, par laquelle il invitait ses compatriotes à devenir le plus tôt possible conscient du tournant vers la voie de la liberté et de la civilisation, brisant les chaînes de l'esclavage de l'empire ottoman. Il publia en 1845 le premier Abécédaire de la langue albanaise intitulé "Evëtor", qui était accueilli avec grand enthousiasme par les albanais, lesquels pendant 400 ans de l'occupation turque n'avait eu la moindre possibilité d'apprendre leur langue, strictement interdite, submergés par une ignorance imposée par un occupant barbare, qui avait réduit l'Albanie dans une situation misérable et arrêtée de moyen âge, l'isolant hermétiquement de l'Europe.

RENAISSANCE NATIONALE

Le réveil des Albanais se produit vers la moitié du XIX siècle par les patriotes intellectuels au dehors du pays, qui avaient formé des associations et des clubs patriotiques en Roumanie, Bulgarie, Turquie, Egypte, Italie, France etc. Le premier à rompre le long silence imposé à la nation albanaise c'était l'intellectuel Naum Veqilharxhi, qui publia en 1844 un abécédaire en langue albanaise, vu que la population était réduite au degré de l'ignorance absolue, 100% analphabète. La domination ottomane ayant interdit et étouffé toute forme d'école en langue albanaise, sans pour autant réussir à éteindre la culture orale de cette langue très ancienne, l'identité et à la fierté des albanais. Le livre fut accueilli avec grand enthousiasme et se répandit avec rapidité parmi la population. L'auteur diffusa même une lettre circulaire, par laquelle il invitait ses compatriotes à devenir le plus tôt possible conscients du tournant vers la voie de la liberté et de la civilisation. C'était le debut de la Renaissance Nationale Albanaise. Les conséquences se ressentirent aussitôt en 1847. Une grande insurrection éclata en Albanie du Sud sous la guide du patriote et combattant Zenel Gjoleka. Cette insurrection aussi fut étouffée avec férocité et terreur. Mais les Albanais ne cédèrent pas dans leur détermination de gagner leur liberté. En 1887 s'ouvre la première école nationale en langue albanaise, devant le pouvoir ottoman, par les intellectuels Petro Nini Luarasi, Pandeli Spiri et Nuçi Naçe. Après 500 ans les Albanais pouvaient envoyer leurs enfants dans une école pour acquérir une instruction dans leur propre langue. C'était un événement historique.

Dans ce mouvement de Renaissance Nationale, contribuèrent des grandes figures de la culture et du patriotisme albanais :

Constantin Kristoforidhi, les frères Sami, Abdyl et Naim Frasheri, Vaso Pasha, Zef Shiroka, Mihal Grameno, Andon Zako Çajupi, Jeromin De Rada, Dara i Ri, Zef Serembe, Thimi Mitko, Elena Gjika, Gjergj Fishta, Ndre Mjeda, Faik Konica, Fan Noli, Ndoc Nikaj, etc. parmi eux se distingua pour son grand patriotisme, Naim Frasheri, poète et écrivain, considéré comme l'âme de la Renaissance Nationale. En 1878, les représentants des toutes les régions d'Albanie, forment la Ligue Albanaise de Prizren (en Kosovo), pour défendre les frontières, après la grande erreur commise au Congrès de Berlin en 1878 par les Grandes Puissances, qui avaient découpé la moitié des territoires et de la population albanaise, la donnant injustement à la Serbie, au Monténégro et à la Grèce. Eclata l'insurrection conduite par les leaders de la Ligue de Prizren, qui en 1881 fut écrasé par l'armée turque de Dervish Pacha, qui mit à feu et sang toute l'Albanie du Nord. Mais désormais les Turcs avaient reçu un coup mortel à Pleven par les Russes en 1878, qui les avaient rejette en Asie Mineure. Divers pays balkaniques en profitèrent, comme la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie et la Serbie, qui gagnèrent leur liberté. C'était le tour des Albanais.

Le signal de l'insurrection générale fut donné par la population de Kurbin, qui sous la guide de son chef historique, Gjin Pieter Pervizi Skura, en 1897 commença la révolte armée contre les occupants turcs qui aboutit à la Grande Insurrection Nationale dans toute l'Albanie, de la Kosova à l'Epire du Sud (la Chameria) et qui força les armées turques à se retirer des territoires albanais. Les Albanais choisirent le bon moment pour donner lieu à leur revendication nationale et en entente entre eux s'organisèrent pour mettre fin à la longue domination ottomane. En 1911, les montagnards de la Grande Montagne (Malsia e Madhe) sous la guide de Ded Gjo Luli, avaient hissé le drapeau national albanais,

sur le sommet de la montagne de Deçiç, après avoir mis en déroute la garnison turque. L'événement, bien qu'héroïque, resta sans un effet concret. C'était une action isolée et prématurée. En 1912 l'insurrection parvint à devenir générale et à se concrétiser.



Le Congrès de Berlin, 1878, présidé par Bismarck, où l'Albanie était qualifiée comme une simple expression géographique, la découpant des frontières en profit de voisins



La commission Internationale des la frontière turque-albanaise en 1878 suites les décisions prises au Congrès de Berlin.

INDPENDANCE

Se distinguèrent des leaders et combattants populaires importantes, parmi eux Bajram Curri, Isa Buletini, Preng Bib Doda Ded Gjo Luli, Gjin Pjetër Pervizi, Zylyftar Poda, Avdi e Murat Toptani, Nikoll Kaçorri, Luigi Gurakuqi, etc. Dans ce mouvement intervient en faveur des Albanais l'Empire Autrichien, qui donne accueil et aide à Ismail

Qemali, accompagné avec un navire militaire à Durres pour proclamer l'Indépendance d'Albanie, le 23 Novembre 1912. Mais c'était impossible car la ville était occupée par des forces serbes et turques. Il dut partir vers la ville de Vlorë, Finalement le grand patriote Ismail Qemali, à la tête des représentants des régions albanaises, le 28 Novembre 1912, hissa le drapeau rouge à l'aigle noir sur le balcon d'une maison de la ville de Vlora, proclamant l'indépendance d'Albanie, le même jour quand George Kastriot Skanderbeg, l'avait hissé sur la tour de la forteresse de Krujë 469 ans avant, le 28 Novembre 1443. Ce jour même, à Milot, centre de la région de Kurbinë, solidaire avec Ismail Qemal, le patriote Gjin Pieter Pervizi et ses combattants avaient hissé le drapeau national en honneur du grand héros Skanderbeg, qui avait eu dans leur région de Kurbinë sa principale place d'arme et sous lequel leurs ancêtres avaient combattu. Désormais les chaînes de l'esclavage avaient été brisées définitivement. L'Albanie pouvait entreprendre son chemin vers le progrès et la civilisation européenne, dont on l'avait tenue séparée et écartée par force et constriction pendant cinq siècles. Ismail Qemal est considéré comme un des plus importants personnages et personnalités de l'histoire d'Albanie après Skanderbeg. Si l'arme de Skanderbeg était l'épée, les armes d'Ismail étaient le patriotisme et la diplomatie.

La proclamation de l'indépendance engendra la formation d'un gouvernement provisoire, présidé par Ismail Qemal, en vue d'une Assemblée Nationale qui devait rédiger et approuver une Constitution et élire un chef d'Etat. Mais Ismail Qemali se trouva devant des graves difficultés

Les divers chefs des régions, étaient en lutte entre eux, chacun prétendant de diriger le pays. Entre temps les pays balkaniques (sauf l'Albanie) avaient créé un « Alliance Balkanique » pour combattre les Turcs. Ils réussirent à mettre en déroute l'armée ottomane, fait qui mit fin à la guerre balkanique. La Turquie se retira en Asie Mineure. Les pays balkaniques gagnèrent leur liberté et leur indépendance, mais prétendaient de se partager entre eux l'Albanie. Par conséquence le 17 décembre 1913 les grandes puissances, France, Grande Bretagne, Allemagne, Russie, Italie, USA, se réunirent à Londres, au niveau d'Ambassadeurs, pour prendre des décisions sur les frontières des Etats balkaniques. Décisions qui dépouillèrent l'Albanie, de la moitié de ses territoires et de sa population, la privant de ses meilleures régions. Au Nord, le Kosovo, la partie albanaise de la Macédoine et celle de Monténégro, furent annexées à la Yougoslavie et au Sud, la Chameria (Epire du Sud), fut annexée à la Grèce. Une injustice sans précédents qui coûta cher aux albanais, qui se virent dérobés de leurs propres terres sans aucune raison plausible. La conférence des Ambassadeurs de Londres, mit fin à ses travaux en février 1913. Les journaux de l'époque auraient écrit : « ...les ciseaux des tailleurs à Londres ont découpé l'Albanie en morceaux... » et des caricatures au sujet auraient paru dans la presse européenne du temps.

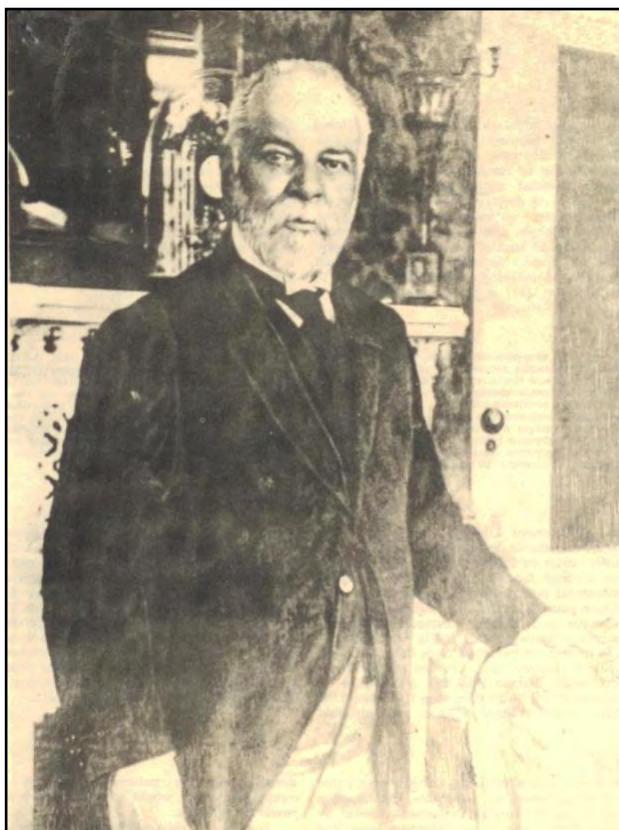
Ne trouvant pas une solution valable pour l'Albanie, la Conférence de Londres créa une Commission Internationale de Contrôle, C.I.C., qui à son tour décida de porter à la guide de

l'Albanie le prince allemand, Wilhelm Von Wied. Ismail Qemali s'était retiré de la vie politique. Le prince forma un gouvernement, dans l'espoir de pouvoir apporter de l'ordre en Albanie. Mais il se heurta à l'opposition des chefs albanais et des nostalgiques de la Turquie, qui voyaient dans ce choix des grandes puissances, une manœuvre pour détourner le pays vers le christianisme. Même celui-ci qui le prince avait considéré en ami fidèle, Esad Pacha Toptani, se dressa contre lui, dans l'intention de devenir lui-même le souverain et maître d'Albanie.

L'échec de cette entreprise politique força le Prince Wied à mettre fin à ses mésaventures en Albanie. Six mois après son arrivée à Durres, il quitta sa capitale par la mer le 3 septembre 1914. La guerre mondiale était éclatée. Esad Pacha se tacha de trahison vers la question albanaise et fut tué par un jeune patriote albanais à paris en 1920.



Vlorë, 28 Novembre 1912
Proclamation d'indépendance d'Albanie
par le patriote Ismail Qemali



ISMAIL QEMAL

1844 -1919

Le grand patriote qui proclama l'Indépendance
d'Albanie le 28 Novembre 1912, à Vlorë

Un Prince allemand pour l'Albanie



Le PRINCE WILHEL DE WIED



PRINCESSE SOPHIE



Le Prince De Wied et sa femme Sophie a Durrës



Dessin du temps montrant comme la jeune Albanie et traitée par les « voisins », encouragés par la grande injustice commise à la Conférence des Ambassadeurs de Londres en 1913

La Grande Guerre 1914-1918

L'Albanie dût subir l'occupation instantanée de six pays étrangers, au Nord celle des Autrichiens, et des Serbes; à Est des Bulgares et au sud des Italiens, Français et Grecs, pendant quatre ans. Entre temps, à Londres, en 1915, eu lieu la seconde Conférence des Ambassadeurs des grandes puissances, pour désigner une nouvelle carte politique de l'Europe et précisément les frontières de l'Albanie, qui furent fixées de façon forfaitaire. L'Albanie se vit coincée dans un Etat vain, dans la zone centrale, avec capitale Durrës. Les autres territoires étaient partagés entre

la Yougoslavie, la Grèce et l'Italie. Mais la guerre empêcha temporairement cette injustice absurde.

Les Albanais tombèrent sous l'occupation des armées étrangères pendant les quatre années de la guerre, et lorsque celle – ci finit, le pays se trouva envahi de toutes marques et genres d'armes, et les Albanais eurent la joie de bien pouvoir se fournir. Cela donna lieu au brigandage et aux vengeances. Le pays tomba dans un chaos et une anarchie totale. C'est dans cet état que se trouva l'Albanie, quand la guerre mondiale termina, avec la chute de l'Autriche et de l'Allemagne. L'Europe devait récupérer ses forces et ses capacités politiques et économiques. Mais le Traité de Versailles en 1919 avait approuvé d'autres décisions très injustes au détriment de l'Albanie, qui l'auraient condamné à se voir réduire des frontières déjà établies. Les albanais avaient créé un gouvernement provisoire avec capitale Durres, et s'assemblèrent dans le Congrès de Lushnjë (petite ville du Sud) le 2i Janvier 1920, où ils prirent des mesures militaires pour se défendre d'un possible attaque des forces italiennes qui étaient encore présentes dans les régions du sud – ouest, et qui cherchaient à créer une tête de pont à Vlora, port important du sud. Mais ils avaient réglé les comptes sans le patron. Les Albanais se soulevèrent et les jetèrent à la mer. Les Italiens se tinrent l'île de Sazan. Les Albanais, désormais, pris conscience du moment crucial que vivait le pays et des grandes décisions qu'ils étaient en train de prendre pour la création du premier Etat constitutionnel albanais de l'histoire, sanctionnant définitivement leur indépendance acquise après 500 ans d'occupation turque.

Premier Etat Albanais

21 janvier 1920

Le Congrès de Lushnjë, 21 janvier 1920, créa le premier Etat juridique et constitutionnel de l'histoire d'Albanie. Fut élu un Conseil Suprême de quatre personnalités : deux musulmanes, Aqif Pacha Elbasani et Abdi Bey Toptani, et deux chrétiennes, Monsignor Bumçi et Dr. Turtulli. Fut formé un gouvernement définitif, avec Premier Ministre, Sulejman Delvina. Ahmet Zog joua un rôle important dans ce Congrès, élu Ministre de l'Intérieur. Il était un jeune homme de 25 ans, d'origine de la région de Mati, où sa famille était importante. Des membres de sa maison étaient devenus des Pachas sous la Turquie, ayant abjuré la foi chrétienne pour se convertir à l'islamisme. Ahmet Zog était doté d'une intelligence exceptionnelle, et bien qu'il n'avait pu accomplir des études supérieures, il aurait réussi à assimiler une bonne culture et à s'imposer aux Albanais, comme l'homme juste au moment juste pour diriger le pays, à la main forte et à l'esprit dominateur.

Le pays était ravagé par les troubles politiques, suite à l'acharnement des adversaires du gouvernement, à l'opposition, qui prétendaient à prendre le pouvoir avec la force, ayant échoué aux élections et dans la lutte parlementaire. Zog, Ministre de l'Intérieur trouva dans l'armée des officiers vaillants qui pouvaient l'aider à protéger l'Etat et le sauver dans les situations plus critiques. Parmi eux, une jeune capitaine catholique du Nord, Prenk Pervizi qui avec bravoure et courage le 8 mars 1922, fit échouer un coup d'état armés, mettant en déroute les forces rebelles qui avaient attaqué par surprise la capitale Tirana, pour

renverser le gouvernement et s'emparer du pouvoir. Le capitaine avait sauvé une situation dangereuse qui aurait pu mettre en péril l'identité même du pays. Par conséquent en novembre 1922, Zog devint Premier Ministre. Mais le 24 juin 1924, l'opposition, qui s'était organisée autour de l'évêque orthodoxe Fan Noli réussit à opérer un second coup d'Etat, qui porta le pays sous un gouvernement procommuniste, attaché à l'Union Soviétique, un fait que laissèrent les européens perplexes sur le danger imminent d'une base communiste en Europe, au milieu des Balkans. D'ailleurs la Société de Nations n'avait pas reconnu le gouvernement de Fan Noli. Le Premier Ministre Ahmet Zog qui avait trouvé asile en Yougoslavie avec les meilleurs militaires du temps, en tira profit de cette alerte rouge, et comme représentant d'un gouvernement légal, organisa la revanche avec l'armée que lui était restée fidèle, et après six mois, le 24 décembre 1924, rentra avec ses forces à Tirana, rétablissant le gouvernement légal. Ce fait était proclamé comme une « victoire de la légalité. Il fut élu Président. Il proclama une amnistie générale en faveur de ses adversaires, lesquels, entre le délai de dix jours, pouvaient rentrer chez eux, rejoindre leurs places dans l'armée ou dans l'administration publique, sans problèmes et sans ennuis. Ce comportement lui gagna la sympathie du peuple et l'approchement et le soutiens des familles importantes d'Albanie.

Bien que, sous l'occupation turque, grand nombre de familles nobles avaient quitté l'Albanie, en passant en Italie du Sud, à Venise, en France, en Allemagne et en Espagne, une partie d'elles (proches) se cachant dans l'anonymat, s'étaient réfugiées dans les

régions des montagnes. Cette situation devait se prolonger pendant cinq siècles. Leurs descendants avaient dû se cacher et perdre leur identité de noblesse, changèrent leurs noms prestigieux en des noms simples.

La proclamation de l'indépendance, en 1912, apporta à la reconnaissance des leurs anciennes qualités nobiliaires sous la dénomination de « grandes familles », titre généralisé de la noblesse albanaise.

Parmi ces grandes familles se distinguaient deux des plus importantes familles catholique du Nord, les Gjomarkaj de Mirditë, et les Pervizi Skura de Kurbinë. La première, héritière des princes Dukagjini, l'autre héritière des princes Skura, importants aux XII – XIV siècle avec leurs principautés et qui restèrent à côté de George Castriote Skanderbeg, pendant toute la période de 25 ans de guerres contre les Turcs. D'autres familles catholiques du nord tenaient les titres de « Bajraktar » (porte drapeau - chefs de tribus). Tantôt que celles devenues musulmanes, reçurent le titre de « Bey » (noble), d'après leur grade militaire de Pacha (général turc). Les grandes familles musulmanes au titre de Bey étaient : les Toptani de Tirana; les Vrioni de Berat ; les Biçaku et les Verlaci d'Elbasan ; les Vlora de la ville de Vlore et ses régions ; les Frasheri de Permeti ; les Delvina, les Libohova, les Starova, les Konitza, etc. Les Germenji et les Turtulli de Korça, les Topulli de Gjirokastra, ceux – ci sans titre spécifié, que « grande famille ».

Dans la ville de Shkodra au titre de « Bey » : les Bashati, les Sokoli, les Kazazi, et des familles importantes catholiques, comme les Deda, les Muzhani, les Shiroka, les Serregji, les Gurakuqi, etc. Au Kosovo, certains avaient acquis de l'importance comme les Kryeziu, les Begolli, les Vokshi, les Kastrati, etc. Dans la région de

Dibra, les Dine, les Dema, les Kaloshi, les Ndreu et dans celle de Mati au titre de « Bey » les Zogu, les Cela, etc. a cette liste il faut ajouter les familles au titre de Bajraktar (chefs de clans) de régions de : Mirditë, Kurbine, Puka, Lezhë, Dukagjini, Malsia e Madhe, Hoti, Gruda, Gucia, Luma, etc.

On peut comprendre que l'Albanie ne manquait pas de familles importantes et nobles, même aux titres des princes. De cette ensemble de noblesse, c'était Ahmet Zog, qui en tira profit, s'affirmant avec ses capacités et sa personnalité spécifique et avec son autorité, suivant le modèle des anciens Illyriens, où l'homme le plus capable devenait chef de tribus et venait à être reconnu même roi. Zog réussit à se faire reconnaître comme l'homme fort du temps, chef du parti populaire, chef militaire, ministre,



premier ministre, président et enfin Roi.

Nous avons considéré convenable de présenter et nommer quelques-unes de plus importantes familles albanaises, qui ont contribué à la cause historique de leur Nation, de l'antiquité à l'ère moderne, pour accomplir le mieux possible cette tâche de présentation de l'Albanie de l'origine à nos jours.

La maison où le 21 Janvier 1920
était proclamé le premier
Etat constitutionnel albanais dans l'histoire.



Fan Noli (1882-1965)



Ahmet Zog (1892-1961)

Grandes figures et grands adversaires de la vie politique
d' Albanie dans les années 1920-1924.



La capitale Tirana au temps du Roi Zog. Photo, 1939.



Timbres de la République Albanaise, avec l'inscription Royaume albanais, 1928.

Le « quadiumvirat », 1924-1929

L'histoire d'Albanie ne peut pas être complète sans comprendre la période 1924 – 1929, la plus délicate, qui fut dominée par quatre figures militaires de l'armée albanaise, qui jouèrent un rôle important et décisif dans les faits qui suivirent à la rentrée du gouvernement central et à la stabilisation définitive du pays. Ces militaires provenaient des régions du nord : Prenk Pervizi de Skuraj de Kurbinë, Muharrem Bajraktari de Lume, Fiqri Dine et Hysni Dema de Dibra, qui s'unirent à Ahmet Zog en 1920 en défense du Congrès de Lushnjë et lui restèrent fidèles, toujours prêts à résoudre les situations les plus critiques. De son

élection à Président, Ahmet Zog, après avoir proclamé l'amnistie pour apaiser les esprits, prit des mesures importantes. Le pays était en proie de grands désordres, à cause des tumultes provoqués par l'opposition, qui cherchait avec tout moyen de s'emparer du pouvoir, mais qui ne réussit pas, grâce à l'intervention décisive des forces gouvernementales. Ces forces avaient été placées, par le Président en personne, sous le commandement de ces quatre capitaines effectifs de l'armée, qui chargés des pouvoirs exceptionnels, en cinq ans assurèrent au pays le calme et établirent l'ordre public partout. Effectivement, pendant cette période, l'armée albanaise était commandée par ces quatre capitaines, en tant que Gouverneurs Militaires de quatre zones administratives, dont Zog avait divisé le pays et qui prenaient les ordres seul de lui. De cette façon le "quadrumvirat" (tétrarchie) précité était devenu tout puissant. Zog était bien convaincu d'avoir confié le pays en mains sûres et les événements qui suivirent lui donnèrent raison. Une fois établie la stabilité, commencèrent les constructions des routes, des ponts, des écoles, des hôpitaux, des ports. Les villes prenaient un aspect plus moderne, la vie se développait plus à l'aise, les gens se sentaient plus sûres et tranquilles. Le pays avait trouvé une stabilité satisfaisante, la route vers le progrès ayant été assurée.

Mais les ennemis de toujours d'Albanie se préparaient à comploter à nouveau contre la Patrie et contre lui-même, le Président Zog. La Yougoslavie et l'Italie cherchaient de déstabiliser l'Albanie, et en décembre 1926, avec leurs agents, organisèrent, instiguèrent, provoquèrent et payèrent une insurrection régionale dans le nord, la révolte dite de Dukagjini, sous le prétexte que l'Albanie était tombée dans les mains d'un islamique comme Ahmet Zog, qui cherchait à

placer le pays sous l'influence de la Turquie, au détriment des chrétiens, surtout des catholiques. Ces régions rebelles catholiques devaient s'unir au Monténégro chrétien, donc à la Yougoslavie. C'était une tentative ouverte de déstabilisation de l'Albanie, aux conséquences graves pour toute la région balkanique. Les insurgés avaient bloqué les forces gouvernementales et avaient réussi à faire prisonniers le commandant et les officiers des forces envoyées contre les insurgés. D'autres officiers de l'armée s'étaient joints aux rebelles qui se préparaient à attaquer la ville de Shkodra, centre principal du nord. Cette situation aurait pu provoquer une crise très grave et faire tomber le gouvernement et même le Président Zog. Les voisins, la Yougoslavie, l'Italie, la Grèce, étaient prêts d'en tirer profit pour partager l'Albanie entre eux. Dans cette situation d'extrême danger pour le jeune Etat, il fallait trouver les hommes capables à la résoudre avec succès. Le Président s'appela à nouveau aux quatre commandants, qui s'étaient distingués pour leurs capacités en 1922 et 1924. Zog confia la commande générale de cette opération militaire très délicate dont dépendait l'avenir de l'Albanie, au capitaine Prenk Pervizi, qui avait déjà résolu de telles situations similaires, avantage par sa haute préparation militaire. Chargé des pouvoirs exceptionnels, le jeune commandant réussit à dominer la révolte en temps bref, appliquant une stratégie inusuelle et fantastique, qui lui valut la gloire et la célébrité au niveau légendaire. Il avait sauvé le pays et le Président. Il devint la plus importante figure de cette époque, à côté de Zog, Son bras droit.

Les chefs de l'insurrection s'étaient rendus spontanément sur le champ, stupéfiés par l'action rapide du capitaine. Il reçut beaucoup de louanges et gagna la sympathie de l'Armée et de la population. Un des chefs de la révolte lui rendit de sa

propre main son fusil, en signe de respect et d'admiration. Les conseillers anglais même avec leur chef, le général Percy, étaient restés stupéfiés par le rapide succès de l'opération, sans épargne de sang ni de destructions. La stabilité du pays une fois assurée, le Président Zog, après deux ans, proclama la monarchie et monta sur le trône royal comme Zog I Roi des Albanais.



Figiri Dine Prenk Pervizi Muharrem Bajraktari Hysni Dema

Les quatre capitaines factotums des années 1924-1929, le « quadrumvirat », comment l'appelait l'officier britannique Julian Amery (Lord Amery), en son livre, *Sons of the Eagle*, p.20:

« ...le nouveau régime avait été établi... par l'effort d'un quadrumvirat des chefs du Nord. Ils étaient, Muharrem Bajraktari Figiri Dine, Prenk Pervizi et Hysni Dema, qui avaient suivi Zog en exil en Yougoslavie et

qui jouèrent un rôle important dans la révolution suivante...Ainsi dans une période de cinq ans la dictature monarchiste devint absolue. »

Avec cette définition du Lord Amery, qui vaut un chapitre de l'histoire d'Albanie, nous avons conclu une partie de l'histoire, de la première guerre mondiale à l'installation de la Monarchie en Albanie, sur le trône de laquelle était monté en Monarque absolue, Zog I Roi des Albanais

Mais il y avait aiguille sous la roche et dans une visite à Vienne, en 1929, le Roi se sauva d'un attentat au pistolet, grâce à son adjoint, le capitaine Llesh Topallaj, qui lui fit bouclier restant tué à sa place.

L'attentat avait été accompli par un des ex chefs de la révolte de Dukagjini, vendu aux services de la Yougoslavie. Les Yougoslaves avaient décidé d'éliminer Zog et de déstabiliser l'Albanie à leur profit. Ils avaient recruté des éléments capables de vendre l'âme et l'honneur au diable, pour satisfaire à leurs intérêts égoïstes, en vrais traîtres, au détriment de leur patrie.

Début et fin du royaume d'Albanie

Ayant surmonté les difficultés, qui accompagnent toujours de tels événements, le Roi Zog, ayant rompu les liens avec la Yougoslavie, qui prétendait de s'ingérer dans les affaires de Etat Albanais, se tourna vers l'Italie, qui se montra plus encline à aider l'Albanie, lui accordant son soutien économique, et réalisant beaucoup d'œuvres d'infrastructure et de structure nécessaires à

la reprise du pays. Tranquillisé de ce côté, le roi se préoccupe de l'intégration effective du pays dans la civilisation européenne, à laquelle l'Albanie appartenait historiquement, au dehors des préjugés, qu'on le présentait comme un oriental, au but de provoquer un rapprochement avec la Turquie, action qu'il n'aurait jamais entreprise. Au contraire il donna une importance capitale à un rapprochement de l'Albanie vers l'Europe, historiquement partie d'elle. Beaucoup d'étudiants étaient envoyés à étudier à l'étranger, en Italie, France, Allemagne, Grande Bretagne, Belgique, Autriche etc.



ZOG I ROI DES ALBANAIS
de 1928 à 1939, lorsqu'il eut fin son royaume.

Il donna priorité à la formation des cadres de l'armée, envoyant les jeunes dans les écoles et les académies militaires, pour élever le niveau de préparation des officiers de l'armée albanaise. Il accepta des conseillers militaires Anglais et Hollandais, pour l'organisation de l'armée et de la gendarmerie. Il savait bien que l'Armée était le point fort du pays, entouré comment il était par des pays hostiles à l'affirmation du règne d'Albanie. Désormais le pays marchait vers le progrès et l'Europe chrétienne, et le Roi en donna l'exemple personnel, épousant la belle princesse hongroise Géraldine Apponyi, avec la bénédiction du pape Pie XII. La reine pouvait maintenir sa foi catholique et ses fils auraient été baptisés. Grande fête nationale. Aux noces assiste comme parrain du couple royale, le Comte Ciano, Ministre des Affaires Etrangères et beau-fils de Benito Mussolini, « il Duce » du fascisme et de l'Italie. C'était le Mars 1938. L'Italie avait déjà occupé l'Abyssinie, deux ans avant, en 1936.

L'Europe était devenue nerveuse. Les vents d'une guerre mondiale prochaine se faisaient sentir. Hitler avait soulevé toute l'Allemagne, et avec ses discours militaristes, avait enflammé les esprits de ses citoyens, leurs mettant en tête d'être un peuple dominateur, « Deutschland über alles ! » (L'Allemagne sur tous). Mussolini de son côté avait proclamé son armée de « huit millions de baïonnettes », trompant Hitler. Les deux dictateurs s'étaient alliés dans l'Axe Rome – Berlin, auquel s'unit le Japon. Une force destructive militaire redoutable menaçait le monde. La puissante machine de guerre des dictatures totalitaires était en train de se mettre en marche.

Dans ce climat, un haut militaire de l'Armée Albanaise, le général Prenk Pervizi, qui avait eu des contacts avec Mussolini, lors de grandes manœuvres en Italie, et avec des généraux de la

guerre d'Abyssinie, où avait pris part dans une commission internationale d'observateurs militaires, il avait averti le Roi Zog du danger imminent d'une attaque de part de l'Italie fasciste et lui avait demandé de lui confier la défense du pays. Rien à faire ! Le roi était convaincu que les relations avec l'Italie étaient plus qu'excellentes et que l'Albanie n'aurait eu aucune raison à craindre d'un possible menace de la part de l'Italie. L'Italie, avec l'Albanie étaient liées d'une amitié sincère et durable. Le gouvernement et les courtisans avaient conseillé u Roi de ne pas faire des dépenses inutiles en armements. L'Italie ne constituait aucun danger pour l'Albanie ! Au septième ciel d'avoir épousé une si jolie princesse, le Roi avait perdu le sens de la réalité, et avait confié les affaires de l'Etat en mains des individus qui abusaient de sa confiance. Personne n'osait le mettre en garde de la mauvaise tournure prise par les événements, dans l'entourage de sa cour. Le pire de choses était le fait que l'armée avait été mise sous la direction de conseillers militaires italiens, qui sabotaient ouvertement les structures et les infrastructures militaires dans tout le pays. Les militaires de haute préparation, les colonels : A. Permeti, P. Pervizi, M. Bajraktari, F. Dine, H. Dema, etc. qui pouvaient être capable de défendre la Patrie, avaient été écartés et relégués dans la profondeur des montagnes, ayant été jugés dangereux. Les agents de Mussolini, circulaient en Albanie avec des sacs pleins des « napoléons » en or, se montrant très généreux... C'étaient des mauvais signes, dans une situation qui semblait résonner comme un prélude à la tragédie imminente.

Le 4 avril 1939 retentirent les coups des canons qui annonçaient la bonne nouvelle de la naissance du prince héritier, Leka I

Trois jours après, le 7 avril 1939, à six heures trente du matin, se fit sentir le grondement lourd de l'artillerie navale italienne, qui transformait la joie en deuil. A ce moment-là, le Roi n'eut pas le temps même de penser. Avec la reine et l'enfant, bébé de trois jours, les membres du gouvernement et sa cour, à 9 heures du matin se déplaça à la frontière Yougoslave, à Qafe Thane, où il ne lui fut pas permis de passer. Seule la reine avec l'enfant et quelque femme de sa suite furent accueillies par les Yougoslaves. Le Roi Zog, désormais au désarroi, décide de passer en Grèce, et arrive au village de Zemblak de Korça, ville et district important du sud. Trois jours s'étaient déroulés, et la ville n'avait pas été avertie de l'attaque fasciste, nouvelle apprise uniquement des radios étrangères. Grande déception. Le commandant de la garnison, encore lui, le colonel Prenk Pervizi, avait décidé d'appeler à la résistance populaire dans les montagnes. Le Roi déclina cette option et confia au colonel, à qui lui avait reconnu le grade de général, d'organiser son passage en Grèce, qui s'accomplit sans aucun problème. Il ne voulait causer des souffrances ultérieures à son peuple. C'était la fin du Royaume d'Albanie. Le Roi Zog très ému se mit à regarder les montagnes, les plaines et le ciel de sa terre, pour la dernière fois. C'était l'adieu final. Lui et sa famille, trouvèrent asile, au début au Royaume Uni. Plus tard en Egypte et en France, à Paris, où le roi Zog décéda en 1963. A lui succéda sons fils, Leka I, qui prit le titre de roi en exil.

Sans doute, pendant toute la période de son règne, le personnage le plus proche à lui, aux moments les plus pires, s'était révélé le général Prenk Pervizi, du début à la fin de la monarchie. En effet, dans toutes les situations cruciales, c'était lui qui se trouvait là, au moment juste, pour les résoudre, mais

quelque membre du gouvernement et les courtisans en pensaient autrement.

Le roi Zog a été parmi ceux qui créèrent l'Etat de fait albanais, l'homme le plus important et décisif. Son rôle comme homme d'Etat, du début de sa carrière politique à son apogée, sur le trône d'Albanie, avait été déterminant. Il sut choisir les hommes, qui lui auraient servi avec grande fidélité et dévouement, dans les moments les plus difficiles pour le pays et pour lui-même. A part certaines fautes, dues plutôt à ses courtisans et à son gouvernement, il restera toujours dans la mémoire des Albanais, comme une figure imposante et monumentale de leur histoire.



Le Pont qui porte le nom du Roi Zog sur le fleuve Mati, construit en 1927, quand il était Président.

Un monument qui lui éternelle le nom.

Occupation et résistance

A l'égard de l'occupation de l'Albanie par l'Italie fasciste, on a écrit et parlé beaucoup, au sens que les Albanais lui auraient opposé une forte résistance armée. On ne peut pas embellir ce qui n'est pas beau. La résistance avait été nulle et ceux qui l'ont présentée glorieuse ont menti à pleine bouche. Ça veut dire cacher la tête dans le sable, comme l'autruche. Le 7 avril 1939 l'Albanie se trouva sans aucune défense, au sens militaire. Le Ministère de la défense et l'Etat Majeur n'existaient point. Le peu de bataillons étaient dispersés et déplacés sans aucune raison et sans n'avoir reçu aucun ordre, dans les zones intérieures, sans aucune mise en garde. Les pièces d'artillerie de Durres avaient été trouvées sans détenteurs. Dans les dépôts, les fusils sans culasses. D'autre part, tous les Albanais s'étaient mobilisés, sur pied de guerre sous le guide de leurs chefs traditionnels. En vain. Aucun ordre et aucun avertissement. Où trouver des armes ? Que faire ? La nouvelle du débarquement des troupes italiennes dans les ports d'Albanie, avait été apprise à travers les radios étrangères. Le gouvernement, y compris le Ministre de la Défense, s'étaient enfuis en grande hâte, suivant le Roi, sans prendre aucune mesure à l'égard d'une résistance armée. Les bureaux et le Palais Royal abandonnés et vides, et dévasté par la population furieuse de cette grande trahison de la fuite du Roi. Qui pouvait avertir le pays et l'armée de ce qui était arrivé à la Patrie ? Qui pouvait organiser une défense effective ? Seulement un jeune sergent de la Marine Royale, resta à sa place de garde à Durres, Mujo Ulqinaku. Il s'attaqua à la mitraille et lança des rafales sur les troupes fascistes, en tuant des soldats italiens. Il sacrifia sa jeune vie pour la Patrie.

Il tomba en Héros. Mais que pouvait-il faire lui seul contre une armée si redoutable ? Des officiers de la gendarmerie qui se trouvaient là, s'enfuirent, abandonnant la ville de Durres à la merci du hasard. C'était la débâcle totale.

La question d'une résistance plus organisée et héroïque c'était plutôt une question d'honneur pour les Albanais, parce qu'ils le savaient bien, que c'était impossible de faire front à une grande puissance aux armements les plus modernes, avec leurs fusils de la première guerre mondiale. Ils le savaient bien qu'il y avait des hommes capables de s'opposer aux l'envahisseur fascistes. Où se trouvaient-ils ? Où les avait-on coincés ? L'Armée albanaise avait été tenue à l'écart, pour quelle raison ? Qu'aurait osé prendre la responsabilité de cette organisation manquée, tellement désastreuse ? Et le Roi, pour quelle raison abandonne son peuple à la merci dans le moment le plus crucial et tragique ?

C'est à l'histoire de nous informer du véritable déroulement de ces événements et de faire sortir objectivement les responsabilités des dirigeants du pays à l'égard de cette grande mésaventure arrivées aux albanais dans ce sept avril noir, aux conséquences désastreuses.

Dans son « Journal », le Comte Ciano aurait écrit : «....4.00 heure du matin. Je me réveille. Dans le vestibule m'attend Faruce, avec des documents, parmi eux un télégramme du Roi Zog pour « Il Duce », qui confirmait la décision d'arriver à un accord militaire et demandait de négocier... « Il Duce », qui s'était réveillé dans la nuit, fait insolite, demande d'avoir des nouvelles et des informations que moi je n'étais pas en état de lui fournir, car même moi je ne savais rien.....A 6.00 heure (7 Avril) je pars en avion...à 7.25 heure l'arrivée sur Durres. Le spectacle est beau. Dans le port, le navire de guerre ...à Durres peu de

gens....quelque coup de fusil des fenêtres...Je poursuis vers Tirana...la route déserte...je ne vois aucune œuvre de défense...dans la capitale les gens circulent tranquilles....8 avril....J'arrive à Tirana à 10 heures 30 du matin...situation optimale...La nouvelle de la fuite du Roi Zog en Grèce fait évanouir toute préoccupation d'une résistance dans les montagnes.... ».

Les réactions internationales néant. Le premier anglais Chamberlain aurait proféré une déclaration cynique et scandaleuse :

« L'Angleterre n'a aucun intérêt en Albanie ».

A son retour à Rome, le Comte Ciano, rencontre son beau-père, Mussolini, « il Duce », en lui expliquant qu'on avait craignue que le Roi Zog puisse organiser une résistance dans les montagnes, mais il s'était enfuit en Grèce. Alors Mussolini :

-Ma caro Ciano, perché lui si chiamava il re Zog... Uccello?... Ma për volare,... caro Ciano.... per volare via... !

L'anecdote vient d'un secrétaire present à ce rencontre.

Mis à part ces faits, l'occupation italienne commença à organiser le pays selon ses intérêts. Les fascistes formèrent un gouvernement fantoche, avec des personnages, adversaires de Zog, qui n'eurent honte d'offrir la couronne de l'Albanie, au roi Victor Emmanuel III d'Italie (16 avril 1939). D'autre part, avait été créé un Ministère du Fascisme, guidé par un Ministre, secrétaire du parti fasciste albanais, qui en collaboration avec l'occupant, créa les forces de la milice fasciste, composées de mercenaires. Cela, parce que l'armée royaliste albanaise, s'était déclarée indépendante et passive, au sens qu'elle n'aurait accepté jamais de combattre contre son peuple à côté des Italiens, par la voix d'un de ses plus hautes figures, le général Prenk Pervizi,

rentré de la Grèce en Albanie en mission spéciale, au nom du Roi Zog.

En 1940 – 1941, éclate la guerre Italo – Grecque, où les italiens comprirent dans leurs divisions (Venezia, Giulia, etc...), sans aucun préavis, des unités effectives albanaises, sous la commande du colonel Prenk Pervizi. Ayant qu'une unité albanaise avait été décimée par les grecs, le colonel, furieux, cogne dans le visage des généraux italiens que les soldats albanais ne sont pas de la chair à canon, et ordonne à ses troupes de quitter le front des combats au moment du début de l'offensive générale de l'armée grecque. En entente avec les officiers albanais fixèrent les positions sûres à rejoindre par leurs troupes, avec le souci de sauvegarder quand même la vie d'un seul soldat. L'armée italienne subit une défaite mémorable. Le Maréchal Badoglio dut rapporter à Mussolini que cette défaite avait été causée par la « trahison de l'armée albanaise ». Il fut limogé et remplacé par le général Cavallero. Et lui aussi, « il Duce » devait s'exprimer de la même façon à son ami Hitler, très déçu, pour l'échec subi par son allié, qui se démontrait incapable de gérer la guerre des Balkans. Mais Hitler ne pouvait ni le destituer ni le remplacer par quel qu'autre. Le Führer donna l'ordre à son armée de venir en aide aux amis italiens en déroute sur le front grec. Les Allemands attaquèrent de surprise la Yougoslavie et en trois semaines arrivèrent en Grèce, l'occupante, et sauvant l'armée italienne de la déroute totale. Ce blitz militaire des Allemands apporta la partition de la Yougoslavie, en Croatie, Slovénie et Serbie. La Voïvodine fut rendue à la Hongrie, la Dalmatie à l'Italie, une partie de la Macédoine à la Bulgarie. Le Kosovo à l'Albanie.

Citons ce que disent les italiens sur cette guerre (voir « *campagna italiana in Grecia* »

« En Novembre 1940, après le désastreux attaque italien à la Grèce, un tiers du territoire albanais tomba en main des grecs. Des unités albanaises, échelonnées dans les divisions « Venezia » et « Giulia », comme bouclier à leur retraite, étaient massacrées par les grecs. Le colonel Pervizi (représentant du commandement albanais) décide de soustraire la brigade « Tomorri » au risque d'un deuxième massacre, abandonnant par surprise le champ de bataille. Le général Badoglio, parla de « trahison des albanais » et ordonna la retraite de son armée.

Les Albanais se virent unis dans un seul Etat ethnique, car le Kosovo avait été rendu à l'Albanie aux dépens de la Serbie, qu'était coïncé dans son ancien territoire autour de Belgrade. Donc, tous ces malheurs arrivés à l'Albanie avec l'occupation fasciste, avaient abouti à l'Unification Nationale. Une contradiction historique sans précédents, de laquelle se servit le Ministre de l'Education, Ernest Koliqi, pour ouvrir en Kosovo 200 écoles en langue albanaise et d'envoyer plus de 200 enseignants et grand nombre de l'administration publique. Un mérite qu'on ne peut pas sous-évaluer, bien que le gouvernement fût qualifié de « collaborateur ». En même temps on avait disloqué des régiments effectifs de l'armée albanaise (ex royaliste), renforcés de forces volontaires kosovares, à la protection de la frontière du Nord contre toute tentative de la Serbie d'attaque et de reprendre le Kosovo. Des événements jamais songés par les Albanais de Kosovo, qui de leur côté avaient accueilli avec joie cette Union Nationale inattendue, qu'ils disaient tombée du ciel, par volonté de Dieu.

Suite aux événements au front Italo-Grec, l'Armée albanaise avait été transférée et isolée dans la montagne de Puka, petite ville du Nord, avec son commandant le général Prenk Pervizi, et tout l'état major. A Laç avait été isolé le Major Spiro Moisiu avec

son bataillon « Tomorri », q'avait participé à l'abandonne du front. D'autres unités avaient été dispersées dans les régions du nord. L'armée albanaise, sous le guide de ses chefs avait donné une éclatante démonstration d'opposition aux occupants italiens. Entre temps les nationalistes attendaient un message du roi Zog pour s'organiser dans la lutte contre l'occupant. Mais il n'était arrivé aucun message du roi Zog. Les royalistes ne savaient pas que faire. Quelques tentatives de résistance isolées avait commencé par des militaires, dans le Nord : le colonel Muharrem Bajraktari dans sa région de Luma ; le majeur Llesh Marashi, dans la Grande Malessia (Malesia e Madhe) et le majeur Abaz Kupi dans la région de Mati. Au Sud, c'était le Front National (Balli Kombëtar), qui s'était activé en ce sens, après la guerre italo – grecque, suite aux armes abandonnées par les belligérants. Les communistes restaient inactifs, car le pacte Molotov – Ribbentrop, prévoyait une trêve militaire entre les deux forces nazis-fascistes et communistes, qui auraient duré jusqu'en juin 1941, lorsque l'Allemagne attaqua l'Union Soviétique. Alors commença la dite « lutte de libération » proclamée par les communistes albanais, alias « lutte pour le pouvoir », sous les directives et les ordres du Kremlin et de Belgrade

Le parti communiste albanais avait été créé le 7 novembre 1941, par les agents et conseillers du parti communiste yougoslave, Miladin Popović, Dushan Mugosha etc., auxquels Staline avait confié l'Albanie, dans l'intention de l'assimiler pleinement dans le camp panslave, comme future république de la Fédération Yougoslave. Le parti communiste albanais, avait accepté de ne pas prétendre rien sur le Kosovo qui devait être rendu à la Yougoslavie. Secrétaire adjoint du parti communiste albanais (le premier en chef étant le Maréchal Tito) avait été élu

un certain Enver Hoxha, plutôt pour sa présence physique que pour sa bonne capacité intellectuelle. Mais l'avenir aurait montré qu'on avait choisi le plus capable en esprit diabolique, qui suivant les conseils de Staline, aurait fait de son pays un enfer affreux.

A propos, dans un entretien avec Staline, l'écrivain et personnalité communiste yougoslave Milovan Gilas, lorsqu'il avait demandé à Staline, que faire de l'Albanie, le dictateur lui avait répondu : « *L'Albanie ? Mais c'est seul une bouchée pour vous...avalez – la !* »

Au début du mois d'août 1943, vu la déroute irréversible du nazis-fascisme, pour répondre aux besoins de la Patrie, eut lieu la Conférence de Mukie (Tirana), où s'étaient rassemblées toutes les forces politiques albanaises, même les communistes. La Conférence approuva une résolution à se reconnaître tous dans l'Union Nationale Albanaise. Un fait d'importance capitale. La Conférence prit la décision de défendre les frontières du Nord (Kosovo) à tout prix, pour tenir unie toute la nation dans un seul Etat, contre les tentatives de la Serbie à reprendre le Kosovo avec la force des armes. La fin de la guerre devait trouver l'Albanie unie à ses territoires ethniques ! Cette tâche aurait été confiée à l'Armée Albanaise.

Après un mois, le 8 septembre 1943, survint la capitulation de l'Italie. Le Général Pervizi avec d'autres officiers imposèrent au Général italien Dalmazzo la reddition de l'armée italienne disloquée en Albanie. L'Albanie se sentait à nouveau libre et indépendante. Le 23 septembre se réunit l'Assemblée Constitutionnelle, qui élit à la direction de l'Etat un Conseil de Régence, composé de quatre personnalités : deux musulmanes, Mendi Frasheri et Fuad Dibra et deux chrétiennes, Anton Harapi et Lef Nosi. Se forme un gouvernement d'Unité Nationale. Le Ministère de la Défense est

chargé de répondre à la défense des frontières du Nord, menacées par les attaques des forces serbes.

Entre temps en Albanie étaient arrivés les Allemands, qui par la voix de leurs généraux Karshaniko, Neubacher et après Fistum, avaient déclaré de reconnaître l'indépendance et la neutralité de l'Albanie. Les albanais pouvaient gérer en paix leurs affaires. Les Allemands, eux, ne se seraient pas immiscés. Ils étaient seulement de passage, dans leur retraite vers Berlin. Les alliés Anglais- américains acceptèrent cette option favorable aux Albanais et à eux même. Dans cet aspect l'Albanie est l'unique pays européen où les juifs ne furent persécutés. Mais...il y a toujours un mais,...Le parti communiste albanais, encouragé par les conseillers yougoslaves et russes, dénonça la résolution de la Conférence de Mukie, et commença sa « lutte de libération », unilatérale, se déclarant contre la direction du pays et le gouvernement, les taxant de «collaboration» avec les allemands. La situation s'embrouilla, car les forces communistes aidées du ciel même par les Alliés, commencèrent à provoquer les colonnes allemandes qui répondaient âprement à leurs attaques. Alors que le gouvernement albanais attendait la partance bien envisagée des Allemands On attendait la fin de la guerre pour trouver une solution aux questions internes du pays. Cela était la directive du roi Zog, lorsque de son fuite en Grèce en avril 1939, pour ne pas apporter au pays des souffrances et des destructions.

« La lutte de libération », était conduite d'une façon spécifique. Les communistes faisaient des attaques provocatrices à la queue des colonnes allemandes, auprès des lieux habités, villages etc., et s'enfuyaient. L'ensemble de la colonne allemande, revenue en arrière, mettait à feu et sang toute la zone. Le peuple terrorisé, sans abri et sans rien, n'avait pas autre choix que de grossir les

forces partisans communistes, qui de leur côté disaient aux paysans, à quel point les envahisseurs nazis étaient cruels et criminels. Il fallait les combattre pour gagner la liberté. Toute une mise en scène bien conçue par les conseillers Yougoslaves et Soviétiques auprès des forces communistes. Les alliés anglais-américains, de leur côté les aidaient du ciel avec des armes et d'autres fournitures militaires et même de sacs de monnaies d'or, quand au contraire ils sabotaient les nationalistes, les coupant de toute fourniture militaire, sous le prétexte d'éviter une guerre civile !

Le gouvernement tentait de maintenir une ligne de conduite flexible pour pouvoir sauver cette Unité Nationale qui était à portée de main. L'Etat majeur albanais se consacra à la défense des frontières du nord au Kosovo, menacées par les attaques des forces serbes qui voulaient à tout prix s'emparer de cette région, en vue de la fin de la guerre, qu'au contraire aurait pu rester attachée à l'Albanie. Le commandant en chef de l'Armée albanais et Ministre de la Défense, le général Prenk Pervizi, y alla lui-même plusieurs fois pour organiser mieux la défense, renforçant les régiments avec des forces volontaires kosovares sous le commandement de leurs chefs, à qui on reconnaissait les grades et les salaires. Pendant son mandat de chef de l'armée albanaise, les serbes ne réussirent mettre pied en Kosova.

Les combats se suivaient continuellement et en faveur des forces albanaises. (A savoir, les officiers albanais, après l'arrivée au pouvoir du communisme, furent arrêtés en Albanie et consignés aux Yougoslaves, qui les exécutèrent).

Le Ministre de la Défense, le général Prenk Pervizi, s'opposa aussi bien aux Allemands qui ne voulaient pas la formation de l'armée albanaise, ayant eu une information, selon laquelle

quand cette armée aurait été bien organisée, elle aurait attaqué les allemands.

Julian Amery (Lord Amery) aurait écrit à propos dans son livre «Sons of the Eagle », London, 1946, p. 306... : *« Lorsque la politique des Allemands était « divide et impera », Prenk Pervizi était décidé pour l'unification de toutes les forces armée albanaises sous son commandement. Le conflit contre les allemands était inégal, mais il réussit à sortir gagnant de cette opposition à son autorité... Ces faits le portèrent à se mettre contre les Allemands.... »*

De leur côté les nazis tentèrent de créer une division mercenaire SS, avec des officiers déserteurs. Mais le commandement albanais ne permit pas cette organisation, et porta devant la cour martiale les déserteurs. Les Allemands se fâchèrent, mais n'osèrent plus de former des forces SS entre les frontières du royaume d'Albanie. Par conséquence, le général Fistum refusa la fourniture en armements à l'armée albanaise, et chercha à instituer une dictature militaire. Le refus de cette proposition conduisit à la rupture avec les Allemands, et le Gouvernement, le Conseil de la Régence et l'armée, quittèrent la capitale pour s'unir aux forces de la résistance dans les montagnes du Nord. En accord avec la mission anglaise auprès des forces nationalistes, les Albanais auraient formé l'armée de la résistance dans les montagnes. Mais cet accord ne fut maintenu par les Alliés et les nationalistes furent déçus et se sentirent trahis.

Cette question était compliquée parce que les Anglais favorisaient Tito, à qui Churchill avait envoyé son fils, et donc, on voulait l'assurer de la restitution de la Kosovo à la Yougoslavie. D'autre part les communistes albanais avaient promis la même chose à leurs camarades et frères yougoslaves.

Si les nationalistes avaient été armées, organisées, et avaient pris le pouvoir, ils n'auraient pas permis jamais la restitution du Kosovo à la Yougoslavie. Donc, les Albanais venaient ainsi trahis par tous, tandis que de leur côté ils montraient une grande confiance à l'égard de leurs « alliés anglais. »

Désormais la guerre tirait à sa fin au détriment de l'Allemagne. Les anglais quittèrent l'Albanie en octobre 1944 laissant les patriotes albanais à la dérive. La conférence de Yalta donna le coup mortel au mouvement patriotique albanais, car l'Albanie avait été comprise dans la zone d'influence et d'intervention de l'Union Soviétique. Staline avait réussi à duper Roosevelt et à le convaincre à ouvrir le second front, pas dans la péninsule balkanique mais en Normandie, concédant la priorité à l'Armée soviétiques d'intervenir dans l'Europe de l'Est, où les troupes russes, selon lui, pouvaient y marcher à pieds sans problèmes. Mais Sir Winston Churchill se montra plus malin que les moustaches de Staline, et donna l'ordre à ses troupes d'occuper la Grèce, autrement la Russie aurait eu libre accès à la mer Méditerranée et à l'Europe. Dans ce cas l'Albanie fut sacrifiée, les troupes anglaises, bien qu'elles tentent de débarquer formellement à Sarandë (ville du sud), se retirèrent sous prétexte d'avoir été attaquées par les albanais (les communistes). En peu de mots, ils se lavèrent les mains avec l'Albanie.

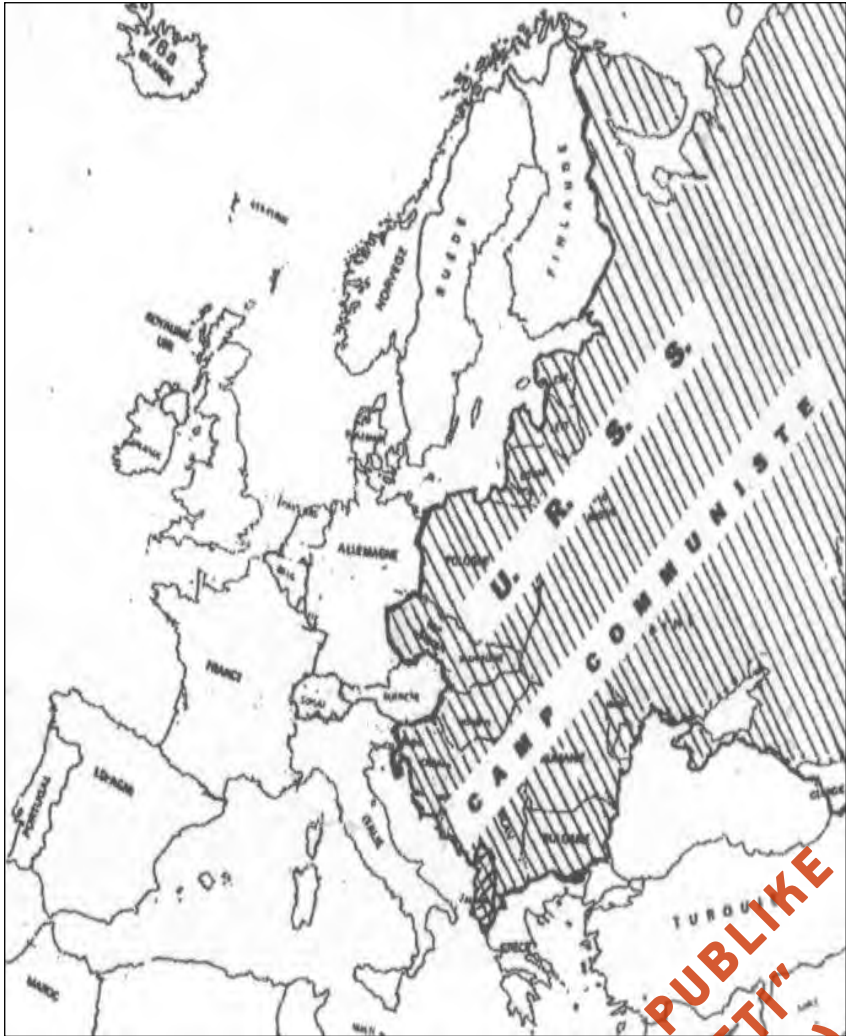
Il faut ajouter et souligner encore, qu'en Albanie les juifs ne furent jamais persécutés, protégés par la population et par le gouvernement. Les allemands ne réussirent pas à prendre aucune mesure à leur égard. L'Albanie reste donc le pays où les juifs ne subirent pas la persécution nazie - fasciste, pendant la deuxième guerre mondiale, grâce au courage et à la générosité du peuple, du gouvernement alors au pouvoir et des patriotes albanais.

Un exemple qui montre l'abandon total des forces patriotiques albanaises par les Alliés. Le majeur anglais Peter Kemp aurait déclaré :

« L'Albanie,.....avait été un sacrifice tout à fait inutile qui a été offert à l'impérialisme soviétique. C'était l'initiative britannique, les armes et l'argent britanniques qui ont alimenté la résistance albanaise en 1943, comme c'était la politique britannique en 1944 qui s'est retiré et qui a délivré en main d'une puissance étrangère notre influence, notre honneur et nos amis. »



Etat Major de l'Armée Albanaise. Au centre le Général Prenk Pervizi, Ministre de la Défense, et son conseiller le Général Gustav Mirdatzy. Sauf le général Pervizi (réfugié à l'étranger) et le colonel Von Kirschner (rentré en Autriche) tous les autres officiers furent exécutés par le régime de la dictature communiste en Albanie.



L'Europe divisée en deux champs ennemis entre l'Europe Occidentale libre et démocratique et l'Europe Orientale sous l'occupation et la dictature communiste.

Le partage du monde?



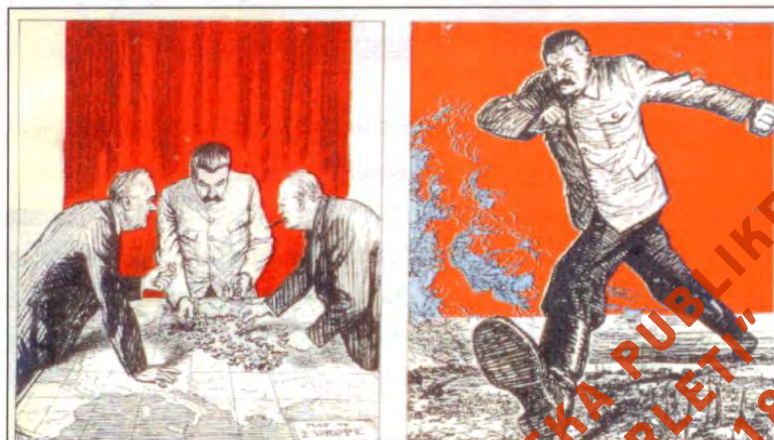
Yalta, 11 février 1945, les trois “dieux de l’Olympe moderne”, Churchill, Roosevelt et Staline décident le partage du monde sous instigation de Staline, qui réussit à doubler Roosevelt, lui proposant de ne pas entreprendre un débarque dans les Balkans, qui lui va coûter cher, tandis que les troupes soviétique y peuvent venir à pieds. Débarquer en Normandie, c’est plus facile et idéale pour les anglo-américains!

Les conséquences de cette décision, pesèrent lourdement sur les épaules des peuples européens de l’Est, où, malheureusement est comprise l’Albanie, qui dut endurer le terreur d’une dictature effroyable pendant un demi siècle.

Un journaliste italien aurait écrit, qu’au lieu du reporter qui avait pris cette photo, il aura fallu un peloton d’exécution.



Roosevelt – Je veux bien vous présenter dans le monde, mais à condition que vous ne montriez pas vos dessous. Dessin de Mac, *Combats*, nr.5, 5 juin 1943.



Le pêle-mêle du puzzle européen. La Russie en marche...Staline emmène ses boîtes de sésame. (Dessins de E.H. Shepard, *Punch*, Londres.)

Caricatures du temps de la guerre.

DICTATURE

Le 17 novembre 1944, le jour de l'entrée des communistes à Tirana, dans le rôle de libérateurs, fut inauguré dans un bain de sang. Plusieurs personnes arrachées de leurs maisons et leurs familles furent tuées et massacrées dans la rue. Des centaines d'autres furent arrêtées et mis en prison. C'était le début du déclenchement de la terreur rouge. Deux mois avant, dans une réunion du parti dans la ville de Berat, un de leaders communistes avait proposé l'élimination totale de tous les adversaires politiques, leurs familles comprises (sic) ! Cette triste figure, Manush Myftiu, membre du Polit-Bureau, devint le directeur de la commission responsable des prisons et des camps de concentration, où furent entassés par milliers des innocents, qui moururent dans des conditions inhumaines. Mais le cerveau de ce triste et sanguinaire régime, responsable de toute la terreur déclenchée aux dépens des albanais, c'était lui, le camarade Enver Hoxha, dictateur impitoyable. Nous avons appris en prison, d'un de ses copains d'enfance, que lorsqu'il était gamin, il avait l'habitude de murer les poussins des habitants de son quartier de la ville de Gjirokastër, dans les trous des murs, avec un maton au-dessus. Avec le pouvoir en main, il aurait traité les Albanais de la même façon, les murant dans les tombeaux, dans les prisons et dans les camps de concentration. En outre il parvint à faire condamner à mort et à faire exécuter son beau-frère, qui l'avait accueilli en frère chez lui, l'avait protégé et aidé politiquement et financièrement. Cette mesure drastique et macabre, il l'avait prise afin que personne ne puisse prétendre être épargnée par la

terreur générale qu'il aurait programmée de déclencher dans toute l'Albanie.

Les Albanais tombèrent « de la poêle au brasier » (de mal en pire). Au lieu de fêter le jour de la libération, ils durent constater à leurs dépenses que le pays était tombé sous le joug d'une dictature autant plus terrible, parce que communiste et de marque stalinienne. La liberté aurait écrasée jusqu'au point, de ne pas plus croire qu'elle pourrait exister quelque part.

Les Allemands se retirèrent définitivement de l'Albanie vers la fin du novembre 1944, lorsqu'ils quittèrent la ville de Shkodra, pour continuer leur retraite vers l'Allemagne à travers la Yougoslavie. Le parti communiste devint patron de la situation, s'emparant du pouvoir avec la terreur et la force brutale des armes. Lorsque les brigades partisans, avancèrent vers le Nord d'Albanie, où elles passaient mettaient tout au fer e sang.

Incendiant les maisons des leurs aussi dits adversaires, tuant les propriétaires, emprisonnant les hommes et déportant leurs familles, vieux, femmes et enfants dans des camps de concentration, lointaines, au Sud du pays. Lorsqu'ils entrèrent dans la ville de Shkodra, la seconde en importance, et dans la région environnante, ils exécutèrent sommairement par des centaines de personnes, bon nombre d'intellectuels et religieux. Ils remplirent les prisons au comble et déportèrent des centaines de familles dans des camps de concentration. Pourtant ces forces communistes n'avaient rencontré aucune résistance de la part des forces patriotiques pour justifier leurs actions criminelles. A ces forces les anglais avaient recommandé de ne pas attaquer les communistes pour ne pas provoquer une guerre civile fratricide, que les communistes au contraire pratiquaient en sens unique. La guerre finie, selon les Alliés, les peuples de l'Europe de l'Est



Dessin de l'original de l'auteur, d'une baraque du camp affreux de déportation de Tepelenë, où les condamnés étaient entassés en de telles conditions misérables, sous la dictature communiste.

aussi les Albanais) auraient eu la possibilité de faire leur choix avec des élections libres et démocratiques sous le contrôle des Alliés. Cela avait été convenu et décidé à Yalta. Mais les événements se déroulèrent autrement. Staline avait nié ses promesses en imposant aux pays sous son contrôle, y compris l'Albanie, son système bolchevique, avec la force des armes et avec la terreur la plus monstrueuse, jamais vue, au détriment de ceux qui étaient qualifiés en ennemis et en adversaire du communisme criminel et de l'Union Soviétique. L'intention de Staline était, au nom du communisme, de créer une vaste empire panslave de la Sibérie à la mer Méditerranée, cherchant au même temps à renverser la situation en son faveur en Europe, avec les mouvements communistes, qu'il avait semés partout, pour arriver jusqu'à l'Atlantique et dominer non seulement l'Europe, mais le monde entier. Manies de dictateurs mégalomanes !



Les femmes déportées dans le camp de Tepelenë étaient soumises au travail forcé comme de bêtes de charge (dessin de l'Auteur)

Le régime communiste en Albanie avait pris des mesures extrêmes à l'encontre de nombreux patriotes et intellectuels, qui furent tués sans jugement ou condamné à mort par des tribunaux spéciaux et exécuté aux bords des fleuves. Par centaines et milliers des Albanais honnêtes furent fusillés ou moururent dans les prisons et les camps de concentration : hommes, femmes, vieux et jeunes, et aussi des enfants bébés, à l'exemple de camps nazis et ceux staliniens. C'était trop pour un petit peuple de deux million d'habitants. Le tribunal de La Hayes n'aurait entrepris aucun pas pour porter devant une cour judiciaire les responsables des crimes contre l'humanité commis par les leaders communistes en Albanie ! 300 mille victimes innocentes albanaises demandent en vain justice. « Vox clamantis in

deserto ! » Le chiffre de 300 mille pour une population de deux million (la moyenne 1944 – 1990) démontre la grandeur des crimes à l'échelle de génocide. En effet, si le chiffre mentionné semble petit, en pourcentage il représente au moins le 10% de la population. Si on compare ce pourcentage à la population de la France de 60 millions d'habitants, le chiffre des victimes arriverait à 6 millions, et, pour la Belgique, à 1 millions. Tandis que pour la Russie de 300 millions d'habitants, le chiffre s'élèverait à 30 millions de victimes, juste le chiffre des crimes de Staline. Voilà la réalité. Chiffres monstrueux ! Staline et ses compagnons sont glorifiés comme des anges ou saints et on ne reproche pas leur de rien, comme s'ils avaient fauché des herbes et pas des créatures humaines. La Cour de Justice internationale de La Hayes et les gouvernements européens ont fait la sourde oreille à l'égard de ces crimes contre l'humanité. Et sûrement ils ne diront jamais rien vers les crimes perpétrés dans les pays communistes, pires que de ceux nazis, pendant la durée de 80 ans de pouvoir dictatorial en Russie et 45 ans dans les autres pays communistes de l'Europe de l'Est, l'Albanie comprise.

A ce sujet il faut lire « Le livre noir du communisme », Paris, 1997, où est expliqué très bien, par un groupe de six journalistes et écrivains français, S. Courtois, N. Werth, J.L. Panné, A. Pachkovski, K. Bartosek, J. L. Margolin, l'horrible et monstrueux holocauste de 86 million de victimes innocentes perpétré par le communisme stalinien, presque vingt fois plus élevé que l'holocauste des camps nazis. Dernièrement, ce chiffre a monté à 100 million de victimes. Au lecteur, ça semblerait inconcevable. Mais malheureusement pour l'Albanie c'était une vérité très triste. Nous étions obligé de faire cette comparaison pour rendre plus effectif et incisif notre exposé. Les Européens doivent être

conscients de la monstruosité des crimes commis par les dictatures communistes, parmi lesquelles, celle albanaise, bien qu'à l'échelle d'un petit peuple, c'était la plus dure et la plus criminelle. Le pays avait été enfermé hermétiquement dans ses



Les prisonniers politiques étaient soumis à tout genre de travail forcé.

Photo : l'Auteur (au chapeau) et ses compagnons de mésaventure.

Frontières. Le régime communiste sous la conduite d'un dictateur affreux comme Enver Hoxha, paranoïaque et esprit criminel, qui appliquait des mesures inhumaines, pour maintenir son pouvoir et les privilèges dont il pouvait jouir avec son entourage. Une de ces mesures était « la lutte de classe », qui faisait la loi. Au nom de ce principe, toute personne soupçonnée contraire au régime, était sous la cible de la persécution, suivie de mesures répressives, exécutions, prison et déportations. C'était la théorie philosophique du crime et de la terreur, comme moyen du

maintien du pouvoir par un groupe dirigeant minoritaire, à l'encontre de la majorité de la population. L'homme était regardé plutôt en simple outil ou bête de travail, pire qu'un esclave, pire même qu'un brin de paille ! Toute la richesse du pays était aux mains de l'Etat, qui la gérait au profit de membres de la hiérarchie et des familles communistes. Les paysans dépourvus de tout, étaient obligés de travailler dans les coopératives formées de leurs terres et de leurs animaux domestiques. Réduits à la misère et sans un verre de lait pour leurs enfants, les paysans étaient obligés de se fatiguer pour une croute de pain de maïs rationné, dur comme un maton.

Le dictateur avait réduit l'Albanie en propriété personnelle, l'isolant du monde et lui imposant un de systèmes les plus aberrants de l'histoire, où les exécutions, les prisons, les camps de concentration, les goulags au travail obligatoire et les persécutions incessantes étaient à l'ordre du jour : une grande prison ou immense cimetière.

Quelque politicien européen à la vue courte, s'était prononcé pour des réformes utiles qui auraient été faites en Albanie, par le régime communiste, comme la réforme agraire au profit des paysans. Mais comment avait été faite cette réforme, personne ne le sait, ou ne veut le savoir ni dire. Les communistes, ont tué, emprisonné, déporté et interné les propriétaires et leurs familles, confisquant tous les biens, maisons, terres, bétail, jusqu'aux vêtements et objets personnels. Cela signifierait une « réforme utile » ? Réalisée avec des crimes effroyables et le piétinement de tous les droits de l'Homme. Nous avons insisté sur ces faits pour donner le sens exact d'une situation extrêmement précaire, que le peuple albanais dut endurer avec beaucoup de souffrances et d'innombrables victimes innocentes

pendant un demi-siècle trop long, tantôt que l'Europe regardait en spectateur fainéant.

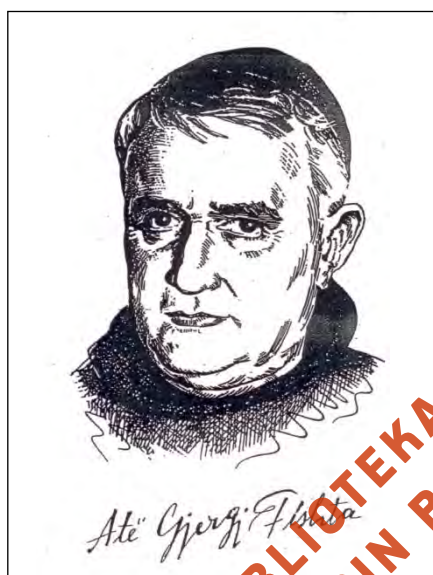
L'histoire ne peut pas jamais rester insouciante du point de vue humain devant de telles situations qui se produisent au détriment d'un peuple ou de peuples. Devant l'histoire la valeur de la vie d'un seul homme comme la valeur de millions d'êtres humains, se trouvent au même niveau face à la justice et la vérité, et doivent être considérées sacrées. Celui qui ne respecte pas le droit et la vie d'un seul homme ne respectera jamais les droits et les vies de millions d'autres, lorsqu'il le jugera indispensable à satisfaire ses buts, selon le principe machiavélique « la fin justifie les moyens ». Tous les dictateurs ont suivi en élèves ce principe de Machiavel et ont tenu son œuvre majeure « Le Prince » sous l'oreiller de leur lit. Ils se sont formés de ce principe, pour leur « philosophie » de l'absolutisme, de maintenir le pouvoir à tout prix, d'où la vie humaine était qualifiée la plus inutile, néant. Et l'histoire, ça, ne peut pas non le tenir en compte, car nous ici parlons de faits réels et historiques.

La culture même était soumise au contrôle et encadrée selon le courant littéraire - artistique du « réalisme socialiste », importée de l'Union Soviétique et imposée par Staline. En 1949 le dictateur Hoxha, après avoir rompu les relations avec la Yougoslavie, se tournant vers l'Union Soviétique, aurait déclaré dans un de ses discours, qu'il fallait prendre en modèle la culture soviétique, comme si l'Albanie n'avait eu et n'avait une culture à soi. Voilà la citation : «...*La culture soviétique doit illuminer notre parcours et doit nous servir comme modèle, où nous pourrions apprendre et s'inspirer pour construire la culture de notre pays...*».

C'était une directive qui avait pour but d'effacer la culture albanaise du passé (avant-guerre). Le signal était donné avec la

profanation de la tombe du grand poète national Gjergj Fishta, dont les vestiges saints furent dispersés dans le fleuve Drini et ses œuvres interdites, sous peine de condamnation.

Bien que ses œuvres fussent interdites sous peine de prison, le peuple avait appris par cœur ses poèmes et les chantait en toute occasion. Il était considéré l'Homère d'Albanie et le dernier poète épique de l'Europe. Son œuvre majeure « Lahuta e Malsise » (le luth de la montagne), est rangée parmi les chefs d'œuvres de la poésie épique mondiale. Difficile à traduire, au moins a été traduit en italien, par l'évêque Bonati et Ignazio Parrino ; en allemande, par le Prof. Maximilien Lambertz ; et le derniers temps, en 2005, en anglais par Robert Elise & Janice Mathieu-Heck. Cette traduction anglaise on la considère la meilleure.



Gjergj Fishta le grand Poète National

Présentons ici une traduction libre, où les poète s' »exprime
sur l'origine des albanais, liés à l'ancien peuple des Pélasges

Chant IX, vers 250-273

.... Dans les bois sacrés du Capitole,
n'était apparue pas encore la louve brune,
pour offrir à Romulus son sein,
depuis que Troie avait été détruite.
Entre-temps les slaves errants
se nourrissaient des pommes sauvages
dans les forêts d'hêtres des monts Oural,
pendant que dans les régions des Balkans,
nos ancêtres, les Pélasges antiques,
pâturaient leurs troupeaux dans des prairies vertes,
et traînaient leurs bœufs sur des terres fécondes.

Ils avaient créé des royaumes et des lois justes,
et ils avaient progressé bien avant,
dans le sentier de la civilisation,
du printemps de notre globe terrestre.

D'où s'étendent les territoires du Nord,
et jusqu'au Vésuve couvert de genêts,
du Caucase aux rochers de Douvres,
où Albion tresse ses intrigues,
n'existe pas un peuple plus ancien,
que le peuple fameux des Albanais
dont des œuvres grandioses,
les premières, eurent lieu, en Europe.

,* (Pélasges)

Des professeurs et écrivains qui s'étaient prononcés en faveur du poète et de son œuvre, furent condamnés et finirent leurs jours en prison. Les intellectuels étaient obligés de se soumettre et de se conformer à de tels principes, sous peine d'être poursuivis et mis en prison ou éliminés, comme réellement est arrivé. Il s'était vérifié que des jeunes poètes qui avaient osé d'écrire des poèmes au contenu protestataire furent fusillés et d'autres furent condamné à des dizaines d'années de prison. Cela en pleine période de paix. Tels les deux jeunes poètes, Genc Leka et Vilson Blloshmi, tous les deux de 36 ans, de la ville d'Elbasan, jugés, condamnés à mort et exécutés pour avoir écrit des poèmes au contenu qui ne plaisait pas au régime sanguinaire. La même fin à un autre, Trifon Xhaxhika, militaire, poète dissident courageux et figure héroïque. Le poète Nexhat Nela, pendu. Des autres poètes mis en prison, comme Visar Zhiti, etc. Dans ce contesté il apparaît, que d'autres intellectuels, tout à fait opportunistes, s'étaient joints au système, en pleine conscience pour construire leur gloire, aux dépens de leurs collègues malheureux, avec des œuvres pleines de louanges pour le système de la terreur, se conformant aux principes dictés par la dictature. Aucun écrivain qui s'était distingué pendant la dictature communiste ne peut prétendre d'avoir été obligé de se conformer au système. Ils l'ont fait exprès, convaincu que le régime communiste ne se serait jamais écroulé. Aucun d'eux ne peut songer à être considéré dissident ayant été les partisans inconditionnels de la dictature en vigueur et ses représentants principaux. Ils s'acharnaient à construire leur gloire sur le malheur de leurs collègues et de leur peuple, asservi et traité en esclave, privé de tout droit humain.

Ces écrivains sans scrupule de conscience ils auraient approuvé aussi l'interdiction et l'élimination des œuvres du plus

grand représentant de la poésie et de la culture albanaise, de Gjergj Fishta, cherchant ainsi à le dénigrer avec leurs écrits, dans la tentative de prendre sa place au sommet de la pyramide de la culture albanaise, sans songer que sa popularité était plus grande que leur honteuse mesquinerie. Le peuple, phénomène unique au monde, avait appris ses poèmes par cœur et les chantait et les récitait en toute occasion, même devant les autorités du parti, furieuses, mais impuissantes à prendre des mesures drastiques, par crainte de semer du mécontentement parmi les montagnards du Nord d'Albanie, les Guegs. Son chef d'œuvre « Lahuta e Malesise » (le Luth de la Montagne) est comparé aux grandes œuvres de la poésie épique mondiale et lui valut le surnom de « Homère d'Albanie ». Mais pour le régime communiste c'était une œuvre condamnée et interdite, jugée chauviniste et réactionnaire, alors qu'au contraire il s'agissait d'une œuvre de grande valeur historique, légendaire et porteuse des meilleures traditions d'un peuple parmi les plus anciens d'Europe, rangée parmi le chef d'œuvre de la poésie épique mondiale

On a écouté, on a parlé et lu beaucoup d'un certain écrivain qui s'est présenté en Europe comme un écrivain dissident et persécuté par le régime communiste, lorsque c'était tout le contraire, ayant été lui l'écrivain par excellence de ce régime de la dictature communiste. Comment peut-on considérer un bon écrivain celui-ci qui était au service d'une dictature sanguinaire? Cet écrivain écrivait les éloges et la gloire de cette dictature et du dictateur, justifiant dans ses livres le déclenchement de la « lutte de classe » qui faisait le carnage sur la partie meilleur de son peuple, en tuerie, prisons et camps de concentration, lesquels pullulaient dans tout le pays. Si le dictateur exécutait des gens innocents avec les canons des armes, lui et ses collègues, les

exécutait avec la plume teinte dans le sang de leurs sœurs et frères albanais. Comment pouvait-on considérer un Bertolt Brecht, qui aurait écrit à la gloire d'Hitler et du nazi fascisme? C'est à vous chers lecteurs d'en tirer les conclusions.

Après cette petite intervention en forme de pause explicative nous retournons aux faits réels.

Les communistes une fois au pouvoir en 1944, mis à part leur conduite criminelle vers leurs concitoyens, se lièrent des relations fraternelles avec la Yougoslavie. Une armée de conseillers yougoslaves avait envahi le pays. Les portraits de Tito faisaient belle figure dans tout bureau d'Albanie, car il était considéré comme leader absolu de deux partis communistes frères, yougoslave – albanais, et prochain Président de la Fédération Yougoslave avec l'Albanie intégrée en elle comme septième république. De nombreuses entreprises albanaises yougoslaves s'étaient créées partout. La langue serbo-croate était devenue obligatoire dans toutes les écoles. Les échanges économiques et culturels s'étaient intensifiés plus que nécessaire en faveur des Yougoslaves et étaient gérés par eux. Aucune décision ne pouvait être prise, sans l'approbation des conseillers yougoslaves. Moscou avait confié l'Albanie à la Yougoslavie, au sens de la politique conjointe du panslavisme communiste

Le camarade Enver avait fait une visite à son « frère majeur » Tito, à Belgrade, accueilli en grande pompe et grands baisers en 1946. Etait le prélude de l'annexion de l'Albanie à la Fédération Yougoslave, qui aurait dû être proclamée pendant la visite de Tito en Albanie, fixée en été 1948. Tout faisait prévoir que l'unification se serait produite et aurait été fêtée comme un événement majestueux historique. Mais « le petit père » Staline n'était point d'accord, craignant que Tito tentasse de créer une

Confédération Balkanique en entente avec George Dimitrov, pour se détacher de l'empire communiste, et s'approcher des pays occidentaux.

Le « Tzar Rouge » moustachu, Staline, intervient, et invite Tito et Dimitrov à lui rendre visite à Moscou. Dimitrov accepte d'y aller et poursuit, à son regret, le voyage dans l'au-delà, avec l'aide des « camarades » médecins qui le soignaient. Tito s'en ficha de Staline et ne se rendit pas au rendez-vous périlleux. C'était la catastrophe ! Il est excommunié et traité en révisionniste et traître de la cause communiste. Le souci du tzar rouge du Kremlin, se tourna vers le fils cadet, Enver, lui promettant son appui paternel et des aides qui auraient changé l'Albanie en un jardin fleuri. La rupture avec la Yougoslavie était accompagnée, selon le rite stalinien, par un bain de sang. Beaucoup de communistes soupçonnés d'avoir été au service de la Yougoslavie furent éliminés. Cela coûta la tête au Ministre des Intérieurs et Membre du Polit Bureau, Koçi Xoxe, et à plusieurs d'autres, considérés comme de mèches avec les Yougoslaves.

Ainsi la persécution se doubla : contre les adversaires de fait et contre ceux au sein du parti et du pouvoir, où avait éclaté la lutte interne. Les relations coupées, les adversaires du régime et les gens qui ne supportaient pas le poids de la dictature commencèrent à s'enfuir en Yougoslavie. Les camps de concentration prolifèrent, se remplissant des familles des immigrés politiques, parents, femmes, enfants et bébés, vieux, garçons et jeune - filles, cousins, amis, etc. Par de milliers ils moururent dans les prisons et les camps de déportation massive. La dictature devint plus dure et les Albanais devaient la supporter par constriction, car elle restait suspendue sur leurs têtes comme un' épée de Damoclès. Le fameux principe de la

« lutte de classes », appliqué impitoyablement, était à l'ordre du jour. Combien de crimes furent commis au nom de ce principe !

Etaient les conseillers et les spécialistes soviétiques, civils et militaires, qui envahirent à leur tour l'Albanie. Les Soviétiques y songeaient de changer le pays en une puissante base militaire et de propagande, suivant les directives de Staline, qui n'avait cessé de vouloir réaliser son rêve de conquérir l'Europe et le monde.

Sir Winston Churchill lui avait arraché des dents la bouchée « Grèce ». Au moins il aurait fait de l'Albanie une tête de pont idéale en Europe. Mais les comptes se retournèrent pour Staline en 1953. Il dut rejoindre les millions de victimes qu'il avait envoyé dans l'autre monde, avec une petite différence, celle entre l'Enfer (où il pouvait rôter à l'aise) et le Paradis des innocents martyrisés par lui, auquel il ne pouvait accéder. Sauf s'il s'était repenti au dernier souffle de vie, chose improbable, parce que les médecins soignants ne lui en avaient donné ni la chance ni le temps de le faire. Les changements, après la mort de Staline, apportèrent au sommet du camp communiste, le camarade Khrouchtchev, qui mit fin au « culte de l'individu » et bannit Staline de Moscou, déplaçant sa tombe au néant. Il était devenu le promoteur de la « déstalinisation » et de la coexistence pacifique, qui le portèrent à s'embrasser avec Eisenhower et Kennedy. Avec Khrouchtchev il semblait que le dictateur albanais aurait apaisé sa main lourde pour se tourner vers un déblocage de la situation en faveur de son peuple. La visite du Patron du Kremlin en Albanie en 1959, au lieu de débloquer cette situation, la rendit plus lourde, car Khrouchtchev avait proposé à son homologue beaucoup plus petit, Enver, de mettre fin à son propre « culte de l'individu » et de laisser la place à une

nouvelle génération de leaders. Au XXI Congrès du Parti Communiste de l'URSS, la Chine et l'URSS arrivèrent à la rupture et Enver Hoxha s'aligna à côté des Chinois, tournant le dos à Moscou, au Kremlin et à Khrouchtchev (1960), par peur d'être destitué du pouvoir en faveur d'un autre « camarade » cher à Khrouchtchev. Un détournement fatal et funeste pour les Albanais, qui avaient espéré qu'enfin leur dictateur après cette rupture avec Moscou, aurait orienté le pays vers l'Europe, lui pardonnant tous les méfaits du passé

Désormais, l'Albanie connut une autre vague de conseillers et spécialistes jamais imaginé par les Albanais, celle de la race jaune et une autre vague de terreur contre les sympathisants des Soviétiques. Les chinois apportèrent en Albanie les pires des règles. Faire une vie simple, manger simple, loger simple se vêtir simple, travailler dur du matin au soir, même les dimanches. La révolution culturelle était à l'ordre du jour. La culture occidentale était abjurée. Le livre rouge de Mao devint la Bible sacrée des communistes. Personne n'osait montrer du scepticisme à cet égard. Au comble d'une euphorie paranoïaque, le dictateur, se retenant en divinité terrestre, proclame l'Etat Athée, suivi par la destruction des églises et de tout lieu religieux. Les prêtres catholiques furent décimés définitivement, fusillés, emprisonnés et internés, parce qu'ils n'acceptèrent de renier leur credo. Le père Shtjefen Kurti était fusillé pour avoir baptisé un enfant. Un vrai martyr. Heureusement les derniers temps, le Pape François, le reconnut en martyr avec bien d'autres 39 confrères catholiques.

Nous qui écrivons ces choses, nous les avons bien connus ces situations sous de telles tortures inhumaines, car nous les avons subi nous-même, sans connaître une seule heure de liberté, partageant les souffrances avec de centaines et des milliers de

victimes innocentes, sous la plus monstrueuse dictature qui n'aurait jamais connu l'humanité, celle communiste qui se peut venter d'avoir fait presque 200 millions de victimes dans tout le monde. Nous ne comprenons pas, comment on peut se considérer communiste en Europe, lorsque sur ce nom pèsent les plus effroyables et lugubres crimes qui 'eusse jamais connue le monde, et comment on puisse hisser un drapeau au marteau et faucille, symbole d'une puissance étrangère, de l'Union Soviétique, au mépris du drapeau national de la propre patrie. Un drapeau qui symbolise la terreur sanguinaire et totale du communisme, sous lequel ont perdu la vie et ont enduré les tortures les plus horribles combien de générations d'innocents. C'est une honte pour tout européen, pour toute la civilisation humaine ! Nous nous sentons en droit de nous prononcer en ces termes car nous sommes témoins de la cruauté et de la terreur inconcevable produites par des systèmes idéologiques, qui nient Dieu, nient les droits les plus sacrés de l'Homme, nient la liberté et la démocratie, nient la civilisation et le progrès, tentent de tromper les peuples avec une propagande mensongère, belle en paroles et monstrueuse dans les faits.

L'économie albanaise tomba au degré les plus bas. C'était le prélude à la débâcle totale. Après la mort de Mao, et l'arrivée au pouvoir de Teng Ciao Peng qui lança un programme d'ouverture et de modernisation, arriva la troisième et dernière rupture, celle avec la Chine. C'était le championnat mondial de football de 1978.

Les Albanais suivaient les matches devant la TV, dans les salles de culture et des écoles. Au milieu du plus beau moment, le match final entre Argentine et Hollande, se vit fermés le programme, pour écouter la déclaration du gouvernement et du parti, sur la décision de rompre les relations avec la Chine,

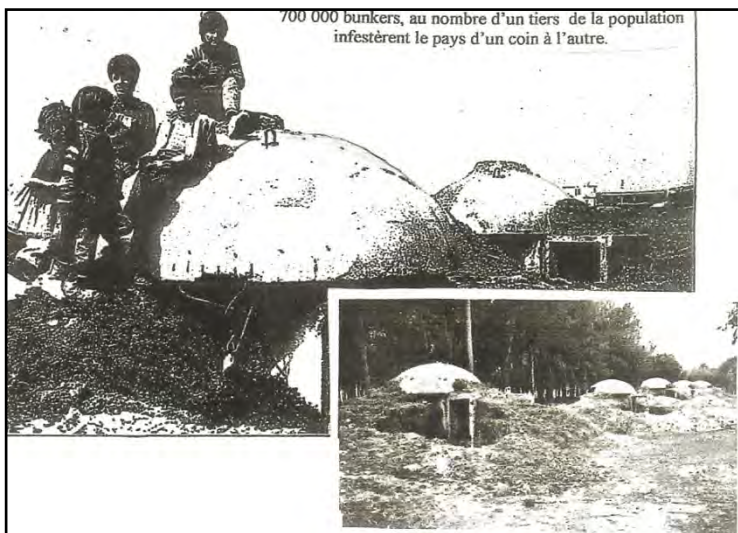
qualifiée même elle comme révisionniste et traître de la cause communiste. Désormais, le pays se trouvait au carrefour de l'histoire, et les pauvres Albanais, qu'espéraient qu'au moins, mieux vaut tard que jamais, et le dictateur se serait tourné vers l'Europe. Rien à faire !

Il fit construire plus de 700.000 bunkers et d'autres objets militaires sous le prétexte d'assurer au pays une défense contre les ennemis impérialistes, au lieu de construire 700.000 appartements, dont la valeur de cette entreprise militaire, pour assurer à la population un abri décent. Les plages, les champs, les collines et les montagnes, fourmillèrent de bunkers et des tranchées. C'était une phobie paranoïaque extrême et inconcevable.

Le Ministre de la Défense, membre du Polit Bureau, Beqir Balluku, et d'autres généraux qui lui étaient fidèles, payèrent de leur vie une tentative de dissuasion à ne pas dépenser autant d'argent pour de tels « bunkers » inutiles, lorsqu'on pouvait construire des maisons ou appartements pour le peuple. Ils furent arrêtés et exécutés sur le champ.

A savoir : des 31 membres du Polit Bureau qui se succédèrent au sommet du Parti et de l'Etat, seuls neuf furent épargnés par le dictateur, les autres les ayant éliminés au cours des 40 ans de son pouvoir. Tout membre du parti, du Comité Central, du Polit Bureau et du gouvernement qui osait le critiquer, était éliminé sans pitié. Le dictateur, souffrant de diabète et devenu fou les derniers temps, après une attaque cardiaque, était assisté et dirigé par sa femme et son dauphin Ramiz Alia. Sous les conseils de sa Lady et de son dauphin Ramiz, le monstre, avant de mourir, devait donner le coup final de sa queue éliminant tous les plus

« dangereux » de ses camarades, parmi eux, le Premier Ministre Mehmet Shehu, son ami à vie et son plus fidèle collaborateur



A part les énormes dépenses, les milliers de bunkers défigurèrent la beauté du paysage albanais, partout : plages, plaines, champs, collines et montagnes.

pour le mieux et le pire, aux méfaits et aux crimes. Après lui, est éliminés le Ministre de l'Intérieur pendant 25 ans, Kadri Hazbiu, suivi par des autres épurations. La paranoïa l'avait submergé dans des comportements tout à fait du niveau de la folie. Personne n'osait lui dire un mot. Le dictateur décéda en avril 1985. Ses funérailles devinrent une grande farce théâtrale. Tout le monde devait pleurer, sous peine de mesures drastiques. Le peuple avait espéré qu'après sa mort il y aurait de changements en bien, mais le contraire se produisit. La situation devint encore plus précaire pour le pays et les gens. Ramiz Alia n'avait pas l'autorité et la capacité de détourner le pays vers l'Europe.

Il était sous le contrôle sévère de la veuve du dictateur, qu'un journaliste italien l'aurait surnommé « Lady Makbeth » ou « veuve noire », et du clan des nostalgiques de la dictature, qui ne permettaient pas de dévier aux principes dogmatiques du marxisme-léninisme de leur ex « idole ».

Mais le souffle des vents de la liberté avait commencé à se faire sentir aussi en Albanie. Un poète albanais dissident et prisonnier politique avait conçu un poème au titre : « Mane Tekel Fares »*, une idée prise de la Bible, au sens que la dictature communiste croula dans une seule nuit, comme l'empire de Babylonie dans le récit de Daniel (chant V).

** Les mots, qui selon la Bible, apparurent sur le mur, au roi Balthasar, « Mané Tékél, Farès », coïncident étrangement avec ceux albanais : « Mana Ti kè dal Farè », au sens, « cette nuit tu vas être anéanti ».*

Le mur de Berlin abattu, les Albanais se virent ouvrir les portes des prisons, des camps et des goulags, qui avaient infesté le pays à la même façon des « bunkers » en béton qui le couvraient d'un bout à l'autre.

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**



Leonard Pervizi : La tempête rouge, Bruxelles, 1994.



La terreur rouge
Les exécutions à l'ordre du jour



Camp de Tepelenë
Holocauste d'enfants

Martyrs de la Liberté



Le 17 novembre 1944, l'aussi dit jour de « libération » de la capitale Tirana, les communistes, l'inaugurèrent avec un bain de sang, trucidant sommairement dans les rues des gens innocents, arrachées par force de leurs maisons et leurs familles. Des actes de barbarisme et de sadisme criminel d'une absurdité inconcevable : le prélude à une tragédie macabre qui aurait porté à la décimation, par milliers, des meilleurs intellectuels albanais de formation européenne

DEMOCRATIE

En 1989-1990 se tinrent des grandes manifestations organisées par la jeunesse universitaire, aux slogans de la liberté et de la démocratie. Le président Alia chercha d'apaiser les esprits des Albanais créant en exprès des partis artificiels camouflés : le Parti Démocratique, confié au médecin communiste, le Dr. Sali Berisha ; le Parti Socialiste (communiste) à Fatos Nano, ex professeur en marxisme et le favori du dictateur, élève de sa Lady Macbeth. Se formèrent aussi des autres partis comme le Libéral, le Républicain, le Social-Démocrate, sous la direction des ex fonctionnaires communistes. Tandis que furent interdits les anciens partis monarchiste et du front patriotique. La diaspora albanaise fut ignorée, bien que restée pendant un demi-siècle hors du pays et du jeu politique. Les ex-communistes cherchaient à tenir en main les leviers du pouvoir, mais les événements se précipitèrent et après la chute du mur de Berlin, le soulèvement populaire qui avait commencé à abattre les monuments de Staline et les bustes du dictateur Enver Hoxha, dans toute ville d'Albanie, ne pouvait être arrêté. C'était l'écroulement de la dictature. Invasion des Ambassades à Tirana. Pérez De Cuellar visite l'Albanie. Sont délivrés les passeports. 5000 Albanais qui avaient occupé les Ambassades, s'expatrient en Italie, France et Allemagne. Les prisonniers politiques sont libérés, bien qu'à contre cœur. En février 1991 est abattu le monument érigé à la gloire du dictateur au milieu de la place Scanderbeg de la capitale Tirana. Les élections au mois de mars 1991 viennent gagnées encore une fois par les communistes, et Ramiz Alia revint à nouveau au pouvoir. Pourtant l'élan vers la liberté était décisif.

Le 22 mars 1992 le Parti Démocrate gagne les élections anticipées et cette date reste comme le jour de la victoire de la démocratie en Albanie. Le Dr. Sali Berisha est élu Président.

On lui fait confiance comme leader de la démocratie. Tous les anciens prisonniers politiques lui donnèrent leurs votes. Entre temps, les gens, qui avaient souffert les pires des privations et l'isolement total du monde civilisé, se lancent par milliers vers l'Europe, et les premiers pays à être envahis étaient l'Italie et la Grèce. Le grand exode sur des navires surchargé à l'excès d'albanais désespérés remplit les écrans des TV du monde entier. Beaucoup de prisonniers politiques avec leurs familles demandèrent asile politique en Italie, France, Belgique, Allemagne, Grande Bretagne, USA, pour se reconstruire une nouvelle deuxième vie, une ayant été désormais perdue à jamais. Mais le gouvernement démocratique restait tel à la lettre, car il ne réussit pas à faire des réformes radicales en faveur de ceux qui avaient endurés sur leurs épaules, la terreur la plus inhumaine jamais connue, celle de la dictature communiste, qui, en Albanie, avait été la plus lourde et dure.

Les propriétés et les biens confisqués aux persécutés ne furent pas retournés aux propriétaires légitimes. En 50 ans de leur pouvoir les ex communistes s'arrogeait le droit d'occuper en vrais propriétaires les maisons de ceux qu'ils avaient persécuté, tué et chassé de leurs habitations et de leurs biens. Les responsables de crimes et d'injustices ne furent pas ni condamnés ni écartés des institutions gouvernementales. Le prisonnier politique n'étaient pas réhabilités et ni récompensés de leurs années de condamnation. Leurs donnèrent, au lieu d'argent, des papiers sans aucune valeur qui furent dénommés « papiers aux trous ». On ne créa ni une Commission d'enquête sur les crimes commis

ni un tribunal qui aurait jugé les responsables de ces crimes. Plus de 200 mille victimes innocentes de la dictature demandent justice et satisfaction à leurs souffrances et leurs sacrifices, encore à nos jours. C'était un vrai génocide à l'échelle de crimes contre l'Humanité. Personne ne bougeait dans ce sens. La Cour de justice internationale de La Hayes qui jugeait les crimes commis contre l'Humanité n'aurait entrepris rien à cet égard.

Dans cette situation, les anciens prisonniers politiques proclamèrent une grève de la faim en août 1994, pour demander le respect de leurs droits légitimes selon les lois nationales et internationales : à être indemnisé des leurs années de condamnation et à leur restituer les propriétés et les biens confisqués. Le gouvernement, au lieu de prendre en considération leurs exigences, prit des mesures extrêmes à leur rencontre, envoyant la police à les disperser à coups de matraque, une tache noire pour le gouvernement qui se disait démocratique, et pour lequel les anciens prisonniers avaient voté, lui faisant gagner les élections en mars 1992, date du triomphe de la démocratie en Albanie. De cette façon, ceux qui avaient souffert pendant 45 ans de la dictature, se voyaient frustrés de leurs droits en pleine démocratie. Ils continuent à se trouver encore aujourd'hui dans cette situation précaire. Une loi en leur faveur est en main d'un parlement des socialistes (ex communistes), réfractaires à reconnaître leurs droits. L'Europe reste seulement observatrice et ne prend aucune mesure incisive vers le gouvernement albanais, lui demandant au moins à se conformer aux principes des droits de l'homme et de les respecter. Au niveau politique, les anciens prisonniers politiques, ont été exclus de tout genre de participation dans les structures gouvernementales et de l'administration publique. On leur reconnaît au mieux de créer

une association, sans aucun subside en faveur, au moins, pour leurs activités culturelles.

Les institutions et les associations humanitaires européennes n'ont rien fait pour eux. Elles les ont laissés à la dérive sans aucun espoir, que des beaux mots aux faits néant.



Tirana. Le 21 Février 1991, le peuple abatte la statue du dictateur Enver Hoxha. Fin de la dictature. Cette photo historique, remplit les écrans de tous les TV et les pages de la presse mondiale

Entre temps le gouvernement albanais en 1992 fit un pas faux, incluant l'Albanie dans la Conférence des Pays Islamiques, sans avoir eu l'approbation ni du peuple (referendum) ni du parlement.

Il perdit son crédit, les Albanais se considérant toujours des Européens de souche chrétienne bimillénaire. L'Europe et les Etats-Unis perdirent leur confiance à l'égard du gouvernement démocratique Albanais.

En 1993 se produit un événement extraordinaire : la visite en Albanie du Pape Jean Paul II, le premier pontifié qui n'aurait jamais mis les pieds sur la « Terre des Aigles », depuis 1900 ans

du christianisme. Cette visite était accueillie aussi bien de la part de chrétiens et des musulmans, car les Albanais sont conscients de leurs racines communes chrétiennes, depuis le temps du grand apôtre St. Paule, qu'à son temps il aurait visité l'Illyrie de Nicopolis à la Dardanie (Kosovo).



Brindisi, 7 Mars 1991, premier grand exode. 20 000 Albanais débarquent en Italie.
500 000 d'autres passent en Grèce.

Au niveau religieux, l'Albanie est un des pays où les trois fois, catholique, orthodoxe et musulmane, cohabitent en paix et en entente entre elles, à prendre en exemple par les autres pays. On a proposé d'y organiser un grand Congrès Œcuménique International, pour démontrer la possibilité d'une coexistence pacifique entre les diverses religions dans un même pays. A cet égard, l'Albanie a donné au monde une des plus grandes figures religieuses, Mère Teresa, qui en octobre 2003 a été béatifiée par le Pape Jean Paul II. Mère Teresa, n'eut aucune possibilité de visiter son pays pendant

45 ans du régime communiste. Mère Teresa, elle a été aussi, glorifiée comme Sainte Teresa, le 4 septembre 2016 par le Pape François, fait qui donne à sa figure une grandeur méritoire, et aux Albanais, l'orgueil légitime, de s'identifier en elle.



SAINTE MERE TERESA

Gloire du peuple albanais et du monde entier

Mère Teresa, la plus grande figure religieuse qu'a connu le monde de son vivant, était pourtant une petite femme albanaise, élevée à la gloire éternelle. C'est vraiment la représentante la plus significative et la plus glorieuse du peuple albanais. Sa famille, originaire de la région catholique de Mirditë en Albanie, dut quitter le pays à cause de vengeance, s'installant à Shkup (Skopje) en Macédoine, où elle était née. En 1920, lors de la création du premier Etat albanais la famille rentre à Tirana. Son père occupe une place

dans l'administration publique. Ses parents décèdent, mais Mère Teresa ne peut pas être à leurs funérailles, et n'obtint pas le permis de visiter leurs tombes, chose refusée par le dictateur lui-même. Elle a dû attendre le 1990 pour obtenir cette possibilité.

Mère Teresa prend place parmi le plus grandes figures historiques des Albanais, avec Georges Castriote Scanderbeg, Héros National; Ismail Qemali, le fondateur de l'Albanie; le Roi Zog et Gjergj Fishta le grand poète national.

Sans doute que le lecteur parcourant les pages de ce livre, aura connu des autres figures importantes sorties du peuple albanais. Une démonstration de qualités et de capacités de ce petit peuple au grand passé, ravagé au cours de l'Histoire par des invasions incessantes, qui l'ont privé du progrès auquel ont accédé les autres nations. Nous étions en devoir de conclure le livre avec les derniers événements qui s'étaient vérifiés en Albanie, pour rendre plus complète toute l'étendue de l'histoire des Albanais, de l'origine à nos jours.. Nous avons voulu présenter les faits et les situations, sous l'aspect le plus vrai possible, sans les embellir ou le modifier. Nous avons suivi une ligne de récit exempté de beaucoup de noms, dates, endroits et descriptions minutieuses, qui auraient alourdi la lecture. C'est une œuvre plutôt de connaissance et d'approchement d'un petit pays comme l'Albanie, resté isolé et méconnu, non seulement par les malheurs de l'histoire, mais aussi par la nonchalance des historiens et des écrivains qui ne lui ont pas donné l'espace mérité.

Pour achever ce livre nous avons emprunté beaucoup de données, de la littérature historique et géographique des

auteurs anciens, incluant leurs citations dans le texte qui permettent aux lecteurs de rentrer directement en contact avec les documents et les témoignages relatifs au récit.

Pour la période moderne de l'histoire de l'Albanie, à part les preuves et les documents, nous nous sommes basés sur notre témoignage, ayant eu la possibilité d'être impliqués directement dans les événements des dernières années, et de connaître au fond non seulement les faits mais aussi les personnages qu'ont joué leur rôle, positif ou négatif qu'il se soit, dans ces événements.

En conclusion de notre exposée historique d'Albanie, nous présentons les divers Présidents de la république d'Albanie, après la chute du communisme qui se sont succédés après la chute du communisme, 1991-2019.

30 avril 1991 - 3 avril 1992 : [Ramiz Alia](#), bien qu'il était un président de souche communiste, considéré comme dauphin du dictateur Enver Hoxha, il réussit à vaincre les premières élections libres après la chute de la dictature, charge qu'y occupe une année seule.

22 Mars 1992 - 24 juillet 1997 : [Sali Berisha](#), de souche paysanne de Tropojë, diplômé en médecine, (chirurgie), membre du parti communiste, jusqu'en 1990. Président du parti démocratique, il gagne les élections du 22 Mars 1992. Elu Président de la République, il ne réussit à faire les réformes nécessaires au retour des propriétés aux propriétaires légitimes, confisquées par la dictature communiste, ni à récompenser les anciens prisonniers de leurs années de condamnation. Un autre pas faux, impardonnable était d'inclure

d'Albanie dans la Conférence des Pays Islamiques., sans l'approbation du peuple et du parlement.

4 juillet 1997 - 24 juillet 2002 : [Rexhep Kemal Mejdani](#), professeur en mathématiques, socialiste, élu Président de la République, il gouverne bien, mais il n'apporte rien de nouveau au sens de réformes en faveur des propriétaires ni aux anciens prisonniers, qui n'avait accomplis son prédécesseur.

24 juillet 2002 - 24 juillet 2007 : [Alfred Spiro Moisiu](#), ex général de l'armée, issue d'une famille intellectuelle, indépendant, personne calme sans préférences et sans autorité, qu'aussi lui ne réussit à faire rien pour avancer et réaliser les réformes indispensables à l'Albanie, pour s'intégrer dans l'UE.

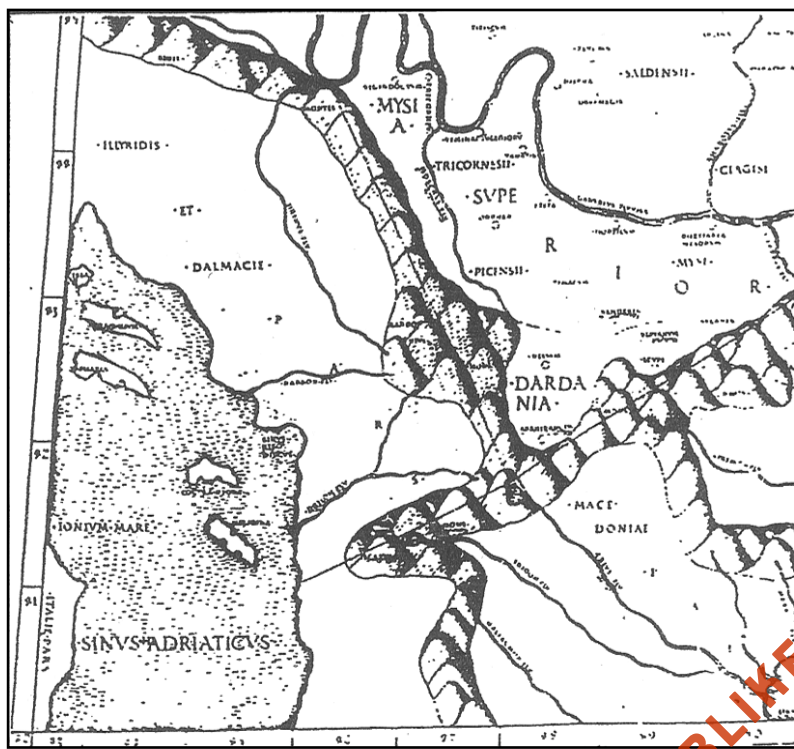
24 juillet 2007 - 24 juillet 2012 : [Bamir Topi](#), issu d'une bonne famille de la capitale Tirana, démocrate, au bon espoir, il n'apporte rien de nouveau ni réalise quelque chose, comme ses collègues précédents.

24 juillet 2012 - 24 juillet 2017 : [Bujar Nishani](#), démocrate, ancien ministre des intérieurs, lui aussi n'apporta rien de nouveau ni dans la politique interne que celle externe du Pays, restant immobile sur le statu quo.

Depuis le 24 juillet 2017 : [Ilir Meta](#), socialiste, ancien premier ministre, ministre, à présent Président du Parlement, homme concret, il donne suite à la reconnaissance des crimes communistes, favorisant la créations d'un mémorial de victimes du communisme dans le camp de déportation, de Tepelenë, ou il pris officiellement part à la cérémonie relative. Il était l'unique Président, qui eût mis pieds sur ce camp affreux. On attend de lui l'appui aux réformes indiquées par L'Union Européenne, indispensables à l'intégration de l'Albanie en UE.

KOSOVA, UNE FOIS DARDANIE

Carte de Ptolémée du deuxième siècle



TABULA NONA (IX)

de la géographie de Ptolémée (vers les années 150)
où vient reconnue la région de la **Dardanie**, beaucoup plus avant
des invasions des barbares slaves et serbes. Lorsque les Serbes
occupèrent la **Dardanie** vers le 1200, lui changèrent le nom en Kosovo

Les injustices de l'Histoire

On ne peut pas écrire l'histoire d'Albanie sans parler du Kosovo, que les Albanais aiment appeler Dardanie, selon son nom originaire illyrien. Les Dardans étaient un de peuples parmi le plus guerrier du grand complexe des peuples Pélasges-Illyriens – Thraces. Ils étaient les ancêtres des Troyens, qui se montraient fiers de leur descendance des Dardanos le fondateur de Troie et qui combattirent aux côtés des Troyens dans la guerre de Troie.

Selon Hérodote entre la Lydie et l'Assyrie, s'étendait la région de la Dardanie, habité par l'ancien peuple pélasgien des Dardanes, avec leur seconde capitale, Dardania, la première, avec le même nom, ayant été fondée par le Roi Dardanos 2000 ans avant la guerre de Troie. Ce peuple s'aurait transféré dans l'actuel Kosovo, après la guerre de Troie, avant 3250 ans, d'où le nom de Dardanie, comment elle était connu jusqu'à l'invasion des slaves, qui, lui changèrent ce nom en Kosovo. Le géographe Ptolémée, reconnaisse et situe la Dardanie dans la même place du Kosovo, au II^{ème} siècle, comme on peut le vérifier dans la carte, qu'il avait dessinée.

Les Dardanes participèrent aux diverses confédérations illyriennes du XV siècle av. J.C. jusqu'à l'occupation romaine. Ils se soulevèrent contre les Romains avec leur grand combattant Bato (Baton) qui à la tête de plus de 200 000 guerriers illyriens fit trembler Rome. Cette grande insurrection des années 6-9 après J.-C., fut soumise par le consul Tibère, futur empereur. Sous le domaine de Rome, les Dardanes acquièrent importance comme combattants courageux. Même les gladiateurs les plus

redoutables étaient illyriens –thraces Ils se soulevèrent dans la plus grande insurrection d’esclaves jamais connues (73-71 av. JC), sous la direction du thrace Spartacus. et ses compagnons et frères illyriens.

Les meilleures légions romaines se composaient des soldats des diverses tribus illyriennes, surtout de Dardanes, d’où sortit un des plus grands empereurs romains, Constantin le Grand, né à Nishi en Dardanie. Même son père, Constance Clore, général fameux, avait été élu empereur en 305.

Etait lui l’empereur Constantin qui avec l’Edit de Milan en 313 interdit la persécution des chrétiens, qui à ce moment étaient libres de professer leur foi. Il régna de 306 à 337. La Dardanie avait accepté le christianisme du premier siècle jusqu’au sixième la région était pleine d’églises et des diocèses. Un musicien dardane, Michel de Dardanie avait composé le « Te Deum », qui est chanté encore aujourd’hui en latin dans les églises catholiques. En Dardanie sont nés les empereurs byzantins Justin I (450-527), son neveu Justinien le Grand (482-565), et Justin II neveu de Justinien (565-578). Cette partie de l’histoire, prouve la présence continue des illyriens - dardanes – albanais, dans leurs territoires, au moins depuis 3000 ans av. J.C., et qu’ils avaient embrassé la foi chrétienne depuis 1900 ans.

Vers l’an 650, l’Illyrie fut envahie par les hordes barbares slaves- serbes, qui mirent à feu et sang toutes les régions, exterminant les illyriens de l’entre- terre orientale. Mais les Dardanes parvint à sa sauver dans les montagnes et ne se laissèrent assimiler, gardant leur langue et leurs traditions. Les slaves, païens, détruisirent les églises chrétiennes et tuèrent beaucoup de religieux et de croyants catholiques sardanes. Mais les slaves ne réussirent pas à s’établir en Dardanie. C’est

beaucoup plus tard, vers 1200, que les Serbes, avec la dynastie de Nemanja, occupèrent la Dardanie, lui changeant le nom en Kosovo. Mais ne réussirent pas à la dominer, parce que les princes albanais Dukagjini, l'avaient maintenue dans leur principauté.

Avec l'invasion des Balkans par les armées turques, les pays balkaniques unirent leurs efforts pour faire front à l'ennemi commun, et en 1389 créèrent une armée confédérée, composée de serbes, albanais, bulgares, roumains, hongrois, polonais etc., à la tête de laquelle ils élurent commandant en chef le roi Lazare de Serbie, où les Albanais étaient présents avec cinq princes et la moitié de toute l'armée. Cette bataille comme *de la Plaine des Merles*, était perdue par les chrétiens et les serbes la firent leur, pour des raisons absurdes, sous le prétexte que le Kosovo était le berceau de la Serbie, car ils auraient versé leur sang pour défendre leur terre, une terre avec une population à 90% albanaise. Les serbes devenu chrétiens au rite byzantin vers l'an 1000, construiront sur les ruines des églises catholiques dardanes, quelque monastère orthodoxe, qu'ils retinrent comme centre de la culture slave, dans une région maintenue dans un état d'occupation et d'esclavage, où la population était plus de 90% albanaise.

L'occupation turque porta de changements graves, car la population albanaise du Kosovo fut obligée de devenir musulmane par constricton, terreur et pression économique. Le gouvernement turc, avait établi des frontières comprenant les habitants qui parlaient la même langue et les territoires habités par les Albanais, furent divisé en quatre vilayets de Shkodra, de Kosovo – Metohija, de Monastir, et de Janina. Ces frontières enfermaient un territoire compris entre Nish (Nord) et Préveza

(sein d'Arta, Epire du Sud), donc plus du double des territoires et de la population de l'Albanie.

Dans cette situation se trouvèrent les Albanais à la défaite des armées turques à Plevén en 1878, par les armées russes. A la paix de St. Stéphane, 1878, la Russie partagea les terres albanaises entre les serbes, les bulgares et les grecs, des terres que la Turquie aurait dû quitter. Alarmées, les grandes puissances européennes se réunirent dans le Congrès de Berlin (1878), pour ne pas permettre à la Russie de s'attribuer la part du lion, et établirent des frontières, qui reconnaissaient aux albanais des droits territoriaux 50% plus restreints de ceux qui étaient habités par les Albanais. Le Kosovo se retrouvait séparé de la mère patrie en faveur de la Serbie. A cette injustice, les Albanais répondirent avec des grandes insurrections, comme celle de la Ligue Albanaise de Prizren (1878 –1881) qui fut étouffé dans le sang par les Pacha turcs. Mais la plus grande injustice fut commise à la Conférences des Ambassadeurs à Londres en 1913 et 1915, où l'Albanie fut décapité et morcelée officiellement. Après la première guerre mondiale, lorsque fut créé le règne de la Yougoslavie, le Kosovo fut annexé définitivement à la Yougoslavie. Il faut bien savoir que le Kosovo alors comprenait aussi la partie albanaise de la Macédoine. Laquelle partie fut plus tard incorporée par Tito dans la sixième république de Macédoine, créature artificielle, pour morceler les territoires habités par des albanais et diminuer leurs forces humaines et l'étendue territoriale qui unies pouvaient constituer un danger sérieux pour la Yougoslavie.

Durant la seconde guerre mondiale, avec l'occupation allemande, la Yougoslavie fut partagée en divers états : Croatie, Slovénie, Serbie, et le Kosovo fut annexé à l'Albanie, désormais

unie dans un seul état après 2000 ans de séparation, avec ses territoires historiques. C'était une situation provisoire, car l'Allemagne perdit la guerre et le Kosovo fut restitué à la Yougoslavie, avec l'accord du parti communiste albanais, qui s'en fichait du Kosovo, ayant déjà approuvé cette livraison dans le cadre de la Fédération Yougoslave, où l'Albanie aussi, se serait unie en septième république. Le régime communiste albanais ne voulait rien savoir au sujet de Kosovo. Le dictateur aimait parler de « *nos frères Yougoslaves, nos frères Soviétiques...nos frères chinois, et ...nos chers amis kosovars !?* Les ennemis en frères et les frères en amis ! Absurdité !

En 1974 le Kosovo gagne l'autonomie, ses écoles, son drapeau, sa langue et son administration, d'après une décision de Tito. Mais 10 ans après, Slobodan Milosevic, efface cette autonomie et occupe militairement le Kosovo, le considérant comme une simple province de la Serbie, y commettant beaucoup de crimes. La situation se dégrada et en 1998 éclata la guerre. Les troupes Yougoslaves se mirent à piller et à terroriser la population avec des tueries massives, cherchant de faire évacuer la population du Kosovo pour y installer des serbes. L'opération ne réussit pas, car l'Albanie se chargea d'accueillir presque un million de réfugiés kosovars, qui au moment de l'attaque de l'OTAN, rentrèrent tout de suite dans leurs maisons. Le plan diabolique de Milosevic échoua. Cette guerre porta devant le monde entier, la barbarie et les crimes contre l'Humanité commis par les Serbes et leurs leaders politiques et militaires, qui doivent répondre de ce génocide monstrueux commis sous les yeux de tous les habitants de la terre. Désormais la question du Kosovo allait se dérouler au sens juste. Aux élections libres Il est élu président en [mars 2002](#) aux premières élections organisées par l'[ONU](#) dans la province. Il est réélu en [2004-2005](#), Un gouvernement de coalition

a été formé, ce qui donne stabilité à la région, permettant la reconstruction du pays et sa reprise, après les destructions et les souffrances de la guerre. La question du Kosovo, comme celle d'Albanie, trouveront sûrement une solution juste dans le cadre de leur intégration en Europe. après la mort de Rugova, le 17 février 2007, le parlement du Kosovo proclame son indépendance et s'en fichant de la Serbie, furieuse de cette décision unilatérale de part du gouvernement kosovar. Il fallait que cette indépendance soit reconnue par 100 pays membres ONU. Le fait avait porté à la création de deux états albanais, Albanie et Kosova, que fait songer à une probable unification dans une seule Etat albanais, sous un même drapeau, rouge à l'aigle noir.

La situation de ces deux pays albanais, à vrai dire, est un grand paradoxe, vu que leurs habitants sont tous des albanais, qui se reconnaissent dans la même race, langue et traditions. Ils aspirent à un' unification nationale, fait tout naturel, mais qui rencontre une opposition acharnée de part de la Serbie. Une Albanie unie avec tous ses territoires et habitants, deviendrait un de pays le plus puissant dans le Balkans. Fait qui la Serbie ne pourrait pas accepter à jamais, et serait prête à tout faire pour empêcher une telle union.

On laisse au temps de faire son travail, comment il l'a fait au cours de combien de siècles ne nous tenant en compte. Et en ce qui concerne les Albanais de tous les territoires où ils habitent depuis de siècles et millénaires, il serait souhaitable qu'ils puissent trouver une unification qui aurait mis fin à leurs problèmes, qui se traînent depuis si longtemps, sous les yeux d'une Europe apathique et insouciant.

Post-scriptum

Nous sommes arrivés à la fin de ce parcours historique, tâche non facile, parce qu'il fallait abattre certains « tabous » dogmatiques de l'histoire, pour donner la juste place au peuple et au pays des Albanais, qui se virent coincés, par rapport aux autres peuples et pays, dans une situation d'écart et de nonchalance, bien qu'ils fussent été parmi les premiers habitants et les premiers qu'eussent donné essor à une civilisation humaine en Europe.

La langue albanaise en est le monument le plus représentatif, une langue spécifique primordiale proto européenne et considérée mère des autres langues vives ou mortes. Evidemment il résulte que l'étude en profondeur de la langue albanaise aurait dû être mise au centre de l'attention des diverses scientifiques et chercheurs : historiens, linguistes, archéologues, paléographes, etc. Cela aurait pu porter à la solution de combien de problèmes historiques restés insolubles depuis milliers d'années, gravés sur des pierres, des marbres et des métaux, muets et incompréhensibles.

Toute source qui a servi à formuler cette théorie nouvelle, surtout au sens d'interprétation de la préhistoire et de l'histoire ancienne, vient de la lecture et l'étude des écrivains et des historiens de l'antiquité. Ils parlent très clairement de l'origine et du développement de civilisations préhelléniques, qu'ont un seul dénominateur commun, les Pélasges, les très anciens ancêtres des Albanais. Un héritage transmis à travers

des milliers d'années, suivant la ligne pélasgique- illyrienne – thrace -albanaise, dans tous les aspects corrélatifs, liés aux peuples et aux civilisations du monde antique.

Pour l'histoire moderne, nous nous sommes basé non seulement sur des documents, mais aussi sur notre propre expérience et témoignage, ayant vécu en première personne diverses situations et connu les personnages qui ont joué un rôle décisif dans les événements les plus importants et vitaux

Cette tâche ne pouvait pas s'accomplir sous la dictature, qui avec sa terreur idéologique et dogmatique, ne permettait pas aucun changement et aucune interprétation au niveau historique ou culturel, en dehors des idées imposées. Dans ce sens, les Albanais se virent dépouillés, non seulement de leur liberté, mais aussi de leur histoire et de leur culture.

On sait que nous, qu'avons rédigé ce livre, nous étions interdits à toute expression libre pendant 45 ans de persécution et de condamnations incessantes. Ayant gagné la liberté en Belgique, nous avons conclu non seulement à reconstruire l'histoire de nos mésaventures, avec des ouvrages en poésie ou en prose et dessins, mais aussi de conduire à plein droit et librement nos recherches bibliographiques. Ainsi nous exprimons nos conclusions en faveur de l'histoire de notre peuple et de notre nation, sans la peur d'être pendu ou fusillé au bord de quelque fleuve, ou de finir nos jours dans une prison obscure.

Au-delà de toute considération subjective du lecteur, nous souhaitons d'avoir réussi à lui porter en main un livre, qui, d'une certaine manière, bouleverse l'esprit du lecteur sur sa façon de concevoir l'histoire, n'ayant nous suivi pas du tout le courant officiel ni l'ayant détourné mais présentant

l'histoire sous un aspect nouveau, hors les limites « tabous » établis à priori et considérés comme infranchissables. Avec ce livre nous avons eu la possibilité d'échapper du labyrinthe intriqué, où a été enfermée la pensée historique, volant sur les ailes de Dédale, symbole de la force et de la volonté de l'homme, qui tend toujours à franchir les murs de toute forme d'interdiction d'expression de l'esprit et d'énergie physique.

Dans ce cas, nous sommes sorti en vol du labyrinthe de l'histoire, qui nous porte vers des connaissances restées couvertes d'oubli à jamais être connues, et, à jamais être interprétées d'après un point de vue innovateur, que nous avons eu l'honneur et le plaisir de vous présenter. Merci.

FIN

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

Bibliographie

Auteurs anciens:

Homère, Hécátée Anaximandre, Hérodote, Thucydide, Pausanias, Pindare, Eschyle, Polybe, Strabon, Plutarque, Virgile, Pline l'Ancien, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Tite Live, Tacite, Polibe, etc.

Moderns:

Amery J. - Sons of the Eagle, London, 1946.
Anonimo - Giorgio Castriota Scanderbeg, Palermo 1845
Baldacci A. - L' Albania - Roma, 1930
Benl w L. - La Gr ce avant les Grecs - Paris, 1877
Biagini A. - Storia d'Albania dalle origini ai nostri giorni, Milano. 1998.
Biassuti R. - Le razze e i popoli della Terra,
Briquel D. - Les Pélasge en Italie, Rome, 1984.
Buda A. - Articles sur la revue «Liria », Tirana, 1971-1987.
Caban s P. - L' pire de Pyrrhos   la conquête romaine 1976.
Catapano G. - Antichit  della lingua albanese - Roma, 1988.
Ciano G. - Diario - 1937-1943, Milano, 2000.
Cles-Reden - Das versichekene Volk- (Les Etrusques) – 1956
Dhimiter Frangu - Gli eroici gesti etc...Scanderbeg, Venise, 1541
Dictionnaire Encyclopédique Quillet, Paris, 1970
Dizionario Enciclopedico UTET, 1985.
Duruy V. - Histoire des Romains, Paris, 1879.
Edition Petit Palais. - Découverte de l'Art Thrace, Paris 1974
Enciclopedia Cattolica - Roma 1950.
Enciclopedia Geografica, 1902.
Enciclopedia Italiana, 1930
Encyclopaedia Britannica - edition, 1967

Universalis - Vol. 1 -II

Grande Enciclopedia Villardi - vol. VII - Milm10 1962

Garrone D. - Il Sorriso degli Etruschi, Roma, 1944

Gatto L.. - Le invasioni barbariche, Roma, 1997.

Gjini G. - Skopsko Prizrenska Biskupija....Zagreb, 1986

Grand Dictionnaire Universel (Larousse) Paris. XIX siècle.

Hus Alain. - Les Etrusques - Bourges. 1959

Jakovidis E. - Mycène - Epidaure- Athènes, 1978

Jokl N. - Albaner und Illyrier

Keller W. - Les Etrusques, Verviers, 1979

Konda S. - Gli Albanesi e il Problema Pelasgico – 1974

Korkuti M. - De la Formation de l'Ethnie Illyrienne

Kraja A. - L 'Antica Albania - Rimini, 1998

Krahe H. Die Schprahe der Illyrier- 1929

Kruja M. - Antologji historike- Elbasan 2001.

Le Livre noir du communisme, Paris, 1997.

Lessico Universale Italiano, Roma 1969.

Lochner-Hiittenbach - Die Pelasger, Graz, 1960.

La Storia di G. C, Scanderbeg, Venezia 1541

Luzi E. - Epoca eroica del Piceno - Fermo. 1874

Margila P. - Ilirët flasin shqip - Shqiptarët flasin ilirisht, 2000.

Mathieu A. – L'incroyable odyssée d'un peuple préhellénique, 2003
La solution d'une énigme, 2004.

Madani Z.- Les Etrusques commencent à parler - Paris 1961

Les Etrusques parlent, Paris, 1962

Fin du mystère Etrusque. Paris. 1967.

Mustilli D. - La Civiltà Preistoica dell'Albania - Roma, 1940

Myrto H. - Albania Archeologica, Bari, 1998.

Nermin Vlora Falaschi - Antiche Civiltà Mediterranee

- L 'Etrusco Lingua Viva - Roma, 1989.

- Linguistic and Genetic Heredities - Tirana, 1997.

- L'Albanais, clés langues, Rome. 1992

- Oscott F.L. et G.B. - Les Etrusques parlent - Roma, 1984.
- Pallottino M. - Elementi di Lingua Etrusca - Firenze 1936
- Petitmangin H. - Histoire de la littérature Grecque, Paris 1953.
- Pincherle M. - Pelasgi : Li chiamarono Divini.- Ancona. 1979.
- Pjeter Hidri – Gjenerali Prenk Pervizi, Tirana, 2002.
- Pollo S. - . Histoire de l'Albanie. Lyon. 1974.
- Revista Arkeologjike « ILIRIA » - Tirane, 1988 - 1989
- Ribezzo R - La lingua degli antichi Messapi - Napoli, 1909
- Robert d'Angély. - L'Enigme (des Pélasges aux Albanais) Paris 1962
- Schneider. Ed. – Les Pélasges et leurs descendants, Paris, 1894.
- Selenica T. - Shqiperia 1927.
- Staccioli R.A. - Gli Etruschi.
- The Encyclopedia Americana 1956.
- Ugolini L. - L 'Albania Antica -1927
- Valentini G. - Contributi alla cronologia albanese,1942 .
- Vallardi - Storia Antica (sintesi) Milano, 1996.
- Van Kalken F. - Histoire de Belgique, Bruxelles, 1929
- Van Windekens A. J. - Le pélasgique, étude sur une langue indo –
Européenne préhellénique, Louvain 1952
- Contribution à l'étude de l'onomastique pélasgique, 1952
- Etudes pélasgiques, Louvain. 1960.
- Von Hahn J.G . - Albanische Studien - Wien -1854
- Zingarelli N. - Vocabolario della lingua italiana. 1994

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

**BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)**

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos	11
Introduction.....	14

Chapitre 1 - Préhistoire -

Préhistoire.....	19
Les Pélasges	21
Résumé	48
Citations.....	52

Chapitre II - Histoire -

Des Pélasges aux Albanais	66
Petite pause	74
Noms de Dieux – interpretation.....	82
Configuration nde la terreLes Illyriens	86
Alphabète pélasgique.....	86
Les Iltriens.....	100
Alexandre le Grand	105
Pyrrhos roi d'Epire	109
Les guerres illyriennes – romaines.....	113
Le christianisme en Illyrie.....	120
Les Empereurs illyriens	127
Les invasions barbares	131
Premières principautés, premier royaume	137
La bataille de Saver.	143
Les batailles de Kosovo.....	145
Considérations	151

Chapitre III - Occupation ottomane -

La menace	156
George Castriote Skanderbeg.....	160
De victoire en victoire.....	165
Espoir et déception	168.
La résistance culturelle.....	178
Déclin de l'Empire Ottoman	188

Chapitre IV - Indépendance -

Renaissance Nationale	193
Indépendance.....	196
Première guerre mondiale.....	201
Premier Etat Albanais	203
Le quadrumvirat 1924 – 1929.....	208
Début et fin du royaume d'Albanie.....	212

Chapitre V – 1939-2018

Occupation et résistance	218
Dictature »	233
Démocratie »	255
Dardanie ou Kosovo.....	264
Post Scriptum	271
Bibliographie	274

Albanie, pays à connaître.

Auteur : *Lek Pervizi*

Edition sans but lucratif

DORIAN

D/2014/Lek Pervizi Editeur

ISBN 798-2-930531-04



Né en 1929 en Albanie. Il avait étudié en Italie. De 1945 à 1990, prisonnier politique sous la dictature communiste. Erudit et de vaste culture artistique et littéraire, on lui avait interdit toute forme d'expression libre. Ayant gagné la liberté en Belgique en 1990, il a toute possibilité de s'exprimer à l'aise, soit en poésie qu'en prose. Publie une revue culturelle et ses poèmes de prison : en France, Italie et Albanie, et d'autres œuvres. Se dédie à l'histoire de son peuple, vue la manque totale d'informations historiques, dont le contenu de ce livre.

« Pour connaître la vérité sur l'histoire de l'humanité, d'abord il fallait abattre les « Tabous » conçus et construits par lui-même, l'homme ».

L'auteur se propose d'abattre quelqu'un de ces « Tabous », concernant son pays, l'Albanie, et son peuple, les Albanais, les descendants des Pélasges, le grand peuple de l'antiquité préhistorique et préhellénique, considéré légendaire, mais qui, par contre, était bien présent comme diffuseur de civilisation.

« donc, les ancêtres des Albanais d'aujourd'hui, les Pélasges, ils ont habité depuis les époques préhistoriques la plus grande partie du monde antique alors connu, développant une civilisation très importantes, édifiant des œuvres de valeur exceptionnelles. »

Le grand poète grec, Pindare, dans ses « Carmina selecta » aurait chanté : « Comme un beau cadeau, la Terre créa l'homme, et, l'Arcadie créa les « Pélasges Divins » beaucoup plus avant que la Lune. »



Les Albanais ont pour symbole l'aigle.
Ils appellent leur pays
Shqipëria.
Pays de l'Aigle
et de ses montagnes.
Shqipëria
Pays de l'aigle

D/2014/Lek Pervizi éditeur
ISBN 978-2-930531-04-5

BIBLIOTEKA PUBLIKE
"MARIN BARLETI"
SHKODER (2018)

